This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

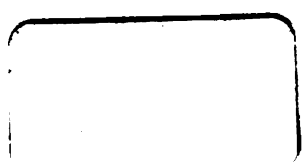
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



MÉMOIRES

DU BARON

GEORGES CUVIER

PUBLIÉS EN ANGLAIS

PAR MISTRESS LEE,

ET EN FRANÇAIS

PAR M. THÉODORE LACORDAIRE,

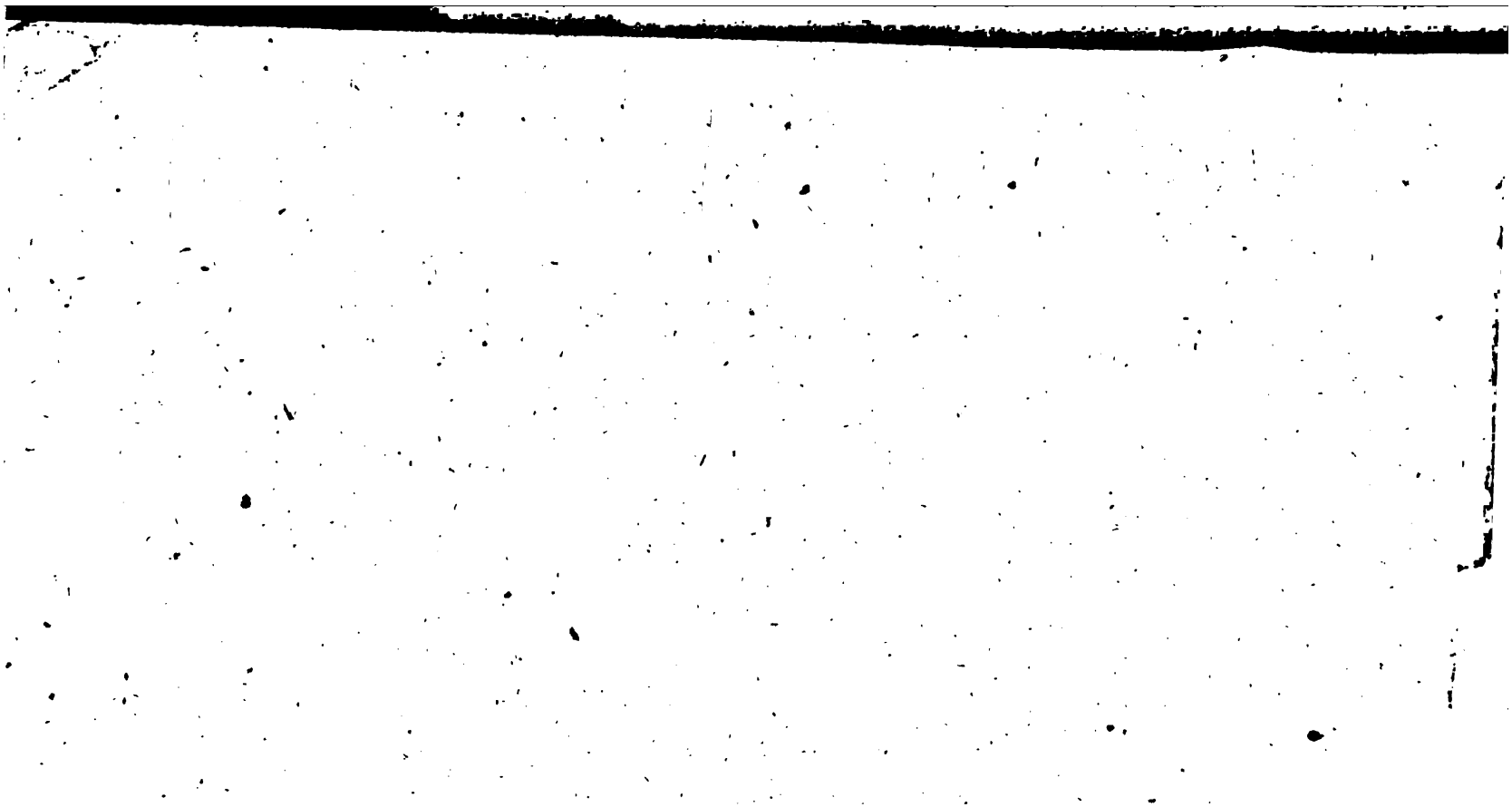
SUR LES DOCUMENS FOURNIS PAR SA FAMILLE.

PARIS,

H. FOURNIER, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

1838.



MÉMOIRES

DU BARON

GEORGES CUVIER.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE N° 14.

Cuvier.

Cuvier

H. FOURNIER, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

MÉMOIRES

DU BARON

GEORGES CUVIER,

PUBLIÉS EN ANGLAIS

PAR MISTRESS LEE,

ET EN FRANÇAIS

PAR M. THÉODORE LACORDAIRE,

SUR LES DOCUMENS FOURNIS PAR SA FAMILLE.

PARIS,

H. FOURNIER, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

324800

STANFORD LIBRARY

MÉMOIRES BIOGRAPHIQUES

SUR

M. LE BARON CUVIER.

INTRODUCTION.

Avant d'entrer en matière, je crois devoir expliquer à mes lecteurs les motifs qui m'ont engagée à composer cet ouvrage, afin d'échapper au reproche de présomption que doit naturellement encourir une personne étrangère aux sciences, qui essaie d'exposer la vie d'un savant aussi illustre que M. Cuvier.

Lorsque la mort nous a ravi ceux sur qui nous avions placé tout notre amour et notre respect, et que le premier accablement du désespoir est passé, le sentiment qui s'éveille en nous avant tout autre est le besoin d'honorer la mémoire, et de faire connaître à tous les

hommes les vertus de l'être chéri que nous regrettons; sentiment qui prend sa source, non-seulement dans le noble orgueil de rendre justice à celui qui n'est plus, mais encore dans le désir de l'offrir comme un modèle à la postérité. Ce fut ce que j'éprouvai en sortant de la douleur profonde qui m'avait d'abord accablée; je recherchai avidement toutes les notices qui parurent en Angleterre sur le baron Cuvier, dans l'espoir de rencontrer un éloge qui fût digne de lui; mais bien que tous l'estimassent à sa valeur en le plaçant au-dessus des premiers naturalistes, aucun ne parlait de ses talens comme législateur, et tous gardaient également le silence sur sa vie privée. Cela, ainsi que l'inexactitude des détails, provenait plutôt de l'ignorance que d'une omission volontaire. Néanmoins, malgré le sentiment de regret que j'éprouvais en voyant que mes concitoyens connaissaient si peu l'un des hommes les plus admirables de notre temps, rien, à cette époque, n'était plus loin de ma pensée que de songer à éclairer l'opinion publique à cet égard.

Ceux qui étaient le plus empressés à me questionner sur la famille que laissait M. Cuvier, ou à m'entourer de leurs soins dans

mon affliction, paraissaient, pour la plupart, regarder comme une chose naturelle que je publiasse ce que je savais sur celui dont je déplorais la perte ; mais je sentais trop vivement mon insuffisance pour ne pas refuser de me livrer à cette entreprise. Quelques semaines après, cependant, ayant été priée par une ou deux personnes influentes de composer une courte notice sur ce sujet pour l'une de nos feuilles publiques, et craignant de m'en rapporter à ma seule mémoire, je sollicitai de la famille du baron Cuvier quelques dates dont j'avais besoin pour cet ouvrage. Ces dates me furent données avec un empressement qui m'assurait des sentimens de la famille, et je commençai mon travail. Mais les souvenirs s'accumulèrent sur les souvenirs, les anecdotes sur les anecdotes, jusqu'à ce qu'enfin il devint très-difficile de faire un choix parmi ces matériaux. La conviction de mon incapacité me fit hésiter long-temps ; mais je cédai enfin au désir général qu'on exprimait de me voir publier les documens nombreux que j'avais puisés aux meilleures sources. L'impatience que tous montraient de connaître le grand homme, dans sa vie privée et ses habitudes domestiques, semblait même m'indiquer la partie spéciale de

sa carrière que je devais m'attacher à décrire. Une voix secrète me disait que j'étais à même de détruire quelques erreurs répandues dans le public ; que, peut-être, il n'y avait que moi en Angleterre qui, ayant été admise dans le sein de la famille de M. Cuvier, pouvait parler avec certitude de certains événemens ; et, en songeant à l'affection et à la tendresse qu'elle m'avait toujours témoignée, je commençai à croire qu'il y aurait quelque ingratitude de ma part à garder le silence. Je me déterminai alors à révéler à mes compatriotes le plus noble présent que la nature eût fait à M. Cuvier, je veux dire son cœur.

Tel est le but principal de cette biographie. Les travaux de M. Cuvier attestent la puissance surprenante de son intelligence ; et le temps seul pourra montrer dans toute son étendue l'influence qu'il exerça sur la science. C'est du temps également que nous devons attendre une opinion impartiale sur sa carrière politique ; mais il appartient à ceux-là seulement qui ont vécu avec lui, de rendre justice à ses hautes qualités morales ; et c'est dans l'espoir que ce livre pourra être utile, après moi, à ceux qui voudront composer un ouvrage plus étendu, que

j'ai rassemblé les faits dont il se compose.

Ayant ainsi prévenu, à ce que j'espère, le sentiment de défaveur qui s'attache à toute espèce de présomption, et qui s'attaquerait probablement à ma personne, si je me croyais le talent nécessaire pour écrire la biographie d'un grand homme, je n'ai plus qu'un mot à dire à ceux à qui je suis inconnue; car tout individu qui sort du cercle de ses amis particuliers pour entretenir le public d'un personnage illustre, doit, avant tout, donner une garantie de la vérité de son récit, et faire connaître les circonstances qui lui ont fourni ses observations. Je ne puis mieux remplir cette obligation qu'en donnant en peu de mots quelques détails sur mes rapports avec la famille de M. Cuvier, à laquelle je fus présentée par un ami cher à tous les deux, le docteur Leach, conservateur du muséum britannique.

M. Bowdich et moi, nous étions de retour en 1818, lui de son second, moi de mon premier voyage en Afrique, lorsque, peu de temps après, il se rendit à Paris où l'avait précédé sa réputation de voyageur. La lettre d'introduction qu'avait remise à mon mari le docteur Leach était presque superflue près du baron Cuvier, qui le

reçut avec cette bienveillance encourageante qu'il témoignait toujours aux jeunes talens, et qu'il étendait à tous les hommes dont la vie était consacrée à la science. Frappé des facilités qu'offrait pour l'étude la capitale de la France, M. Bowdich résolut de s'y fixer pendant quelque temps, afin de se préparer à un second voyage en Afrique, principal objet de son ambition. Nous partîmes en conséquence tous deux pour Paris en 1819; et, depuis ce moment, la vaste bibliothèque de M. Cuvier, ses collections et ses dessins furent mis à notre disposition. Nous devînmes les amis intimes de la famille avec laquelle nous eûmes, pendant près de quatre années, des rapports de chaque jour. Nous emportâmes ses bénédictions en quittant la France; et quand je revins seule en Europe, je fus accueillie par elle comme si j'eusse été l'un de ses membres. Ma correspondance avec la belle-fille de M. Cuvier, et d'autres personnes de sa famille, n'a éprouvé aucune interruption depuis cette époque. J'ai reçu souvent l'hospitalité sous leur toit; et, pendant quatorze années, aucun nuage n'a passé sur l'affection profonde qui caractérise notre intimité.

Maintenant que j'ai exposé les motifs qui m'ont fait agir, et les droits que je crois avoir à la confiance de mes lecteurs, il ne me reste plus qu'à exprimer ma sincère reconnaissance à ceux qui m'ont aidée, soit par des notes, soit par leurs ouvrages (1), et à donner une esquisse du plan que j'ai cru devoir suivre.

Afin d'éviter la confusion que produiraient un trop grand nombre d'anecdotes intercalées dans dans le récit des évènemens, ou des travaux scientifiques et législatifs dont je dois parler, j'ai divisé cet ouvrage en quatre parties, de manière à ce que chacune ait à supporter sa part de détails. La première donnera les dates des évènemens les plus importans de la vie de M. Cuvier. La seconde contiendra l'examen de ses divers ouvrages comme savant ou philosophe. La troisième sera consacrée à sa carrière législative; et la quatrième enfin se bornera principalement aux anecdotes propres à faire connaître son caractère. En suivant cette marche, je pourrai peut-être tomber dans quelques ré-

(1) Je dois citer principalement parmi ces derniers, MM. le baron Pasquier, Laurillard, le docteur Duvernoy et le baron de H.

pétitions ; mais j'espère qu'on me le pardonnera, si l'on considère que chaque partie formera ainsi un tout complet par elle-même, ce qui rendra les recherches plus faciles.

PREMIÈRE PARTIE.

Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert Cuvier naquit à Montbéliard, département du Doubs, le 23 août 1769. Cette ville, qui appartient maintenant à la France, faisait alors partie du royaume de Wurtemberg. Sa famille était originaire d'un village du Jura qui porte encore le nom de Cuvier, et s'établit à Montbéliard à l'époque de la réforme. Son aïeul eut deux fils : l'un se rendit célèbre par son savoir; et l'autre, le père de Georges Cuvier, entra dans un régiment suisse au service de France. La conduite brillante qu'il tint dans plusieurs circonstances lui valut d'être créé chevalier du Mérite militaire, ordre qui équivalait pour les protestans à ce qu'était la croix de Saint-Louis pour les catholiques. Après quarante années de service, il se retira avec une modique pension à Montbéliard, où il fut par la suite nommé com-

mandant de l'artillerie de la place. Il avait épousé, à l'âge de cinquante ans, une jeune personne d'un grand mérite, de laquelle il eut trois fils. Le premier mourut pendant que sa mère était enceinte de son second enfant; et le chagrin qu'en éprouva celle-ci mina lentement ses forces, au point que Georges, qui était cet enfant, s'en ressentit long-temps. Il vint au monde avec une constitution si débile que, pendant ses premières années, il promettait à peine d'arriver à l'adolescence. Les soins que lui prodigua cette excellente mère pendant cet intervalle, firent sur lui une impression qui ne s'est jamais effacée, même dans les derniers temps de sa vie, et au milieu des occupations qui absorbaient toute son existence. Tout ce qui se rattachait à la mémoire de celle dont il tenait le jour lui fut toujours cher. Il aimait à se rappeler sa tendresse et à s'arrêter sur les circonstances les plus insignifiantes qui réveillaient son souvenir. Il éprouvait, par exemple, un vif plaisir à s'entourer des fleurs qu'elle préférait; et celui qui plaçait dans sa chambre, ou dans son cabinet de travail, un bouquet de giroflées rouges était sûr de recevoir ses remerciemens les plus affectueux pour lui avoir offert ce qu'il appelait « sa

fleur favorite. » Mais la sage mère ne borna pas sa tendresse aux soins que réclamait la santé de son fils ; elle se consacra tout entière à former son esprit, et fournit une nouvelle preuve de l'influence que les premières leçons maternelles ont sur l'existence future d'un enfant. Elle le guidait dans ses devoirs religieux, et lui apprit à lire couramment à l'âge de quatre ans. Chaque matin, elle le conduisait à l'école élémentaire ; et bien qu'elle ne sût pas le latin, elle lui faisait répéter si soigneusement ses leçons, qu'il y arrivait toujours mieux préparé qu'aucun autre de ses camarades. Ce fut elle aussi qui lui fit apprendre le dessin sous son inspection, et qui, en lui mettant sans cesse entre les mains les meilleurs ouvrages d'histoire et de littérature générale, développa cette passion pour la lecture, cette soif ardente de connaissances qui devint le principal ressort de son existence intellectuelle. Lorsque le jeune Cuvier eut fait quelques progrès dans le dessin, il fut placé sous la direction d'un de ses parens, architecte de la ville de Montbéliard. Il passa successivement par tous les exercices de l'école, en retenant avec la plus grande facilité le catéchisme ordinaire, les psaumes de David, les

sonnets de Drelincourt, etc. A l'âge de dix ans, on le fit entrer dans un établissement d'un ordre plus élevé, appelé Gymnase, où, pendant l'espace de quatre ans, il s'instruisit dans toutes les branches de connaissances qu'on y enseignait, jusqu'à la rhétorique inclusivement. Il apprit sans difficulté le latin et le grec, et se maintint constamment en tête de ses condisciples dans les classes d'histoire, de géographie et de mathématiques. Dès les premières années de sa vie, l'histoire du genre humain devint pour lui l'objet de l'application la plus infatigable; et de longues listes de souverains, de princes, de faits chronologiques, une fois entrées dans sa mémoire, n'en sortirent jamais. Il se plaisait également à réduire sur une très-petite échelle des cartes qu'il distribuait ensuite à ses camarades. L'amour de la lecture allait si loin chez lui que sa mère, craignant l'effet d'une application aussi soutenue, l'obligeait souvent à prendre quelques divertissemens. On le voyait alors porter dans ses jeux la même ardeur qu'il avait pour l'étude. Ce fut à cet âge que son goût pour l'histoire naturelle se révéla à la vue d'un Gesner orné de planches coloriées, qui existait dans la bibliothèque

du Gymnase, et pendant les fréquentes visites qu'il faisait à l'un de ses parens qui possédait un exemplaire complet de Buffon. Doué d'une mémoire qui retenait tout ce qu'il voyait ou lisait, et qui ne l'abandonna à aucune époque de sa carrière, il devint, à douze ans, aussi familier avec les quadrupèdes et les oiseaux qu'un naturaliste de premier ordre. Il copiait les planches de l'ouvrage de Buffon et les enluminait soit avec des couleurs, soit avec des morceaux d'étoffe qu'il découpait et fixait ensuite sur le papier. On ne le rencontrait jamais sans qu'il n'eût sur lui un volume de ce dernier auteur qu'il lisait et relisait sans relâche; souvent même, dans la classe, il partageait son attention entre les pages de Buffon et les auteurs latins qu'on expliquait. L'admiration qu'il éprouvait à cette époque de sa jeunesse pour son illustre prédécesseur dura autant que sa vie, et il n'omit jamais aucune occasion de l'exprimer en public, ou dans ses entretiens particuliers. Les charmes du style de Buffon firent toujours sur lui la plus vive impression, et il ressentait pour cet écrivain une sorte de reconnaissance, non-seulement pour le zèle qu'il avait déployé en faveur de l'histoire naturelle,

ou pour les jouissances qu'il lui avait procurées pendant ses jeunes années, mais encore à cause des prosélytes qu'il avait gagnés à la science par la magie de son langage. Lorsque le disciple fut devenu à son tour un grand maître, me trouvant un jour profondément occupée d'un passage de Buffon, M. Cuvier m'expliqua quelles avaient été ses sensations en le lisant pour la première fois, et ajouta qu'elles ne s'étaient pas affaiblies dans un âge plus mûr, et que forcé, dans l'intérêt de la science, de relever quelques erreurs commises par ce grand naturaliste, il n'avait jamais cessé de l'admirer et de témoigner hautement son admiration.

Les premiers indices du talent que devait montrer plus tard M. Cuvier comme législateur, commencèrent à paraître dès l'âge de quatorze ans. Il choisit à cette époque un certain nombre de ses condisciples, et les constitua en une académie dont il fut nommé président. Il en arrêta les statuts, et fixa le jour des séances au jeudi de chaque semaine à une heure déterminée. Là, assis sur le pied de son lit, tandis que ses jeunes collègues étaient rangés autour d'une table, il faisait lire quelque ouvrage, soit d'histoire naturelle, soit de philosophie ou d'histoire ou de

voyages; puis on se livrait à des discussions sur l'objet de la lecture; chacun présentait ses réflexions; après quoi, le jeune président faisait un résumé, et prononçait une espèce de jugement dont les conclusions étaient toujours unanimement adoptées par ses camarades. M. Cuvier possédait déjà à un degré remarquable l'art du débit; et il en donna une preuve lors de l'anniversaire de la fête du souverain du pays, le duc Charles de Wurtemberg, en composant sur la prospérité dont jouissait la principauté de Montbéliard, un discours en vers qu'il prononça avec un aplomb qui surprit tous ses auditeurs. De même que la plupart des jeunes gens de Montbéliard que leurs talens en rendaient dignes et qui n'avaient point de fortune, on le destinait à l'Église. Il existait à Tubingen une école libre qui avait été fondée en faveur des jeunes gens de cette classe, et où ils recevaient une éducation complète. Mais le chef du Gymnase qui ne pardonnait point à G. Cuvier quelques épigrammes dont il s'était senti blessé, changea sa destinée en n'accordant que le troisième rang à sa composition, lorsque les élèves présentèrent leurs productions pour obtenir les places vacantes. M. Cuvier avait la conscience que cette dernière

composition égalait celles qui jusque-là lui avaient presque constamment valu la première place dans ses classes; aussi cette partialité l'indigna-t-elle, et il ne songea plus à Tubingen où il ne desirait se rendre que pour y trouver les moyens de continuer ses études : plus tard il se regarda comme très-heureux d'avoir éprouvé une injustice qui avait donné une direction si différente à sa carrière.

Le duc Charles, oncle du roi actuel de Wurtemberg, informé des progrès du jeune Cuvier, et frappé de l'éloge qu'en faisait la princesse sa sœur, le fit paraître en sa présence, pendant un voyage qu'il faisait à Montbéliard. Après lui avoir adressé plusieurs questions et avoir examiné ses dessins, il déclara son intention de le prendre sous sa protection spéciale, et de lui faire terminer ses études à l'université de Stuttgard, dans l'académie fondée par lui sous le nom d'Académie Caroline. M. Cuvier n'avait alors que quatorze ans, mais les études préparatoires qu'il avait faites au Gymnase de Montbéliard l'avaient mis à même de prendre place parmi les étudians les plus distingués de l'académie. Il quitta donc le toit paternel pour la première fois; on l'envoyait parmi des étran-

gers, sans qu'il eût aucune idée de l'établissement dont il allait faire partie : jusque dans ses dernières années, il répétait souvent qu'il ne pouvait se rappeler les trois jours que dura son voyage, sans éprouver un sentiment de frayeur. Il se trouva placé entre le chambellan et le secrétaire du duc qui, tous deux, lui étaient entièrement inconnus, et qui ne parlaient que l'allemand, langue dont le pauvre enfant ne comprenait pas un seul mot. Son entrée à l'Académie Caroline eut lieu le 4 mai 1784; et pendant les quatre années qu'il y passa, il apprit tout ce qu'on y enseignait dans les plus hautes classes, mathématiques, lois, médecine, administration, tactique, commerce, etc. Après une année d'études consacrées spécialement à la philosophie, il se décida pour la carrière de l'administration, qui, en Allemagne, embrasse les parties élémentaires et pratiques de la législation, les finances, la police, l'agriculture, la technologie, etc. La préférence qu'il accorda à l'administration, provenait principalement des facilités qu'elle lui offrait de cultiver l'histoire naturelle, d'herboriser, et de visiter les collections. Il profitait avec ardeur de toutes les occasions de se livrer à sa passion favorite;

Linné, Reinhart, Muhr et Fabricius étaient l'objet de ses lectures habituelles. Dans le cours de ses promenades, il rassembla un herbier considérable, et peignit, dans ses momens de loisir, une immense quantité d'insectes, d'oiseaux et de plantes, avec une fidélité et une correction de dessin surprenante. Plus tard, quand chez lui le naturaliste fut parvenu à la perfection, il jetait souvent avec plaisir un coup d'œil sur ces dessins. Cette supériorité en toutes choses s'était manifestée de bonne heure, car dès sa plus tendre jeunesse, il possédait cette flexibilité de talent qui faisait l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu dans son âge mur. Il remporta plusieurs prix à l'Académie, et fut promptement élevé au rang de *chevalier* (1), honneur qui ne s'accordait qu'à cinq ou six élèves sur quatre cents que renfermait l'Acadé-

(1) Les chevaliers avaient une table séparée et jouissaient de beaucoup d'autres privilèges, comme étant sous la protection immédiate du grand-duc. Les leçons de M. Kilmeyer, le même qui reçut plus tard le nom de père de la philosophie de la nature, furent d'un grand secours à M. Cuvier, avec lequel il étudiait; ce fut lui qui lui apprit à disséquer, ainsi qu'à MM. Pfaff, Marschall, Hartmann, etc. Ils formèrent une société d'histoire naturelle, et celui qui apportait le meilleur mémoire lors des réunions, recevait pour prix un beau dessin exécuté par M. Cuvier.

mie. Neuf mois après son arrivée à Stuttgard, il remporta le prix de langue allemande.

Le jeune Cuvier pouvait aspirer par ses talens à remplir les plus hautes fonctions dans le gouvernement de son pays; mais la gêne de sa famille ne lui permettait pas d'attendre encore deux ou trois ans l'emploi que le grand-duc lui destinait. Le désordre des finances de la France était tel alors, que le paiement de la pension de son père avait même été suspendu. Il se vit ainsi obligé d'entrer dans une carrière entièrement différente de celle vers laquelle le portaient son choix et les intentions de son souverain. Le duc Frédéric, qui commandait à Montbéliard pour son frère le duc Charles, s'étant retiré en Allemagne, M. Cuvier perdit en lui un de ses plus zélés protecteurs. Sans espérance d'un avenir plus heureux, il se détermina à embrasser la profession de précepteur, idée avec laquelle il s'était familiarisé jusqu'à un certain point, attendu que Montbéliard, depuis l'époque où Paul I^er^ y avait pris sa femme, fournissait des instituteurs à toute la jeune noblesse de Russie. Il ne se sentait néanmoins aucun désir de se rendre dans le Nord, sa poitrine, naturellement délicate, s'étant encore affaiblie par

suite de ses études assidues; il accepta donc un emploi de précepteur en Normandie. Cette résolution fut regardée par ses amis, qui connaissaient ses talens extraordinaires et les honneurs qu'ils lui avaient déjà valu, comme un parti désespéré. Mais il devait prouver de nouveau que ce qui nous paraît au premier coup d'œil une sévère infortune, devient souvent, pour l'homme de génie, une source de succès et de gloire; car, obligé en quelque sorte d'accepter des fonctions qui paraissaient au-dessous de lui, M. Cuvier, en s'y résignant, jeta les fondemens de cette renommée cosmopolite qui devait marquer sa carrière. Nous allons maintenant le voir arriver à Caen, au mois de juillet 1788, et entrer dans une famille protestante pour faire l'éducation d'un fils unique : il possédait déjà, quoique n'ayant pas encore atteint sa dix-neuvième année, cette variété et cette profondeur de connaissances qui devaient en mûrissant le rendre un savant illustre; il apportait en même temps de l'Allemagne cet amour du travail, cette puissance de réflexion, cette persévérance et cette droiture de caractère dont il ne dévia jamais. A ces bases vraiment admirables de sa gloire future, il ajouta

par la suite cette clarté dans l'exposition des systèmes, cette perfection dans la méthode, ce tact qui se borne à ne dire que le nécessaire; en un mot, cette élégante concision qui distingue éminemment les écrivains français. Ces précieuses qualités étaient accompagnées par la modestie la plus parfaite et par ce respect de soi-même sans lequel « le plus beau talent fait de la science un métier sordide, un misérable moyen de parvenir (1). »

Pendant son séjour dans la famille du comte d'Héricy, M. Cuvier vit toute la noblesse des environs : il acquit, dans ce cercle distingué, l'usage et les formes de la meilleure société, et se lia avec quelques-uns des hommes les plus remarquables du temps. Mais les nouveaux amis et les nouveaux devoirs dont il était entouré ne diminuèrent en rien son ardeur pour son étude de prédilection. Un long séjour sur les bords de la mer fit naître d'abord en lui le désir d'étudier les animaux marins; mais entièrement privé de livres et dans une solitude complète, il se borna à ceux qui étaient le plus à sa portée. Ce fut dans cet intervalle (de 1791 à

(1) M. le baron de H.

1794), que quelques térébratules trouvées en fouillant la terre près de Fécamp, lui donnèrent l'idée de comparer les espèces fossiles à celles actuellement vivantes (1). La dissection d'un calmar (2) qu'il eut occasion de faire par la suite, l'engagea de même à étudier l'anatomie des mollusques, et de celle-ci naquirent les vues profondes qu'il développa plus tard sur tout l'ensemble du règne animal. C'est ainsi que se fit entendre pour la première fois, d'un coin obscur de la Normandie, cette voix qui bientôt remplit d'admiration le monde civilisé; qui devait révéler au genre humain un si grand nombre des merveilles cachées de la création, mettre au jour les débris des siècles écoulés, changer la face de l'histoire naturelle, et, enfin, laisser en s'éteignant la science sur le seuil d'une nouvelle époque. Linné, en créant la classe des *vers*, y avait compris tous les animaux inférieurs, et l'avait laissée dans la confu-

(1) M. Cuvier n'est pas le premier qui ait conçu l'idée de faire servir les fossiles aux progrès de la géologie; plusieurs autres naturalistes paraissent l'avoir eue aussi bien que lui, mais il l'emporta sur tous par l'usage qu'il fit de cette idée, et en la poussant bien au-delà des prévisions de ses prédécesseurs ou de ses contemporains.

(2) Espèce de seiche.

sion la plus complète. Ce fut par ces êtres placés aux derniers rangs de la création que le jeune naturaliste commença ses recherches; il étudia leur organisation, et les classa en divers groupes, établis d'après leurs affinités naturelles. C'est ainsi qu'il jeta, presque à son insu, les fondemens de ce vaste édifice zoologique qu'il devait élever par la suite. Voici ce qu'il écrivait à cette occasion à un ami : « Ces manuscrits ne sont que pour mon usage; et sans aucun doute ils ne contiennent rien qui n'ait été fait ailleurs, ou qui n'ait été beaucoup mieux exposé par les naturalistes de la capitale, car j'ai travaillé sans livres ni collections. » Ces précieux manuscrits offraient cependant, presque à chaque page, une foule de faits neufs et de vues lumineuses supérieurs à tout ce qui avait paru jusque-là sur le même sujet. Il existait alors dans la petite ville de Valmont, voisine du château de Fiquainville appartenant au comte d'Héricy, une société qui se réunissait chaque soir pour discuter sur des matières relatives à l'agriculture. Parmi ceux qui assistaient aux séances, se trouvait fréquemment M. Tessier, qui avait quitté Paris pour fuir le règne de la Terreur, et qui remplissait sous un autre

nom le poste de chirurgien d'un régiment en garnison à Valmont. Il parlait avec une telle facilité sur la matière, et paraissait la posséder si bien, que le jeune secrétaire de la société, M. Cuvier, devina qu'il était l'auteur des articles d'agriculture du Dictionnaire de l'Encyclopédie Méthodique. Il s'approcha de lui, et le salua en l'appelant par son nom; M. Tessier, que son titre d'abbé avait rendu suspect à Paris, s'écria : — « Me voilà découvert : je suis perdu ! — Perdu ! répliqua M. Cuvier; au contraire : vous allez devenir désormais l'objet de nos soins les plus empressés. » Cet incident devint l'origine de l'intimité qui s'établit entre eux; et ce fut par l'entremise de M. Tessier (1) que M. Cuvier entra en correspondance avec plusieurs savans auxquels il adressa ses observations, principalement avec Lamethrie, Olivier, Lacépède, Geoffroy Saint-Hilaire et Millin de Grandmaison. Leurs démarches et les mémoires que M. Cuvier avait publiés dans plusieurs journaux scientifiques, le firent appeler à Paris, où l'on s'occupait

(1) « Je viens de trouver une perle dans le fumier de Normandie, » écrivait M. Tessier à son ami Parmentier, devinant ainsi le grand naturaliste dans les premières productions de M. Cuvier, et sachant apprécier son talent encore en germe.

de relever les établissemens littéraires détruits par la révolution. Ses amis pensaient avec raison qu'il y trouverait facilement une place. M. Cuvier, déterminé par cet espoir, se rendit à Paris au printemps de 1795, et secondé par M. Millin, il fut aussitôt nommé membre de la commission des arts, et peu après, professeur à l'école centrale du Panthéon. Il composa pour cette école son *Tableau élémentaire de l'Histoire Naturelle des animaux*, ouvrage qui renferme le premier travail méthodique qui ait jamais été publié sur les vers. Dès cette époque, le but de son ambition était d'être attaché au Muséum d'histoire naturelle, dont les vastes collections pouvaient seules le mettre à même de réaliser ses projets scientifiques. Quelque temps après son arrivée dans la capitale, M. Mertrud fut nommé à la chaire d'anatomie comparée, qui venait d'être créée au Jardin des Plantes; et, se trouvant trop avancé en âge pour se livrer à une étude qui jusque-là lui était demeurée étrangère, il consentit, à la demande de ses collègues, surtout de MM. de Jussieu, Geoffroy et Lacépède, à associer M. Cuvier aux travaux de sa place. C'était là précisément ce que désirait M. Cuvier; et il ne fut pas plus tôt établi au

Jardin des Plantes en qualité de suppléant de M. Mertrud, au mois de juillet 1795, qu'il fit venir son père, alors âgé de près de quatre-vingts ans, et son frère, M. Frédéric Cuvier; sa mère avait terminé sa carrière en 1793. A partir de ce moment, M. Cuvier commença la magnifique collection d'anatomie comparée si admirée aujourd'hui par tout le monde savant. Il existait, dans les magasins du Muséum, quatre ou cinq squelettes en mauvais état rassemblés par Daubenton. M. Cuvier les prit tels qu'ils étaient, et en fit le noyau de sa collection, qu'il travailla sans relâche à augmenter: aidé par quelques professeurs, contrarié par d'autres, il lui donna bientôt un tel degré d'importance qu'il devint impossible de jeter aucun nouvel obstacle sur sa route. Ni devoirs d'aucune espèce, ni fonctions législatives, ni chagrins, ni absences, ne le détournèrent jamais du but qu'il s'était proposé, et cette collection créée par lui, restera l'un des plus nobles monumens élevés à sa mémoire.

L'Institut national fut créé en 1796, et M. Cuvier, qui n'était encore connu que par ses Mémoires scientifiques et ses rapports avec les savans, surtout avec Lacépède et Daubenton, devint

un de ses premiers membres. Il fut le troisième secrétaire de cet illustre corps qui, à cette époque, renouvelait ses bureaux tous les deux ans.

Au printemps de l'année 1798, M. Berthollet ayant été chargé par Bonaparte de choisir les savans qui devaient accompagner l'expédition d'Égypte, proposa à M. Cuvier d'être du nombre: Il refusa cette offre, dans la conviction qu'il servirait mieux les intérêts de la science en restant au milieu des collections chaque jour croissantes du Muséum, qu'en entreprenant un voyage, dût ce voyage être couronné de succès. Il se félicita toujours d'avoir pris ce parti, dont personne n'essaiera, sans doute, de contester la sagesse.

Peu de temps après cet incident, M. Duméril, un des élèves de M. Cuvier, qui avait suivi le plus assidument ses cours, lui demanda la permission de publier les notes qu'il avait prises sur ses leçons. M. Cuvier pensa que cet ouvrage serait nécessairement très-imparfait, et préféra le refondre en entier en se chargeant des articles généraux et philosophiques, et de la partie du cerveau et des organes des sens. M. Duméril s'occupa principalement de la myologie et de la zoologie. Les deux premiers vo-

lumes des *Leçons d'anatomie comparée* parurent en 1800 et obtinrent un éclatant succès, malgré quelques erreurs que M. Cuvier reconnut et corrigea plus tard; car, doué de cette candeur qui caractérise toujours le vrai savoir et les hommes qui préfèrent les intérêts de la science à une renommée passagère, il n'hésitait jamais à avouer et rectifier les fautes qu'il avait pu commettre, qualité rare qui brillait dans sa conduite privée aussi bien que dans ses actions publiques. Les matériaux des leçons d'anatomie en question avaient été fournis par cette collection dont j'ai parlé, qui était alors dans l'enfance, et qui s'accrut au centuple par les soins et les travaux de M. Cuvier. Ceux qui ont attaqué ces premiers volumes ont été obligés de reconnaître qu'ils n'auraient pu se livrer à ces critiques sans la loyauté de l'auteur lui-même, qui mettait tous ses matériaux à leur disposition, dût-il en résulter pour lui d'être convaincu des erreurs qui lui étaient échappées, et qui n'étaient dues qu'à l'état imparfait de la collection à cette époque. Les trois derniers volumes, qui sont beaucoup plus complets et plus méthodiques que les deux premiers, furent publiés en 1805 par les soins de M. Duvernoy; mais le second volume, malgré

ses imperfections, est celui que M. Cuvier regarda toujours comme le plus intéressant de tous.

Revenons à l'année 1800, dans le cours de laquelle mourut le célèbre collègue de Buffon (M. Daubenton), dans un âge extrêmement avancé. M. Cuvier fut nommé à la place qu'il laissait vacante au collège de France, et ouvrit un cours d'histoire naturelle, tout en continuant ses leçons d'anatomie comparée au Jardin des Plantes (1). En prenant possession de cette nouvelle chaire, il donna sa démission de celle qu'il occupait à l'école centrale du Panthéon. En 1800, le premier consul, qui aspirait en même temps à la gloire

(1) La lettre suivante, qu'écrivait M. Cuvier à feu M. Hermann, peut donner une idée approximative des avantages pécuniaires qui étaient alors attachés à la carrière des sciences.

« Mon cher et savant confrère, (1800.)

« Ne vous imaginez pas que Paris soit si fort favorisé; on doit douze mois au Jardin des Plantes, et à tous les établissemens nationaux d'instruction publique de Paris comme à ceux de Strasbourg; et si nous portons envie aux éléphans, ce n'est pas parce qu'ils sont mieux payés que nous, mais parce que, s'ils vivent comme nous à crédit, du moins ils ne le savent pas et n'en ont par conséquent pas le chagrin. Vous savez qu'on dit des Français, qu'ils chantent quand ils n'ont pas d'argent. Nous autres savans, qui ne sommes pas musiciens, nous faisons de la science au lieu de chanter, et cela revient

civile et à la gloire militaire, se fit nommer président de l'Institut, ce qui mit M. Cuvier en rapport direct avec lui. En 1802, Bonaparte le désigna pour être l'un des six inspecteurs généraux chargés de créer des lycées dans trente villes de France. En cette qualité, M. Cuvier fonda ceux de Marseille, de Nice et de Bordeaux, et profita de son séjour dans la première de ces villes pour continuer ses observations sur les animaux marins. Pendant son absence de Paris, l'Institut subit un changement de forme; les places de secrétaires furent déclarées perpétuelles (1). M. Cuvier fut élu à celle de la section des sciences naturelles, qu'il a remplie avec honneur jusqu'au jour de sa mort. Par suite de

au même. Croyez-moi, mon cher confrère, la philosophie française vaut bien celle de Wolff et même celle de Kant, et vous êtes encore plus à même que nous de la mettre à profit, puisque vous pouvez encore acheter de beaux livres, et même des anatomies artificielles qui sont de vrais objets de luxe dans ce genre. Je ne me suis point encore occupé de Poli. Je remets cette étude au moment où je voudrai publier mon Histoire Anatomique des animaux à sang blanc. Il n'y en a encore à Paris qu'un exemplaire, que je sache; ainsi vous voyez que vous n'avez rien à nous envier.»

(1) Napoléon fixa le salaire des secrétaires perpétuels de l'Institut à 6,000 fr.; et comme on lui faisait observer que c'était trop, il répondit : « Un secrétaire perpétuel doit être à même de recevoir à sa table tous les savans étrangers qui visitent la capitale. »

cette nomination, il abandonna ses travaux d'inspecteur général.

Le père de M. Cuvier étant mort des suites d'une chute peu de temps après son arrivée à Paris, et sa belle-sœur ayant succombé dans la première année de son mariage, en donnant le jour à un fils, les deux frères restèrent seuls. Cet état d'isolement fit naître chez M. Cuvier le désir de se donner une compagne. Il épousa, en 1803, la veuve de M. Duvaucel, l'un des fermiers-généraux qui ont péri sur l'échafaud en 1793. L'intérêt n'entra pour rien dans cette union, car la révolution avait entièrement dépouillé madame Duvaucel de sa fortune, et elle n'apportait en dot que les quatre enfans (1) qu'elle avait eus de son premier mari; mais M. Cuvier ne s'était pas trompé sur la route à suivre pour arriver au bon-

(1) Deux de ces enfans n'existent plus : l'un a été assassiné en Portugal pendant la retraite de l'armée française en 1809; l'autre a péri victime de son zèle pour la science, après avoir donné de nombreuses preuves de talent et de courage, en voyageant pendant quatre ans pour le Muséum de Paris, dans l'Inde et les îles de la Sonde. Il mourut à Madras, dans la force de l'âge, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Des deux survivans, le premier occupe un emploi élevé dans l'administration des douanes à Bordeaux; la seconde, que M. Cuvier chérissait comme sa propre fille, a eu le bonheur d'adoucir ses derniers momens, et forme aujourd'hui l'unique consolation qu'ait sa mère dans son infortune.

heur domestique : il trouva dans la compagne qu'il avait choisie la réunion des plus rares qualités du cœur et de l'esprit, une amie fidèle qui adoucit ses peines secrètes en les partageant, et qui sut embellir par les charmes de sa conversation ces heures de relâche qu'il dérobait parfois aux importantes fonctions dont il était chargé. De ce mariage il eut quatre enfans, qui tous lui ont été successivement enlevés; le premier mourut quelques semaines après sa naissance.

En 1808, M. Cuvier rédigea, en qualité de secrétaire perpétuel, un rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789. On n'attendait de lui qu'un simple rapport; mais sous ce titre modeste, le savant rapporteur donna l'un des plus lumineux traités qui aient jamais paru, véritable monument qui, « placé comme un phare entre deux siècles, montre à la fois et le chemin parcouru et la route à suivre (1). » Cet ouvrage fut officiellement présenté à l'empereur en conseil d'État. Cette même année, Napoléon créa l'Université impériale, et y attacha M. Cuvier avec le titre de conseiller à vie, fonction qui l'amena souvent en sa présence.

(1) M. le baron Pasquier.

En 1809 et 1810, M. Cuvier reçut, en sa qualité de conseiller de l'Université, la mission d'organiser les académies des États d'Italie qui venaient d'être annexés à l'Empire. Les dispositions qu'il prit à Turin, Gênes et Pise, ont été conservées par les souverains de ces pays lorsqu'ils rentrèrent en possession de leur pouvoir.

En 1811, parut l'un des plus importans travaux de M. Cuvier, ses *Recherches sur les ossemens fossiles*, ouvrage qui a jeté un nouveau jour sur l'histoire de la création, et opéré une révolution complète dans l'étude de la géologie. Il reçut, dans cette même année, l'ordre de créer des académies en Hollande et dans les villes anséatiques. La plupart des règlemens qu'il établit à cette occasion, ont survécu à la domination française. Les rapports qu'il envoya de Hollande méritent une attention particulière : il y exposait les véritables causes de l'infériorité de ce pays dans les études classiques, en montrant que le dégoût qui s'emparait souvent des élèves tenait au peu de variété et à l'insuffisance des alimens offerts à l'activité de leur esprit. L'instruction du peuple attira également son attention dans ces divers pays, et fut pour lui un objet constant de méditation.

Pendant son séjour à Hambourg, M. Cuvier reçut inopinément de l'Empereur le titre de chevalier, transmissible à ses descendans. Mais il ne jouit pas long-temps de l'espoir que sa postérité hériterait de ses honneurs; car, après avoir perdu, en 1812, une fille âgée de quatre ans, la mort enleva, en 1813, son fils alors dans sa septième année. Cette perte fit sur lui une impression que les années n'effacèrent jamais entièrement de son cœur; long-temps après cet évènement, il ne pouvait voir un enfant du même âge sans éprouver une émotion pénible, qu'il ne cherchait pas à cacher aux personnes de sa famille ou à ses amis intimes. Souvent, en se promenant avec ses filles, il s'arrêtait devant les groupes de petits garçons dont les jeux lui rappelaient son fils (1). Cet enfant mourut pendant que M. Cuvier remplissait la mission d'organiser l'université de Rome. On pourrait s'étonner qu'un protestant eût été chargé

(1) En 1830, dix-sept ans après cette perte, lorsque M. Cuvier visita l'Angleterre, je me fis accompagner par mon fils dans une visite que je lui rendis à l'hôtel qu'il habitait, oubliant l'impression que la vue de cet enfant pouvait produire sur lui. L'air dont il s'arrêta pour le contempler un instant, et la tendresse mélancolique avec laquelle il l'embrassa, ne sortiront jamais de ma mémoire

de cette organisation dans la capitale des États de l'Église ; mais M. Cuvier, par la modération de sa conduite, savait faire oublier sa croyance à ceux qui ne la partageaient pas. Sa tolérance envers toutes les doctrines religieuses émanait de la conscience, et rien n'était plus éloigné de son caractère que de blesser, par aucun de ses actes, les sentimens de ceux avec qui il se trouvait en rapport. Pendant que ces travaux le retenaient à Rome, Napoléon le nomma, de son propre mouvement, maître des requêtes au conseil d'État, honneur dont il reçut la première nouvelle par *le Moniteur*. Cette distinction flatteuse était due à la connaissance personnelle que l'empereur avait acquise des talens administratifs de M. Cuvier, que ses fonctions universitaires mettaient souvent en contact avec lui, et, sans doute aussi, aux rapports que le grand-maître, M. de Fontanes, avait fait de ses travaux. Vers la fin de l'année 1813, l'empereur l'employa d'une manière qui montrait toute l'estime qu'il faisait de sa personne. M. Cuvier fut nommé commissaire-impérial extraordinaire, et chargé d'organiser, sur la rive gauche du Rhin, des moyens de défense contre les troupes étrangères, qui étaient à la veille

d'entrer sur le territoire de la France. Sa mission l'envoyait jusqu'à Mayence ; mais il fut arrêté à Metz par l'approche des alliés, et obligé de revenir sur ses pas.

Les évènemens de 1814 éclatèrent au moment où l'empereur venait de lui donner une marque de faveur encore plus honorable, en lui conférant le titre de conseiller d'État. Son entrée définitive au conseil éprouva néanmoins un retard de quelques mois ; mais Louis XVIII, qui savait apprécier le mérite, ratifia sa nomination, et dès le mois de septembre de la même année, il fut employé en qualité de commissaire du roi. Ces distinctions peuvent être attribuées, jusqu'à un certain point, à la connaissance qu'il fit de l'abbé de Montesquiou, auquel il fut présenté par MM. Royer-Collard, Becquey, Talleyrand, et Louis, qui étaient liés avec ce ministre, et qui lui fournirent ainsi l'occasion d'utiliser les talens de M. Cuvier.

Le retour de Napoléon dépouilla, pour quelque temps, le nouveau conseiller de sa dignité, mais il conserva sa place dans l'université impériale. Lorsque l'ouragan des cent-jours fut passé, on jugea nécessaire de refondre sur un nouveau plan les universités du royaume, et de confier

ce travail à une commission provisoire. On créa, en conséquence, un comité d'instruction publique, qui fut investi des pouvoirs exercés auparavant par le grand-maître, le conseil, le chancelier, et le trésorier de l'université. M. Cuvier fut nommé, à-la-fois, membre et chancelier de ce comité, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, au milieu des circonstances les plus difficiles, et malgré les résistances de toute nature que sa qualité de protestant suscitait contre lui. La tendance jésuitique des hommes alors au pouvoir augmentait les difficultés que le sage éprouve de tout temps à faire le bien ; et l'on jugera facilement combien la situation était plus délicate et les obstacles plus nombreux, pour un homme dont la croyance différait de la religion dominante.

Ceux qui ne connaîtraient pas les premières années de M. Cuvier, pourraient trouver extraordinaire que des fonctions de cette nature fussent confiées à un naturaliste de profession ; mais on doit remarquer qu'il ne faisait que suivre la carrière hors de laquelle l'avaient jeté les évènemens politiques. Il avait seulement changé de maître, et était devenu conseiller d'État d'un monarque puissant, au lieu de l'être d'un petit

souverain. A partir de ce moment, il prit une part très-active, non pas précisément aux mesures politiques proprement dites, auxquelles il demeurait volontairement étranger autant que possible, mais aux projets de lois et aux matières législatives, qui étaient spécialement du ressort du comité de l'intérieur. Il fut souvent choisi pour remplir les fonctions de commissaire du roi, et soutenir la discussion des lois nouvelles devant les deux Chambres.

Dans les premières années de la restauration, la direction à vie du Muséum d'histoire naturelle fut deux fois offerte à M. Cuvier, mais il refusa constamment cette place, croyant beaucoup plus favorable aux progrès de la science le mode d'administration actuelle, d'après lequel un directeur choisi par les professeurs de l'établissement est élu chaque année..

La seconde édition des *Recherches sur les ossemens fossiles* fut publiée en 1817, accompagnée d'un Discours préliminaire qui, depuis, a été réimprimé à part un grand nombre de fois. La même année parut le *Règne animal*, ouvrage dans lequel toutes les branches de la zoologie se trouvent classées d'après leur organisation. En 1818, M. Cuvier fit un voyage en Angle-

terre avec sa famille et son secrétaire, M. Laurillard. Il employa les six semaines qu'il resta à Londres à visiter tout ce qui méritait d'attirer son attention. Dans une conversation qu'il eut avec le roi Georges IV sur l'histoire naturelle en Angleterre, il dit à ce prince que, si toutes les collections particulières de Londres étaient réunies, elles formeraient le plus beau muséum que possédât aucune autre nation. A cette époque avaient lieu les élections de Westminster, et M. Cuvier rappela souvent, par la suite, le plaisir qu'il avait éprouvé à y assister chaque jour. Ces orgies de la liberté étaient alors inconnues en France, et ce devait être un spectacle curieux pour un homme aussi profondément observateur, que de voir et d'entendre nos orateurs haranguer, de toute la force de leurs poumons, la populace qui les accablait de boue, de choux, d'œufs, etc. M. Cuvier put voir entre autres, sir Murray Maxwell, couvert d'un brillant uniforme et décoré de tous ses ordres, adressant des flatteries à la foule, qui lui répondait par des injures, et lui jetait à la tête tout ce que le règne végétal pouvait lui fournir de projectiles. Ces scènes remarquables ne s'effacèrent jamais de la mémoire

de M. Cuvier, qui les racontait souvent avec une extrême chaleur.

Son voyage en Angleterre avait pour but, d'abord d'étudier, sur les lieux, le mécanisme de notre gouvernement représentatif qu'il ne connaissait encore qu'en théorie. Il puisa sur ce sujet, dans la conversation de plusieurs de nos hommes d'Etat, et dans ses propres observations, des idées claires et précises qu'il sut par la suite mettre à profit dans ses travaux. C'était un fréquent sujet d'étonnement pour mes concitoyens eux-mêmes, de le voir connaître si bien nos institutions, leurs dépenses, l'époque de leur formation et les changemens qu'elles ont subis. L'autre but du voyage de M. Cuvier était d'une nature scientifique, et j'ajoute avec plaisir, qu'il parla toujours avec reconnaissance de l'accueil qui lui avait été fait. Les facilités que lui avaient fournies nos savans et nos ministres, les communications confidentielles qu'il avait reçues, l'empressement avec lequel tout avait été mis à sa disposition, étaient pour lui d'agréables souvenirs qu'il aimait à rappeler. Il passa quelques jours à Oxford, accompagné du docteur Leach, conservateur du Mu-

séum britannique, qui lui servit constamment de cicérone pendant son séjour en Angleterre, et il revint enchanté de cette ville, de ses beaux établissemens, et de l'accueil distingué qu'il y avait reçu. Madame Cuvier et ses filles le rejoignirent à Windsor, où, après avoir passé une journée à visiter le château, le parc, etc., ils se rendirent, tous dans la soirée, chez sir William Herschell, qui les accueillit avec le plus vif empressement, et leur fit voir son gigantesque télescope. Malheureusement la nuit était trop obscure pour se servir avec succès de ce célèbre instrument. Une autre journée, que M. Cuvier se rappelait toujours avec plaisir, était celle qu'il avait passée avec sa famille chez sir Joseph Banks, à Spring-Grove, où sa réception eut presque l'air d'une fête champêtre. La seule chose à laquelle M. Cuvier ne pouvait s'accoutumer en Angleterre était la longueur et la froideur de nos dîners de cérémonie, ordinairement suivis de si longues séances à table; il n'en parlait qu'avec une expression d'ennui qui se peignait jusque sur sa figure. A l'un de ces grands dîners chez sir Everard Home, la conversation tomba sur une question politique. Dans le cours de la discussion, il échappa de

dire à M. Cuvier : « Il serait bien facile de décider la question, si sir Everard voulait bien envoyer chercher dans sa bibliothèque le premier volume des Commentaires de Blackstone. » — « Monsieur, répondit sir Everard avec emphase, je n'ai dans ma bibliothèque aucun livre de cette espèce : Dieu merci, elle ne renferme que des ouvrages de sciences. » A quoi M. Cuvier répliqua avec calme : « L'un n'empêche pas l'autre. » Mais il ne put jamais se rappeler cette singulière prétention sans étonnement et sans être tenté d'en rire. C'est durant ce voyage en Angleterre qu'il fut nommé membre de l'Académie Française, distinction qu'il dut principalement au mérite littéraire des éloges prononcés par lui à l'Académie des Sciences. Son discours de réception est un bel exemple de son talent, comme écrivain. Vers la fin de 1818, le ministère de l'intérieur lui fut offert; mais les conditions politiques attachées à cette dignité ne lui permettant pas de l'accepter consciencieusement, il refusa cet honneur.

En 1819, M. Cuvier fut nommé président du comité de l'intérieur au conseil d'État, place qu'il conserva sous tous les changemens de mi-

nistère, attendu que, malgré son importance, ce poste élevé est à l'abri des commotions politiques, et ne demande que de l'ordre, une activité sans relâche, une stricte impartialité, et une connaissance approfondie des lois et des principes de l'administration. Cette même année Louis XVIII, voulant lui donner une marque de son estime personnelle, le créa baron (1), et l'appela à plusieurs reprises aux conseils du cabinet.

M. Cuvier avait été deux fois grand-maître de l'université, mais ce fut toujours gratuitement qu'il en remplit les fonctions. En 1822, lorsqu'un évêque fut élevé à cette dignité, il accepta la grande-maîtrise des facultés protestantes de théologie, mais ce fut encore à la condition que cette place ne seraient point rétribuée. Il garda, jusqu'à sa mort, cette même place qui l'associait au ministère, et lui donnait la direction non-seulement des affaires religieuses, mais encore des droits civils et politiques de ses coréligionnaires.

(1) Huit jours après avoir reçu ce titre, M. Cuvier se trouvant au théâtre, un des acteurs vint à réciter ce passage de son rôle : « Et pour tous ces services, le roi l'a fait baron. » Le parterre saisit gaiment l'allusion et l'appliqua à M. Cuvier qui en rit beaucoup lui-même.

En 1824, M. Cuvier assista, en qualité de président d'une des sections du conseil d'État, au couronnement de Charles X, et, dans la même année, ce prince lui conféra la décoration de grand-officier de la Légion-d'Honneur, distinction qui lui arriva, comme les précédentes, d'une manière tout à fait inattendue ; en 1826, son ancien souverain, le roi de Wurtemberg, le nomma commandeur de l'ordre de la Couronne.

En 1827, M. Cuvier, déjà grand-maître des facultés protestantes, fut, en outre, chargé, au ministère de l'intérieur, de la direction des cultes non catholiques, surcroît de travaux pour lequel il ne voulut recevoir aucun traitement. Cette année fut marquée par la plus cuisante douleur que M. Cuvier eût encore éprouvée, la mort du seul enfant qui lui fût resté. C'était une jeune et charmante personne de vingt-deux ans, parée de tous les dons que peut accorder la nature, et qui devait sous peu marcher à l'autel ; mais la mort changea sa couronne nuptiale en apprêts funéraires. Pleine de graces dans ses actions et ses discours, ornée de tous les talens, Clémentine Cuvier attirait, à son insu, tous les hommages, et les fixait par

sa modestie et l'inépuisable bonté de son cœur. La fille était digne du père ; aussi comprendra-t-on sans peine combien celui-ci la chérissait, et combien il trouva cruelle la main qui s'appesantissait sur lui. Mais M. Cuvier avait un sentiment trop élevé de ses devoirs pour ne pas connaître que sa vie appartenait aux autres, et pour se laisser accabler sous le poids de la douleur. Avec l'énergie qu'on pouvait attendre de sa grande ame, il chercha du soulagement dans un surcroît de travail ; et bien que de nouvelles rides vinssent sillonner son noble front, bien qu'on vît ses cheveux blanchir rapidement, bien qu'un observateur attentif pût surprendre un soupir étouffé, un regard mélancolique adressé au ciel, il ne négligea aucune de ses importantes fonctions. Son application au travail ne fit même que redoubler ; ses nombreux élèves reçurent les mêmes soins, et les étrangers furent accueillis avec sa bienveillance accoutumée. Un témoin oculaire a rapporté que, lorsque M. Cuvier reparut pour la première fois après cet évènement, aux séances du comité de l'intérieur, dont il s'était absenté pendant deux mois, il reprit sa place avec calme et dignité, et suivit avec attention la discussion du mo-

ment ; mais quand vint son tour de parler, pour résumer la question, sa fermeté l'abandonna, et les larmes lui coupèrent la parole. Le père au désespoir l'emporta sur le législateur ; il baissa la tête, se couvrit la figure de ses mains, et poussa de sourds gémissemens. Un respectueux et profond silence régnait dans l'assemblée ; tous avaient connu Clémentine, et tous par conséquent pouvaient comprendre cette profonde émotion. Enfin M. Cuvier leva la tête, et prononça ce peu de mots : « Excusez-moi, Messieurs ; j'étais père, et j'ai tout perdu. » Puis faisant un violent effort sur lui-même, il résuma la discussion, avec son calme et son impartialité accoutumés.

L'année suivante (1828), parut, sur l'ichthyologie, le premier volume d'un immense travail qui devait en avoir vingt ; ouvrage magnifique, accompagné de planches de la plus belle exécution. Cette publication fut suivie, en 1829, de la seconde édition du *Règne animal*. On pourrait à peine se figurer quelque chose de plus grand que cette force d'ame qui cherchait ainsi des consolations dans ces immenses travaux. Ces ouvrages étaient commencés longtemps avant la mort de sa fille, et n'éprouvè-

rent aucune interruption par suite de ce douloureux évènement. Mais on pourra se faire une idée des sentimens qui déchiraient l'ame du malheureux père, en lisant une lettre insérée dans la seconde partie de ce volume.

L'année 1830 vit M. Cuvier reprendre sa chaire au collège de France, et ouvrir un cours sur l'histoire et les progrès de la science depuis son origine, qu'il continua jusqu'à ses derniers jours. Il fit la même année un second voyage en Angleterre, et se trouvait sur la route de Londres lorsque la révolution de juillet éclata en France. Cette excursion à laquelle il se préparait depuis long-temps, avait pour but d'examiner de ses propres yeux quelques portions des richesses scientifiques de l'Angleterre ; mais après avoir obtenu un congé, il avait éprouvé un long retard par suite de la mort du savant M. Fourier, second secrétaire de l'Académie des Sciences, dont les fonctions étaient retombées sur lui, en attendant que la place fût remplie. Lors de la publication des fameuses ordonnances de Charles X et de ses ministres, un silence général régna dans le public, comme si le premier qui eût élevé la voix, eût dû mettre le feu à une traînée de poudre. M. Cuvier lui-

même, malgré son coup d'œil perçant, partagea, dans cette circonstance, l'opinion générale, « que ce coup d'état amènerait un refus opi-« niâtre de payer l'impôt et quelques troubles « isolés, mais point de crise violente. » Séduit par la tranquillité profonde de la capitale, il partit au jour indiqué, et le soir de ce même jour, tandis qu'accompagné de sa belle-fille il poursuivait paisiblement sa route, on se fusillait à Paris. Ce fut seulement près de Boulogne que des Anglais qui avaient pris la fuite, les atteignirent et leur donnèrent quelques détails vagues sur ce qui se passait. Ils se hâtèrent d'arriver à Calais, où ils devaient trouver des lettres de leur famille. Là, après deux jours de la plus vive anxiété, pendant lesquels ils formèrent vingt fois le projet de revenir sur leurs pas, et changèrent aussi souvent d'avis dans la crainte d'être retenus sur la route, ou de ne pouvoir rentrer à Paris avec un passe-port daté du mois de mai et un congé signé de Charles X, ils reçurent enfin des détails précis sur la révolution, et l'assurance que la tranquillité était rétablie. M. Cuvier avait si rarement la possibilité de s'absenter, son temps était si précieux, et les nouvelles qu'il venait de recevoir

de sa famille le rassurèrent tellement, qu'il se détermina ainsi que mademoiselle Duvaucel à continuer son voyage. Seulement, au lieu de rester six semaines en Angleterre, comme ils en avaient d'abord l'intention, ils n'y passèrent que quinze jours. Tous les amis de M. Cuvier se réjouirent, à son retour, de voir qu'il était maintenu, sous le nouveau gouvernement, dans la possession de ses dignités et de ses emplois.

En 1832, Louis-Philippe éleva M Cuvier à la dignité de Pair de France. Il allait être nommé président du conseil d'Etat, et l'ordonnance à cet effet n'attendait plus que la signature royale, lorsque, le 13 mai, la mort mit un terme à sa glorieuse carrière.

SECONDE PARTIE.

J'arrive à la partie de mon ouvrage où mon sujet acquiert une grandeur et une importance que la vie seule de M. Cuvier pouvait fournir, et, quoique je me sois bornée à une simple esquisse de ses travaux scientifiques, elle surpassera les autres parties en étendue. Mais ce n'est pas une tâche facile que de faire connaître cette portion de l'immense carrière de M. Cuvier, et de montrer en lui le savant; car je ne remplirais pas le but que je me suis proposé en ne donnant qu'un simple catalogue de ses ouvrages, bien que la longueur de ce catalogue dût suffire pour exciter l'étonnement. J'ai donc essayé de dérouler aux yeux de mes lecteurs l'objet et le mode d'exécution de chacune de ses vastes entreprises. J'ai prouvé ce que j'a-

vançais en citant les réflexions de M. Cuvier lui-même, et quelquefois ses propres paroles, afin de donner une idée de ce style lumineux qui lui était propre. Enfin j'ai cru devoir peindre en peu de mots quel était l'état de l'histoire naturelle lorsqu'il parut, afin de mieux faire sentir les changemens importans qu'il y a apportés ou qu'il a préparés pour l'avenir.

Malgré les efforts remarquables faits dans la première partie du dix-septième siècle, pour donner à l'histoire naturelle le caractère d'une véritable science, il restait encore à faire autant que ce qui avait été effectué depuis la renaissance des lettres, lorsque M. Cuvier fit son entrée dans le monde savant. La facilité avec laquelle les plantes gardent leurs formes en se desséchant, le peu de frais nécessaires pour se les procurer, l'espace étroit qu'occupent les collections de ce genre, avaient donné à la botanique un grand avantage sur les autres branches de l'histoire naturelle. Nous voyons, en effet, cette science profiter presque seule des travaux de plusieurs naturalistes célèbres : et ceux-ci y établir, dès cette époque, des divisions fondées sur la structure et l'organisation générale des parties, qui

constituent ce qu'on appelle la méthode naturelle. La zoologie, au contraire, arrêtée par les difficultés que présente son étude, était restée dans un état beaucoup moins avancé. En jetant un coup d'œil sur l'histoire de cette science depuis sa naissance, on aperçoit trois grands noms, trois hommes célèbres à qui elle doit les révolutions importantes qu'elle a subies et la perfection à laquelle elle est arrivée. Donner les moyens de saisir les différences qui distinguent un être d'un autre, est le but de la science. Le grand nombre de ces êtres rend indispensable une classification qui aide la mémoire et facilite la connaissance de leur nature, de leurs propriétés, et du rôle qu'ils remplissent dans la création. Aristote a attaché son nom à la première époque, en inventant la véritable méthode, la seule qui soit à l'épreuve du temps, parce qu'elle est basée sur l'organisation, et qu'elle est le résultat de l'observation personnelle. Les écrivains qui lui succédèrent, jusqu'au moment où les barbares du nord plongèrent dans l'oubli toutes les connaissances humaines, se contentèrent de copier ses ouvrages, sans imiter l'exemple qu'il avait donné de voir et de juger par soi-même. Pendant la durée du moyen âge,

quelques moines plus éclairés que le reste, jetèrent de temps à autre une faible lueur sur certaines parties de la zoologie, et la première renaissance des lettres nous offre un assez grand nombre d'heureuses tentatives de ce genre. Enfin Linné parut, et ouvrit la seconde époque. Il rassembla en un seul faisceau tous les êtres vivans connus, et les classa par grandes masses, en choisissant un ou deux caractères individuels pour base de son simple et lumineux système. En y ajoutant son ingénieuse nomenclature binaire, il remplit non-seulement le principal objet de l'histoire naturelle, qui est de nous faire connaître les êtres eux-mêmes, mais il rendit sensibles leurs affinités, en les rapprochant les uns des autres. Il était cependant facile de voir qu'à mesure que notre connaissance de la nature irait en s'accroissant, cette classification artificielle, qui réunissait tant de groupes divers, serait dissoute, et reconnue incapable de recevoir dans ses cadres les êtres nouveaux qu'on viendrait à découvrir. Le *Système de la nature* de Linné n'était donc qu'une simple esquisse de ce qui devait être fait plus tard; néanmoins les naturalistes qui vinrent après lui ne portèrent qu'une main timide sur

l'édifice qu'il avait élevé. Il était réservé à un puissant génie de notre temps d'ouvrir une voie nouvelle et d'en aplanir les difficultés, en déterminant la limite précise des grandes divisions, en distribuant d'une manière exacte les groupes inférieurs, en les classant tous d'après les caractères invariables fournis par la structure interne des êtres qui les composent; enfin, en faisant disparaître cet amas de synonymies et d'absurdités que l'ignorance, l'absence de méthode et les écarts de l'imagination avaient entassé sur la science.

Doué de facultés naturelles supérieures à celles que la nature accorde d'ordinaire à l'humanité, dirigé dès sa plus tendre jeunesse par une mère d'un esprit et d'un jugement peu communs, préparé en outre par l'excellente éducation qu'il avait reçue en Allemagne, M. Cuvier fut encore aidé par une circonstance qui, au premier coup d'œil, paraîtrait plutôt un obstacle insurmontable. Son éloignement de la capitale et l'état d'anarchie où était plongée la France, en l'empêchant, l'une de vivre dans la société des savans, l'autre de se procurer de bons livres, l'obligèrent de recourir à la nature elle-même; et comme celle-ci apporte dans ses créations les plus humbles

cet ordre sublime et cette perfection qui brillent dans ses productions d'un rang plus élevé, un esprit tel que celui de M. Cuvier devait découvrir dans l'étude de l'animal le plus insignifiant les rapports les plus vastes et les plus dignes d'admiration. Le caractère particulier de son intelligence était, surtout, d'embrasser avec netteté l'ensemble produit par une masse de détails, et il savait en même temps que la connaissance minutieuse et approfondie de ces détails pouvait seule réaliser les grands projets qui l'occupaient dès ses premiers pas dans la carrière. Il pensait que toutes les branches des sciences, étudiées convenablement, sont susceptibles d'acquérir de l'importance : personne en conséquence n'examinait avec plus de soin les objets les plus minimes, sans néanmoins jamais se perdre dans le dédale des difficultés et des considérations d'un ordre inférieur qui naissaient de cette étude. Chaque découverte, si petite, si insignifiante qu'elle eût paru aux yeux de tout autre, contribuait à l'approcher du noble but qu'il avait en vue, la connaissance et l'appréciation de la vérité.

Les travaux anatomiques de M. Cuvier avaient pour objet de déterminer les fonctions physi-

ques de tous les animaux, de chacune de leurs parties, et d'assigner à l'animal lui-même sa place dans la série des êtres; de prouver que, de même que chacune des parties des êtres organisés a une fonction à remplir, ainsi chacun de ces êtres joue son rôle dans la nature, en agissant sur tout ce qui l'entoure, et en contribuant à former cet ensemble qui excite l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'étudient; ensemble qui, lui-même, n'est peut-être qu'une faible partie d'un autre tout qui nous échappe par son immensité. « Tout se lie, disait M. Cuvier en parlant de la création, tout se tient; chaque existence est enchaînée à une autre existence; et cette chaîne dont nous ne pouvons apercevoir que quelques anneaux imperceptibles, est infinie en longueur, en étendue et en durée. » Il croyait que tous les objets de la création avaient été faits dans un but déterminé; que tout était l'ouvrage d'une intelligence suprême qui avait pourvu les êtres d'organes propres à les mettre à même de remplir la fin pour laquelle ils ont été créés. Sa méthode ressemblait à celle d'Aristote, à celle de Bacon et de Newton, car elle reposait sur l'observation et l'expérience; comme eux, il sentait qu'aucune for-

mule générale ne pouvait être émise, aucun principe universel établi, sans un vaste assemblage de faits. Non-seulement il rejetait toutes les théories élevées sur d'autres bases, dans la conviction qu'elles détournent l'esprit de l'observation réelle; mais il s'abstenait soigneusement d'encourager tout système qui était le résultat de la découverte d'un petit nombre de faits; il pensait avec raison que de pareils systèmes conduisent ceux qui les embrassent, à n'étudier que les faits favorables à leurs idées particulières.

Tels étaient les sages principes que M. Cuvier appliquait à toutes les branches des connaissances humaines; car, ainsi que le philosophe grec, aucune ne lui était étrangère, sans en excepter les mathématiques elles-mêmes, qu'il connaissait comme s'il les eût étudiées pour les professer. Cette même intelligence qui embrassait les êtres du monde actuel et du monde d'autrefois, avait pénétré dans l'organisation des corps politiques, et saisi leur mécanisme, leur force et leur faiblesse. Ainsi, possesseur d'une science universelle, M. Cuvier devint insensiblement un centre autour duquel se rallièrent, tôt ou tard, les hommes instruits de toutes les classes. Il était un oracle bienveillant et impartial pour

quelques carabiques (1), accompagnée de planches dessinées par lui avec une finesse extrême et une parfaite exactitude. Le texte contient un grand nombre d'observations qui furent, par la suite, présentées comme nouvelles par des entomologistes de profession. D'autres coléoptères, et quelques hémiptères, étaient également décrits et figurés dans ce mémoire. En 1791, M. Cuvier entra en correspondance avec MM. Pfaff et Fabricius, et écrivit plusieurs notices sur les poux et quelques autres insectes parasites. C'est de la même époque que date sans doute une suite de dessins qu'il donna plus tard à M. de Lamarck, et qui consiste en vingt-trois planches exécutées avec un rare talent, et contenant les figures d'un grand nombre de crustacés marins, tant indigènes qu'exotiques.

Un des premiers travaux que communiqua M. Cuvier à ses amis, en arrivant à Paris, fut un Mémoire sur la formation et l'emploi d'une *méthode* d'histoire naturelle appliquée à l'étude des insectes. Cet ouvrage fut suivi de plusieurs autres d'une nature plus spéciale, parmi lesquels on peut

(1) Tribu d'insectes de l'ordre des coléoptères, ou vulgairement *scarabés*.

citer la description d'une espèce de guêpe (*vespa nidulans*) de Cayenne. Il rectifiait à cette occasion une erreur commise par Réaumur, qui a décrit et figuré une espèce de *chalcis*, insecte parasite qui vit dans les nids de guêpes, comme la femelle de la *vespa nidulans*.

Peu de temps après, il publia un nouveau Mémoire du plus grand intérêt sur les cloportes (*Oniscus*, Linné), dans lequel se trouvent décrites pour la première fois les parties de la bouche des crustacés. Ce Mémoire fut bientôt suivi de plusieurs autres, dont le plus remarquable était une Dissertation critique sur les espèces de crabes connus des anciens et les noms qu'ils leur avaient imposés. Au mois de septembre 1797, M. Cuvier lut, en présence de l'Institut, une dissertation très-curieuse sur la manière dont s'opère la nutrition chez les insectes. Ayant établi que leur vaisseau dorsal n'est pas un véritable cœur, il lui fallait expliquer comment le fluide nourricier est porté dans les organes. M. Cuvier prouva que ce fluide passe à travers les cellules du canal intestinal, se répand dans l'intérieur du corps dont il baigne toutes les parties, et que son absorption a lieu par simple imbibition. Il démontra égale-

ment que les organes sécréteurs des insectes ne sont pas des glandes solides, comme dans les animaux pourvus d'un cœur et de vaisseaux sanguins, mais qu'ils sont formés de tubes spongieux, quelquefois repliés sur eux-mêmes, intimement unis par des trachées, et susceptibles d'être déroulés avec l'aide du temps et beaucoup de patience. Ces observations eurent pour résultat de placer les insectes dans une classe à part très-naturelle et d'ouvrir un nouveau champ aux entomologistes, en engageant d'autres observateurs à se livrer aux mêmes recherches.

Lorsque M. Cuvier conservait des doutes sur quelque point, jamais il n'hésitait à les avouer; il corrigeait de son propre mouvement les erreurs qui lui étaient échappées : et même à cette époque où sa réputation était encore à faire, loin de voir avec regret les efforts de ses rivaux, il était le premier à les encourager de ses suffrages, et à accueillir en amis tous ceux qui, marchant sur ses traces, cherchaient à éclaircir quelque question scientifique.

Le mode de circulation dans les annélides n'était pas mieux déterminé que chez les insectes, et M. Cuvier dirigea également son attention de ce côté. Ce fut en se livrant à ces re-

cherches qu'il découvrit que la couleur rouge du fluide contenu dans les sangsues, ne provient nullement du sang que l'animal a absorbé, mais de son propre sang qui circule dans quatre vaisseaux principaux. Cette importante observation séparait les sangsues et les animaux analogues de ceux à sang blanc, et engagea Lamarck à donner à la classe à laquelle elles appartiennent le nom d'annélides. Dans son grand ouvrage sur l'anatomie comparée, M. Cuvier donna en détail tout ce qui a rapport aux insectes et autres animaux articulés; et comme le cercle de ses travaux s'agrandissait chaque jour, il laissa à d'autres le soin de les classer et d'étudier leurs formes extérieures, pour ne s'attacher qu'à leur structure interne.

Après avoir donné une idée des essais scientifiques de M. Cuvier, qui n'étaient en réalité qu'un acheminement à tout ce qu'il a fait depuis, je crois devoir passer à celui de ses ouvrages qui fut la base des grands travaux de ses dernières années. On peut, en effet considérer le *Tableau élémentaire* et les deux éditions du *Règne animal* comme des degrés différens d'un même ouvrage, formant, avec les *Ossemens fossiles* et l'*Histoire naturelle des Poissons*, l'ensemble de

ses découvertes en anatomie comparée. La collection des leçons publiques de M. Cuvier sur cette matière, est précédée d'une lettre d'introduction adressée à M. Mertrud, dans laquelle l'auteur expose le plan de son ouvrage, la nécessité de l'entreprise, et indique les secours qu'il a reçus. Il termine en parlant du soin qu'il a mis à perfectionner son livre avant de le livrer à la publication.

La première leçon est une sorte de discours préliminaire et porte le titre d'*économie animale*. Elle est divisée en cinq parties intitulées : Fonctions organiques, Structure des organes, Différence des organes, Affinités des organes, et Division des animaux. J'en extrairai quelques passages qui mettront le lecteur à même de comprendre la portée de l'ouvrage.

Après avoir examiné la nature des principes vitaux, le savant auteur établit pour conclusion, « qu'il n'est aucun corps qui n'ait fait autrefois partie d'un corps semblable à lui dont il s'est détaché; que tous ont participé à la vie d'un autre corps avant d'exercer par eux-mêmes le mouvement vital, et que c'est même par l'effet de la force vitale des corps auxquels ils appartenaient alors qu'ils se sont développés au point

de devenir susceptibles d'une vie isolée. » De cette conclusion on peut déduire pour axiome : « que la vie naît de la vie et qu'il n'en existe d'autre que celle qui a été transmise de corps vivans en corps vivans par une succession non interrompue. Ne pouvant donc remonter à la première origine des corps vivans, ajoute M. Cuvier, nous n'avons de ressources pour chercher des lumières sur la vraie nature des forces qui les animent, que dans l'examen de la composition de ces corps, c'est-à-dire de leur tissu et du mélange de leurs élémens; car, quoiqu'il soit vrai de dire que ce tissu et ce mélange sont en quelque façon le résultat de l'action des forces vitales qui leur ont donné l'être et qui les ont maintenus, il est clair que ces forces ne peuvent avoir que là leur source et leur fondement : et, si la première réunion de ces élémens mécaniques et chimiques d'un corps vivant quelconque, a été effectuée par la force vitale du corps duquel il descend, on doit trouver en lui une force semblable et les causes de cette force, puisqu'il a pu exercer une action pareille en faveur des corps qui doivent descendre de lui. Or, bien que nos connaissances sur la composition des corps vivans ne suffisent pas pour l'ex-

plication des faits qu'ils nous présentent, nous pouvons du moins les employer pour reconnaître ces corps, même hors de leur action, et pour en distinguer les débris long-temps après leur mort : car nous ne trouvons dans aucun des corps bruts ce tissu fibreux ou cellulaire ni cette multiplicité d'élémens volatils, qui forment les caractères de l'organisation et des corps organisés, soit qu'ils vivent actuellement, soit qu'ils aient vécu. Ainsi, tandis que les solides bruts ne se composent que de molécules polyèdres qui ne s'attirent que par leurs facettes et ne s'écartent que pour se séparer; qu'ils ne se résolvent qu'en un nombre très-borné de substances élémentaires pour nos instrumens ; qu'ils ne se forment que de la combinaison de ces substances et de l'aggrégation de ces molécules; qu'ils ne croissent que par la juxta-position de molécules nouvelles qui viennent envelopper par leurs couches la masse des premières, et qu'ils ne se détruisent que lorsque quelque agent mécanique vient en séparer les parties, ou que quelque agent chimique vient en altérer les combinaisons, les corps organisés, tissus de fibres et de lames dont les intervalles sont remplis de fluides, se résolvent presque entièrement en substances volatiles, naissent sur

des corps semblables à eux, et ne s'en séparent que lorsqu'ils sont assez développés pour agir par leurs propres forces, s'assimilent continuellement des substances étrangères et les intercalent entre leurs molécules, croissent par une force intérieure, périssent enfin par ce principe intérieur et par l'effet même de la vie. L'origine par *génération*, l'accroissement par *nutrition*, la fin par une véritable *mort*, tels sont donc les caractères généraux et communs à tous les corps organisés : mais si plusieurs de ces corps n'exercent que ces fonctions-là et celles qui en sont les accessoires, et n'ont que les organes nécessaires à leur exercice, il en est un grand nombre d'autres qui exercent des fonctions particulières, lesquelles non-seulement exigent des organes qui leur soient appropriés, mais encore modifient nécessairement la manière dont les fonctions générales sont exercées et les organes qui sont propres à ces fonctions. De toutes ces facultés moins générales qui supposent l'organisation, mais qui n'en sont pas des suites nécessaires, la faculté de sentir et celle de se mouvoir à volonté, en tout ou en partie, sont les plus remarquables, et celles qui ont la plus grande influence dans la détermination des autres fonc-

tions. Indépendamment de la chaîne qui lie ces deux facultés, et du double appareil d'organes qu'elles exigent, elles entraînent encore à leur suite plusieurs modifications dans les facultés communes à tous les corps organisés; et ces modifications jointes aux deux facultés propres, sont ce qui constitue plus particulièrement la nature des animaux. »

Je choisirai encore parmi une foule de passages que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de tous citer, la description générale que fait M. Cuvier de la digestion : « Les végétaux qui sont attachés au sol absorbent immédiatement par leurs racines les parties nutritives des fluides qui l'imbibent. Ces racines subdivisées à l'infini pénètrent dans les moindres intervalles, et vont, pour ainsi dire, chercher au loin la nourriture de la plante à laquelle elles appartiennent; leur action est tranquille, continue, et ne s'interrompt que lorsque la sécheresse les prive des sucs qui leur sont nécessaires. Les animaux au contraire qui ne sont point fixés et qui changent souvent de lieu, devaient pouvoir transporter avec eux la provision de sucs nécessaires à leur nutrition; aussi ont-ils reçu une cavité intérieure dans la-

quelle ils placent les matières qui doivent leur servir d'aliment, et dans les parois de laquelle s'ouvrent des pores ou des vaisseaux absorbans qui sont, selon l'expression énergique de Boerhave, de véritables *racines intérieures*. La grandeur de cette cavité et de ses orifices permettait à plusieurs animaux d'y introduire des substances solides. Il leur a fallu des instrumens pour les diviser, des liqueurs pour les dissoudre; en un mot la nutrition n'a plus commencé immédiatement par l'absorption des substances telles que le sol ou l'atmosphère les fournissaient; il a fallu qu'elle fût précédée d'une multitude d'opérations préparatoires dont l'ensemble constitue la *digestion*. »

Dans la seconde partie de cette première leçon, qui traite des organes des animaux, je citerai ce qui a rapport aux sens, comme devant offrir plus d'intérêt à la majorité des lecteurs. Après avoir décrit les diverses branches du système nerveux, le tissu cellulaire, la substance médullaire, les muscles, les os, les articulations, la composition chimique des diverses parties du corps, etc., M. Cuvier poursuit: « Nous ne nous apercevons de l'action des corps extérieurs sur le nôtre qu'autant que les

nerfs qui en sont affectés, communiquent librement avec le faisceau commun, et celui-ci avec le cerveau. Une ligature ou une rupture, en interceptant la communication physique, détruisent aussi la sensation. Le seul sens qui appartienne généralement à tous les animaux, et qui s'exerce dans presque toute la surface du corps de chacun d'eux, c'est le toucher. Il réside dans les extrémités des nerfs qui se distribuent à la peau, et il nous fait connaître la résistance des corps et leur température. Les autres sens semblent n'en être que des modifications plus exaltées, et susceptibles de percevoir des impressions plus délicates. Tout le monde sait que ces sens sont : la vue, qui est dans l'œil; l'ouïe, qui réside dans l'oreille; l'odorat, qui réside dans les membranes de l'intérieur au nez, et le goût, dont le siège est sur les tégumens de la langue. Ils sont presque toujours situés à la même extrémité du corps qui contient le cerveau, et que nous appelons la tête ou le chef. La lumière, les vibrations de l'air, les émanations volatiles, flottantes dans l'atmosphère, et les parties salines ou dissolubles dans l'eau et dans la salive, sont les substances qui agissent sur ces quatre sens; et les organes qui en transmettent l'action aux

nerfs sont appropriés à la nature de chacune d'elles. L'œil présente à la lumière des lentilles transparentes qui en brisent les rayons : l'oreille offre à l'air des membranes et des fluides qui en reçoivent les ébranlemens; le nez aspire l'air qui doit aller aux poumons, et saisit au passage les vapeurs odorantes qu'il contient; enfin la langue est garnie de papilles spongieuses qui s'imbibent des liqueurs savoureuses qu'elle doit goûter. »

« C'est par ces moyens que nous avons le sentiment des choses qui se passent autour de nous; mais le système nerveux nous prouve aussi celui d'un grand nombre de celles qui se passent en nous; et indépendamment des douleurs internes qui nous avertissent de quelque désordre dans notre organisation, et de l'état désagréable où nous mettent la faim, la soif et la fatigue, c'est par lui que nous ressentons les angoisses de la crainte, les émotions de la pitié, etc. Ces dernières sortes de sensations semblent être plutôt les effets de la réaction du système nerveux que d'impressions immédiates; et comme, à la vue d'un danger imminent, nous nous écartons sans que la volonté paraisse avoir eu le temps d'intervenir, elles ne peuvent de même entrer pour rien dans

le transport où nous met la présence de l'objet aimé, ni dans les larmes que nous arrache l'aspect de la vertu malheureuse. Ces effets du système nerveux tiennent aux communications nombreuses que des nerfs particuliers, nommés sympathiques, établissent entre diverses rameaux du tronc général, et par le moyen desquels les impressions se transmettent plus rapidement que par le cerveau. Ces nœuds, qui portent le nom de ganglions lorsqu'ils sont renflés, sont des espèces de cerveaux secondaires, et l'on observe qu'il sont d'autant plus gros et plus multipliés que le cerveau principal est moins considérable. »

En traitant dans la troisième partie de la différence des organes, M. Cuvier signale les variations importantes que subit la circulation du sang. « D'abord, il y a des animaux qui n'en ont point du tout, les insectes et les zoophytes. Ceux qui en ont une, l'ont double ou simple. Nous nommons circulation double, celle où aucune partie du sang veineux ne peut rentrer dans le tronc artériel, qu'après avoir fait un circuit particulier dans l'organe de la respiration, qui doit être formé des expansions de deux vaisseaux, l'un artériel, l'autre veineux, à peu près

aussi gros chacun, quoique moins longs que les deux principaux vaisseaux du corps : telle est la circulation de l'homme, des mammifères, des oiseaux, des poissons et de beaucoup de mollusques. Dans la circulation simple, une grande partie du sang veineux rentre dans les artères sans passer par le poumon, parce que cet organe ne reçoit qu'une expansion d'une branche d'un tronc artériel. Telle est la circulation des reptiles. Il y a encore d'autres différences dans l'existence et la position des cœurs ou des organes musculaires destinés à donner l'impulsion au sang. Dans la circulation simple, il n'y en a jamais qu'un ; mais lorsqu'elle est double, il y en a quelquefois à la base de l'artère principale, et à celle de l'artère pulmonaire ; d'autres fois il n'y en a qu'à l'une des deux seulement. Dans le premier cas, les deux cœurs ou plutôt les deux ventricules peuvent être unis en une seule masse comme dans l'homme, les mammifères et les oiseaux, ou bien ils peuvent être séparés comme dans les seiches. Dans le cas où il n'y a qu'un seul ventricule, il peut être placé à la base de l'artère du corps, comme dans les limaçons et d'autres mollusques, ou à

la base de l'artère pulmonaire, comme dans les poissons.»

« Les organes de la respiration sont également féconds en différences remarquables. Lorsque l'élément qui doit agir sur le sang est de l'air atmosphérique, il pénètre dans l'intérieur même de l'organe respiratoire; mais lorsque c'est de l'eau, elle glisse simplement sur une surface plus ou moins multipliée. Ces feuillets sont ce qu'on nomme des branchies. On en trouve dans les poissons et dans beaucoup de mollusques. Au lieu de feuillets, on y voit quelquefois des franges ou des houppes. L'air pénètre dans le corps par une seule ouverture ou par plusieurs. Dans le premier cas, qui est celui de tous les animaux qui ont un poumon proprement dit, le canal qui a reçu l'air se subdivise en une multitude de branches qui se terminent dans autant de petites cellules réunies ordinairement en deux masses que l'animal peut comprimer ou dilater. Lorsqu'il y a plusieurs ouvertures, ce qui ne se voit que dans les insectes, les vaisseaux qui reçoivent l'air se ramifient à l'infini pour les porter à tous les points du corps sans exception. C'est ce qu'on nomme la respiration par des trachées. Enfin les zoo-

phytes, si on excepte, du moins, les échinodermes, n'ont aucun organe apparent de la respiration. »

Plus loin, M. Cuvier expose les affinités des organes, et la manière dont ils agissent les uns sur les autres. « Que serait, dit-il, la sensibilité, si la force musculaire ne venait à son secours jusque dans les moindres circonstances ? A quoi servirait le toucher si on ne pouvait porter la main vers les objets palpables? Et comment verrait-on si on ne pouvait tourner la tête ou les yeux à volonté? C'est sur cette dépendance mutuelle des fonctions et sur ce secours qu'elles se prêtent réciproquement, que sont fondées les lois qui déterminent les rapports de leurs organes, et qui sont d'une nécessité égale à celle des lois métaphysiques ou mathématiques : car il est évident que l'harmonie convenable entre les organes qui agissent lès uns sur les autres, est une condition nécessaire de l'état auquel ils appartiennent, et que, si une de ses fonctions était modifiée d'une manière incompatible avec les modifications des autres, cet être ne pourrait pas exister. »

« Les expériences modernes ont montré qu'un des principaux usages de la respiration est de ranimer la force musculaire, en rendant

à la fibre son irritabilité épuisée, et nous voyons, en effet, que parmi les animaux qui respirent l'air immédiatement, ceux qui ont la circulation double, et dont chaque molécule du sang veineux ne peut retourner aux parties qu'après avoir respiré, c'est-à-dire les oiseaux et les mammifères, non-seulement se tiennent toujours dans l'air même, et s'y meuvent avec plus de force que les animaux à sang rouge; mais encore que chacune de ces classes jouit de la faculté de se mouvoir, précisément dans le degré qui correspond à la quantité de la respiration. Les oiseaux, qui sont, pour ainsi dire, toujours dans l'air, en sont autant imprégnés au-dedans qu'au dehors. Non-seulement la partie cellulaire de leurs poumons est fort considérable, mais ces organes ont encore des sacs ou des appendices qui se prolongent par tout le corps. Aussi les oiseaux consument-ils, dans un temps donné, une quantité d'air beaucoup plus grande à proportion de leur volume, que les quadrupèdes; et c'est là sans doute ce qui donne à leurs fibres une force instantanée si prodigieuse, et ce qui a rendu leur chair propre à entrer comme puissance motrice dans des machines qui exigeaient des mouvemens si violens

pour être soutenues dans l'air par les simples vibrations des ailes. »

En terminant la cinquième partie de cette leçon, qui traite de la division des animaux, M. Cuvier récapitule les principaux caractères du règne animal, en procédant des mammifères aux zoophytes, en d'autres termes, de l'homme à la simple pulpe qui mérite à peine le nom d'être organisé. L'ordre lumineux et l'enchaînement qui règnent dans cette partie de l'ouvrage ne me permettent pas d'en citer quelque passage isolé, mais sa lecture suffit pour agrandir nos idées sur la création, nous faire envisager sous un nouvel aspect les évènemens ordinaires de la vie, et élever nos pensées jusqu'à cette source universelle de l'existence qui se révèle sous des formes si merveilleuses et si parfaites. Le reste de l'ouvrage est consacré à décrire ces formes tant intérieures qu'extérieures ; l'usage de chaque organe dans ses plus petits détails ; la composition chimique de ses parties, leur développement plus ou moins considérable et leurs diverses combinaisons ; la disparution parfois complète de certains organes, le résultat de ces différences, et l'action qu'ils exercent sur l'ensemble de la création ; en un mot, tout

est exposé avec une clarté et une précision admirables. Dans ce grand travail, comme dans tous ceux qui ont signalé sa carrière scientifique, M. Cuvier, quoique doué d'une imagination brillante, et de l'éloquence du langage, n'a affirmé que « ce qu'il a vu et touché, » et n'a cherché à séduire ses lecteurs que par les charmes de la vérité. On peut déduire de la lecture de cet ouvrage certaines règles générales, certains axiomes, applicables à tous les besoins de la vie animale, dans tous les lieux de la terre. Supposons, par exemple, une personne jetée par un naufrage sur une terre dont les productions lui sont entièrement inconnues. Ses premiers soins seront nécessairement dirigés vers les moyens de soutenir sa vie; et les végétaux fournissant la nourriture la plus facile à se procurer, c'est à eux d'abord qu'elle aura recours: mais si cette personne connaît l'anatomie, elle saura que ses dents et ses autres organes de la digestion lui ont été donnés pour qu'elle pût réparer ses forces en s'assimilant des substances animales, et que c'est par ces substances seules qu'elle peut acquérir la santé et la vigueur propres à son espèce. Un seul os que le hasard jettera sur ses pas, lui apprendra si cette contrée dé-

serte renferme des animaux contre les attaques desquels elle doive se prémunir; mais quelle sera sa joie si cet os lui fait connaître qu'il y existe des animaux ruminans! Du lait, de la chair, des peaux pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air, en un mot toutes les choses nécessaires à la vie, se présenteront à la fois à son imagination. Ainsi éclairée sur sa position, elle se prépare à éviter les animaux féroces, à dresser des pièges aux plus agiles, à dompter ceux de mœurs douces, et quoique inférieure sous le rapport des forces corporelles, aux animaux qui l'entourent, elle devient leur maître par la supériorité de son intelligence.

Faire connaître en détail tout ce que renferme ce grand ouvrage, qui ne remplit pas moins de cinq gros volumes in-octavo, chacun de cinq ou six cents pages; donner une liste complète de toutes les matières qu'il embrasse, serait offrir un catalogue aride de mots inintelligibles pour la plupart des lecteurs; cependant, voulant montrer par un exemple la marche que l'auteur a suivie à l'égard de toutes les parties des corps organisés, je choisirai parmi les descriptions celle de la tête. M. Cuvier commence par

décrire en détail les os qui constituent cette espèce de boîte appelée crâne ; viennent ensuite la manière dont la tête s'articule avec la colonne vertébrale, et les mouvemens qui en sont la conséquence, les muscles qui favorisent ces mouvemens ainsi que ceux des mâchoires, l'inégalité de la surface intérieure du crâne, et les trous qu'il présente ; puis les os de la face, la cervelle et ses enveloppes, les diverses parties de l'œil et la vision, qui en est le résultat, les muscles qui font mouvoir l'œil, les paupières, l'oreille et ses parties compliquées ; les muscles et les nerfs qui en dépendent, les mouvemens de la mâchoire inférieure, les dents à toutes les époques de leur croissance, les glandes salivaires, les os de la langue, ses muscles, etc. Quelle entreprise de passer ainsi en revue la création tout entière ! et cependant l'illustre auteur ne regardait celle-ci que comme une préparation à une entreprise encore plus immense, qui eût été le résultat des travaux de toute sa vie, et dont nous eussions joui sous peu, si les décrets impénétrables de la Providence ne l'eussent subitement arrêté au milieu de la carrière ouverte par son génie.

Les *Leçons d'Anatomie comparée* obtinrent

l'un des prix décennaux fondés par Napoléon en 1810, sur lesquels je crois devoir entrer dans quelques détails. L'Empereur, voulant détourner l'attention publique des évènemens du moment (la campagne d'Espagne, etc.), rendit un décret par lequel, après avoir annoncé son intention de récompenser et d'encourager les auteurs de toute espèce de travaux propres à accroître la gloire de son empire, il ordonnait que des prix de cinq à six mille francs seraient décernés tous les dix ans, le 9 novembre, aux meilleurs ouvrages de science, d'art et de littérature. Les noms des vainqueurs devaient être proclamés par le ministre de l'intérieur, et chacun d'eux recevoir une médaille des mains de l'Empereur lui-même, en présence des princes, des dignitaires de l'État, des grands officiers de l'Université, et du corps entier de l'Institut, assemblés aux Tuileries. Un jury et des juges composés des présidens et des secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut, devaient examiner les ouvrages jugés dignes de concourir; puis chaque classe dresser un catalogue raisonné des productions présentées au concours. Les productions regardées par les juges comme dignes d'être couronnées, devaient être analysées en détail

dans ce catalogue ; et celles du second ordre recevoir une mention honorable. Tous les rapports et les procès-verbaux des discussions devaient être remis au ministre de l'intérieur, et tenus secrets par celui-ci ; les juges avaient d'eux-mêmes exclus leurs propres ouvrages du concours. Ces prix devinrent bientôt le sujet de toutes les conversations ; une exposition des tableaux destinés à les obtenir eut lieu au Louvre, et chacun prit parti pour ou contre les concurrens. Il en fut de même à l'égard des pièces de théâtre jugées dignes de concourir et qui furent toutes représentées en présence des commissaires. Le jury tint ses séances, les juges prononcèrent, et le prix qu'on eût décerné à *l'Anatomie comparée* fut accordé à un autre ouvrage, bien que celui de M. Cuvier reçut du jury les éloges qu'il méritait. Un retard survint pendant lequel l'Empereur pensa que la révision de ce jugement était nécessaire. M. Cuvier était en Italie lorsqu'elle eut lieu, et l'on profita de son absence pour changer la première décision et lui accorder le prix. La plus grande liberté régna dans la discussion, les membres du jury et les juges croyant que le secret serait fidèlement gardé par le gouverne-

ment ; mais, au grand étonnement de tous, les rapports remis au ministre de l'intérieur furent insérés en entier dans le Moniteur. On n'eût certainement rien pu trouver qui remplît mieux les vues de l'Empereur; l'intérêt excité par cette affaire commençait à languir ; le public, la croyant terminée, avait cessé d'en parler, lorsqu'elle se ranima ainsi tout à coup et fit naître des discussions sans fin, chacun ayant sa propre cause, ou celle de ses amis, à soutenir. On reconnut là un de ces coups de politique familiers à Napoléon, et l'on ne put cette fois se méprendre sur ses intentions, car désormais il ne fut plus question de la distribution de ces prix. Les rapports, néanmoins, ont été recueillis, et forment un volume in-quarto très-curieux.

Des *Leçons d'Anatomie comparée* je passe, par une transition naturelle, à cette immense collection créée par M. Cuvier au Jardin des Plantes; et, si je répète que cette collection est non-seulement la source principale où il a puisé ses matériaux pour son grand ouvrage, mais qu'elle a rendu le même service à d'autres savans, on regardera sans doute comme superflu que j'entre dans de longs détails à son égard: je me bornerai, en conséquence, à la décrire à

grands traits. Cette collection occupe quinze salles de diverses grandeurs, et dans chacune d'elles on peut suivre pas à pas tous les faits rapportés par M. Cuvier. Qui ne serait saisi d'admiration à la vue de ces innombrables merveilles de la nature, et en songeant à l'intelligence qui a pénétré leurs mystères et les a fait connaître aux autres hommes? Pour bien voir la collection, il faut commencer par la salle la plus éloignée de l'entrée principale, celle qui communique avec la demeure de M. Cuvier, et qui contient les mollusques; si nous supposons maintenant que la personne qui examine la collection est étrangère à l'anatomie, voici quelles seront probablement les impressions qu'elle éprouvera à mesure qu'elle parcourra cette longue et riche galerie. Son étonnement sera d'abord excité en découvrant que des êtres aussi informes que l'huître commune ont un foie, un cœur, des organes respiratoires, etc.; elle sera frappée des singularités que présentent les habitans de ces coquilles, qu'elle a fréquemment rencontrées sur les bords de la mer, et qu'elle ne regardait que comme de simples objets d'amusement; sa surprise augmentera à la vue de ces nombreux animaux qui n'existent que dans les corps vivans,

et la variété de leurs formes lui fera oublier le dégoût qu'ils pourraient lui inspirer. Les deux salles suivantes lui offriront ces appareils compliqués que contiennent les êtres d'un ordre supérieur, à l'aide desquels leurs forces se multiplient, et d'où dépend, en un mot, leur existence. Plus loin elle verra les muscles mêmes qui sont mis en action par ce mécanisme qu'elle vient d'examiner. Mais les organes des sens auront auparavant attiré son attention, car elle reconnaîtra parmi eux l'œil, qui lui rappellera le plaisir dont elle jouit au moment même; l'oreille, source des sensations les plus délicieuses, et souvent des douleurs les plus aigües; les organes de la voix (1), qui nous servent à communiquer nos pensées;

(1) M. Cuvier venait de lire, à une séance de l'Institut en 1798, un mémoire très-intéressant sur les organes de la voix dans les oiseaux; un célèbre anatomiste présent à cette lecture, prit la parole et fit observer que M. Cuvier avait eu tort d'affirmer que les physiologistes n'étaient pas d'accord sur le mécanisme de la voix humaine, et le comparaient, les uns à un instrument à vent, les autres à un instrument à cordes, attendu que la première de ces hypothèses était généralement adoptée : « Vous êtes dans l'erreur, s'écria involontairement un autre anatomiste également célèbre, la voix humaine est un instrument à cordes. » Cette seconde observation excita un sourire universel, et prouva, d'une manière inattendue, la vérité de l'assertion de M. Cuvier.

elle connaîtra par quelles raisons il se fait que l'homme seul a reçu la faculté de produire ces sons harmonieux qui ravissent nos oreilles, ces accens passionnés qui s'emparent de nos ames, ces cris de fureur qui nous pénètrent d'effroi, ou ces tons graves et calmes qui accompagnent la communication de quelques pensées sérieuses; car tout est là, et les merveilles en succédant aux merveilles, mettent celui qui les contemple dans l'impossibilité de décider quelle est celle qui absorbe le plus complètement son attention. Plus loin encore, se voient ces parties du corps humain qui nous causent les plus vives douleurs, les dents et la dentition dans toutes ses périodes, tant chez l'homme que chez les animaux qui possèdent ces organes; l'on suit les caractères qu'ils fournissent pour la classification, et leurs diverses époques de croissance, depuis la dent cachée dans l'alvéole chez l'enfant qui vient de naître, jusqu'à la mâchoire désarmée et ne formant plus qu'une masse solide chez le vieillard. A côté des dents humaines se trouvent les énormes molaires des deux espèces d'éléphans, l'ivoire du narwhal éclatant de blancheur et qui ne jaunit jamais, les armes redoutables du lion et du tigre, et les incisives tranchantes

des rongeurs. Quelle ne sera pas la surprise de celui qui croyait la tête formée d'un os unique, en voyant que chez les mammifères elle se compose de plusieurs parties, et d'une infinité chez les poissons? Il réfléchira profondément lorsque dans la salle suivante il parcourra toutes les gradations de l'os frontal, depuis l'homme supérieur en intelligence au reste de ses semblables; jusqu'à l'animal dont l'instinct se réduit à se procurer sa nourriture; il en sera de même lorsqu'ayant descendu à l'étage inférieur il se trouvera entouré de squelettes humains de toute espèce, à partir de la Vénus hottentote jusqu'à l'Européenne aux formes gracieuses. Un moment il sentira se mêler à son admiration pour les œuvres du Créateur, un sentiment de mépris pour cette beauté extérieure qui, jusque-là, avait eu tant de prix à ses yeux; mais ces sentimens feront bientôt place au respect et à l'étonnement lorsque la galerie suivante lui offrira les squelettes des êtres les plus gigantesques qui vivent à la surface de la terre, ou qui habitent les profondeurs de l'océan; là, il contemplera les membres robustes et massifs de l'éléphant, le cou démesuré de la giraffe, la lourde masse de la baleine, les nageoires digitées du dauphin, la vigueur du

cheval, la force imposante du taureau, l'élégance et la légèreté de l'antilope, et en sortant de là, ou je me trompe fort, ou il reconnaîtra son insignifiance personnelle dans cet ensemble immense de la création, et demeurera convaincu que la nature a, dans toutes ses œuvres, adapté les moyens à la fin qu'elle s'était proposée; sans doute aussi il sortira plein de respect pour l'homme dont les travaux et le génie ont rassemblé et mis en ordre les merveilles qui viennent de passer sous ses yeux.

Possédant une connaissance si complète des formes des êtres vivans, on ne s'étonnera point que M. Cuvier ait entrepris, sur les restes des premiers habitans du globe, ces recherches profondes qui ont associé son nom à tous les travaux relatifs à la construction de la terre. Ceux de De Saussure, Deluc, Pallas et Werner paraissaient, en effet, avoir porté la géologie au plus haut point de perfection, lorsque M. Cuvier lui donna uue nouvelle impulsion en faisant une science de la connaissance des fossiles. Sa puissante intelligence mesura du premier coup-d'œil toute la portée de cette étude, et prévit la lumière qu'elle jetterait sur la formation de notre planète. Dès l'année 1796,

il avait lu à l'Institut un mémoire dans lequel il faisait déjà pressentir qu'aucune des espèces fossiles si abondantes dans les parties boréales du globe, n'appartiennent aux animaux actuellement existans. Il pensait même qu'elles avaient constitué des êtres détruits par quelque révolution du globe, et remplacés par d'autres destinés peut-être à disparaître à leur tour. Afin de s'assurer de la vérité de ces suppositions, il chercha par tous les moyens à déterminer les espèces, les genres et les classes auxquels appartiennent ces débris, en étudiant sans relâche tous ceux qu'il put se procurer, en prenant connaissance des découvertes déjà faites, et en notant exactement les localités où ces restes avaient été trouvés, ainsi que la nature des terres qui les enveloppaient. Il fit un appel éloquent à tous les savans de l'Europe, pour leur faire sentir toute l'importance de ces recherches, et les engager à lui soumettre leurs travaux, en leur promettant d'en faire mention dans son ouvrage, promesse qu'il a fidèlement remplie. Dans son Discours préliminaire des *Ossemens fossiles*, discours qui a eu plusieurs éditions, et qui a été traduit dans presque toutes les langues vivantes sous le titre de

Théorie de la terre, il disait en parlant des révolutions du globe : « Antiquaire d'une espèce nouvelle, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monumens des révolutions passées, et à en déchiffrer le sens : puis à recueillir et à rapprocher dans leur ordre primitif les fragmens dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragmens appartenaient, à les reproduire avec leurs proportions et leurs caractères, à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe. »

M. Cuvier consacra à cette entreprise une grande partie de sa vie, et son premier soin fut de déterminer les espèces vivantes et fossiles d'éléphans, qui forment le sujet du premier volume. La marche qu'il suivit fut de décrire l'ostéologie des espèces les mieux connues, d'indiquer les pays qu'elles habitent, de s'assurer du nombre des espèces découvertes, et enfin de les comparer avec celles dont les ossemens existent à l'état fossile. Il visita en personne la plupart des lieux où ces restes avaient été découverts, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie; il s'en procura un grand nombre d'échantillons, afin de n'avancer aucun fait qu'il n'eût vérifié auparavant de ses propres

yeux. Ces recherches firent disparaître tous les doutes sur la question relative à l'existence ou plutôt à la découverte des fossiles humains. Aucuns débris de ce genre n'ont encore été trouvés jusqu'à ce jour, et les squelettes de la Guadeloupe, dont on a tant parlé, avaient probablement été déposés là par suite de quelque naufrage, le sol qui les enveloppait étant d'une formation trop récente pour permettre de croire qu'ils fussent de véritables fossiles, et les positions dans lesquels ils gisaient écartant toute idée qu'ils eussent été enterrés à dessein. Les histoires de prétendus géans sont de même complètement réfutées dans ce premier volume, où M. Cuvier rapporte quelques exemples fort amusans de l'ignorance et de la crédulité qui pendant long-temps leur donnèrent un crédit universel. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Les os d'éléphans ayant plus de ressemblance avec ceux de l'homme qu'avec ceux des autres animaux, des anatomistes, même d'un grand mérite, ont souvent été tentés de les regarder comme des débris humains, et c'est de là que proviennent, sans doute, ces prétendues découvertes de tombes de géans, rapportées par les anciens auteurs et par ceux du moyen âge. » Ces erreurs ont été partagées par des écri-

vains plus modernes, car le merveilleux a un attrait irrésistible pour certains esprits. Le grand propagateur des récits fabuleux en histoire naturelle, Pline, ne pouvait rester en arrière dans cette circonstance, et il parle du prétendu corps d'Oreste comme ayant douze pieds trois pouces de longueur. Peu de pays ont été exempts de fables du même genre; et pour citer encore les propres paroles de M. Cuvier : « Celui de tous les squelettes fossiles qui a donné lieu à plus de contestation est le fameux *Teutobochus* trouvé sous le règne de Louis XIII. Les nombreuses brochures qu'il occasiona sont remplies d'injures, mais ne contiennent presque rien qui puisse éclaircir la question. La rivalité entre les médecins et les chirurgiens excitait les combattans, beaucoup plus que l'intérêt de la vérité. Riolan montra assez habilement pour un homme qui n'avait jamais vu d'éléphans, que ces os devaient provenir de cet animal. Voici à peu près ce qu'il y avait de vrai dans tout cela, autant qu'on en peut juger aujourd'hui. Il paraît qu'on trouva, en 1613, le 11 janvier, dans une sablonnière près du château de Chaumont ou de Langon, entre les villes de Montricaut, Serres et Saint-Antoine, des ossemens dont une

partie fut brisée par les ouvriers. Un chirurgien de Beaurepaire, nommé Mazurier, montra à Paris et en divers autres lieux, pour de l'argent, ceux qui étaient restés entiers, et, afin de mieux exciter la curiosité, il distribuait une petite brochure où il assurait qu'on les avait trouvés dans un sépulcre long de trente pieds, sur la tombe duquel était écrit : *Teutobochus rex.* On sait que c'était le nom du roi des Cimbres qui combattit contre Marius. Aussi ajoutait-il qu'il s'était trouvé dans le même lieu une cinquantaine de médailles, avec l'effigie de ce consul romain, et les lettres initiales de son nom. Mais on accusa ce chirurgien d'avoir fait faire sa brochure par un jésuite de Tournon, qui avait forgé l'histoire du sépulcre et de l'inscription; ces prétendues médailles portaient des lettres gothiques, et n'avaient rien de romain. Il ne paraît pas qu'il se soit justifié de cette imposture. » On reconnut plus tard que ces os appartenaient à des éléphans; mais les histoires de géans ne continuèrent pas moins d'avoir cours, et chaque pays posséda quelque récit merveilleux de ce genre. La ville de Lucerne prit pour support de ses armes le prétendu géant trouvé en 1577, sous un chêne

que le vent avait déraciné auprès du cloître de Reyden. Le conseil de Lucerne les envoya au célèbre Felix Plater, professeur de médecine à Bâle, qui fit dessiner un squelette humain de la grandeur qu'il croyait qu'avait eue celui dont ces os provenaient, et qu'il portait à dix-neuf pieds, et renvoya ce dessin à Lucerne avec ces os. M. Blumenbach, qui les a vus récemment, les a reconnus pour des os d'éléphans.

Mais les champions des fossiles humains ne se contentèrent pas de regarder comme tels des os d'éléphans; un médecin célèbre composa sur les restes d'un animal trouvé dans un terrain schisteux, à quelques lieues du lac de Constance, une dissertation spéciale qu'il intitula : *l'Homme témoin du déluge.* « Il n'est pas possible, disait-il, de soutenir l'opinion contraire; voici la moitié et même la presque totalité d'un squelette humain; la substance des os, la chair, des parties plus molles encore que la chair, sont incorporées dans la pierre. Enfin c'est un des restes les plus précieux que nous possédions de cette race maudite qui fut ensevelie sous les eaux. » Les assertions du savant docteur s'évanouirent devant le coup-d'œil perçant de M. Cuvier, qui, calculant d'après les formes et les proportions

relatives de ces os, décida qu'ils n'étaient autre chose que ceux d'une salamandre aquatique d'une taille gigantesque et d'espèce inconnue. Ayant eu, en 1811, l'occasion d'examiner la pierre qui contenait ce « témoin du déluge, » en présence de plusieurs savans distingués, et le dessin d'une salamandre à la main, il fit dégager le squelette, et chaque coup du ciseau prouva la vérité de son assertion.

Mais revenons aux éléphans. La Russie asiatique fourmille de ces monstrueux débris, et les habitans expliquent ce phénomène en supposant qu'ils appartiennent à un animal aujourd'hui existant, qui vit sous terre à la manière de la taupe, et qu'ils appellent mammout ou mammouth. Les Chinois ont également adopté cette fable. Outre de véritables restes d'éléphans, l'Amérique a offert deux autres animaux gigantesques, le mastodonte et le megatherium; le premier avait le plus grand rapport avec l'éléphant. Ces animaux ont également été le sujet d'une foule d'histoires absurdes qui toutes ont été réfutées par les lumineuses recherches de M. Cuvier : « l'animal de l'Ohio, dit-il dans le résumé général qu'il fait de sa description, était fort semblable à l'éléphant par les défenses et

toute l'ostéologie, les mâchelières exceptées; il avait très-probablement une trompe; sa hauteur ne surpassait point celle de l'éléphant; mais il était un peu plus allongé, et avait des membres un peu plus épais, avec un ventre plus mince. Malgré toutes ces ressemblances, la structure particulière de ses molaires suffit pour en faire un genre différent de celui de l'éléphant. Il se nourrissait à peu près comme l'hippopotame et le sanglier, choisissant de préférence les racines et autres parties charnues des végétaux; cette sorte de nourriture devait l'attirer vers les terrains mous et marécageux. Cependant il n'était pas fait pour nager et vivre souvent dans les eaux comme l'hippopotame, mais c'était un véritable animal terrestre. Ses ossemens sont beaucoup plus communs dans l'Amérique septentrionale que partout ailleurs; peut-être même sont-ils exclusivement propres à ce pays; ils sont mieux conservés, plus frais qu'aucun des autres fossiles connus. Néanmoins il n'y a pas la moindre preuve, le moindre témoignage authentique propre à faire croire qu'il y en ait encore, ni en Amérique, ni ailleurs, aucun individu vivant; car les différentes annonces que nous avons lues de temps en temps dans les journaux touchant

des mastodontes vivans que l'on aurait aperçus dans les bois ou dans les landes de ce vaste continent, ne se sont jamais confirmées, et ne peuvent passer que pour des fables. »

Après avoir acquis par l'expérience une connaissance approfondie des rapports qui existent entre les êtres organisés et le sol qui les contient, et avoir prouvé d'une manière irréfragable que, plus la formation des terrains est ancienne, plus les débris organiques qui s'y trouvent s'éloignent des animaux de nos jours, M. Cuvier entreprit d'observer et de décrire tous ceux des environs de Paris. Il avait déjà employé un ouvrier intelligent (1) qu'il payait de ses propres deniers, à recueillir dans les carrières de Montmartre les os qu'on y découvre presque journellement. Aucune dépense ne l'effrayait, et il récompensait généreusement tous ceux qui lui apportaient quelque fossile. Il dépensait avec joie des sommes considérables pour augmenter une collection qu'il donna au Muséum lorsqu'elle eut acquis le plus haut prix par ses publications, sans recevoir autre chose, en échange, que quelques ouvrages qui existaient

(1) Cet ouvrier se nommait Varin.

en doubles exemplaires à la bibliothèque du Jardin des Plantes, et qui manquaient à la sienne. Avant que M. Cuvier eût trouvé dans les *Annales du Muséum* un moyen commode de publier ses découvertes, et lorsque sa fortune ne lui permettait pas d'employer des artistes de profession, il dessinait et même gravait de ses propres mains les planches de ses ouvrages. Celui dont je parle maintenant contient plusieurs de ces monumens précieux de son talent dans ce genre; on les trouvera plus particulièrement dans le troisième volume de l'édition (1) composée de cinq volumes in-quarto, dont deux

(1) A défaut de motifs d'attachement et d'estime, la justice seule exigerait que je fisse mention ici de M. Laurillard qui, en qualité de secrétaire de M. Cuvier, l'a aidé dans l'ouvrage en question, et dans ceux qui l'ont suivi. La manière dont M. Cuvier apprécia le mérite de M. Laurillard, prouve combien le grand anatomiste connaissait les hommes, et offre trop d'intérêt pour que je la passe sous silence. M. Laurillard, né aussi à Montbéliard, était venu s'établir à Paris pour perfectionner son talent dans l'art du dessin. Il fut présenté à M. Frédéric Cuvier, pour lequel il dessina quelques objets d'histoire naturelle. M. Cuvier avait également fait usage de ses talens dans deux ou trois circonstances, mais sans le remarquer d'une manière particulière. Un jour cependant il se rendit dans l'appartement de son frère pour le prier de dégager un fossile de son enveloppe, service que celui-ci lui avait fréquemment rendu. Il ne trouva que M. Laurillard, et s'adressa à lui en l'absence de son frère. M. Laurillard, sans se douter de la valeur de l'objet confié à ses soins, se mit

sont divisés en deux parties. Outre les vues profondes dont est rempli cet ouvrage sur les êtres vivans et la construction du globe, il renferme de nombreuses espèces de mammifères, oiseaux, reptiles, etc., ressuscités, pour ainsi dire, par le génie de l'auteur, et formant en tout cent soixante-huit animaux vertébrés, compris

aussitôt à l'ouvrage, et parvint à mettre l'os à nu sans endommager aucune de ses parties. Quelques instans après M. Cuvier vint examiner son trésor, et le trouvant si parfaitement conservé, il entra dans des transports de joie tels que, M. Laurillard qui ignorait l'importance de ce qu'il venait de faire, et le caractère ardent de M. Cuvier, crut un moment qu'il était fou. Enfin, tenant son fossile d'une main et entraînant de l'autre M. Laurillard, qu'il avait saisi par le bras, M. Cuvier le conduisit près de sa femme et de sa belle-fille, et le leur présenta en s'écriant : « J'ai enfin mon pied, et c'est à M. Laurillard que je le dois. » Il paraît que cette découverte confirmait toutes les conjectures de M. Cuvier sur un pied dont il avait deviné d'avance l'existence et la forme, mais qu'il avait jusqu'alors essayé vainement de se procurer. Cette recherche l'avait occupé au point que lorsqu'il semblait plus pensif que de coutume, sa famille lui reprochait, en plaisantant, *de chercher son pied de devant*. Dès le lendemain M. Laurillard fut engagé en qualité de secrétaire, et M. Cuvier trouva en lui non-seulement un habile collaborateur, mais encore un ami fidèle qui lui fut parfaitement dévoué pendant sa vie, et qui, aujourd'hui qu'il n'est plus, consacre son existence à honorer sa mémoire. M. Cuvier l'a désigné, par son testament, pour terminer et publier les dessins qu'ils avaient faits ensemble pour le grand ouvrage qu'il appelait *la Grande Anatomie comparée*, et dont tous les amis des sciences attendent si impatiemment l'apparition.

dans vingt genres, dont quinze sont nouveaux Ces animaux ont été nommés par M. Cuvier, replacés par lui dans la série des êtres créés, et appartiennent à tous les ordres, excepté à celui des quadrumanes, qui, de même que l'espèce humaine, n'a encore offert aucun débris à l'état fossile. Toutes les localités où ils ont été trouvés, ainsi que les collections dont ils font partie, ont été indiquées avec une fidélité et un luxe d'érudition extraordinaires. M. Cuvier eut néanmoins de grandes difficultés à vaincre, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang l'incrédulité de ceux qui, ne connaissant pas les lois de l'organisation et la coexistence nécessaire de certaines formes, ne pouvaient comprendre qu'il fût possible de reconstruire un animal avec quelques fragmens d'os épars dans les couches d'un même terrain. On pourra voir comment il triompha de ces préjugés, par l'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivait au docteur Duvernoy, quelques jours après une réunion dans laquelle il avait été obligé de réfuter certaines objections qui lui avaient été faites. Dans cette lettre écrite en 1806, il s'exprimait ainsi : « On vient de m'apporter un squelette presque entier d'*anoplotherium*, tiré de Montmartre, et long de près de

cinq pieds. *Toutes mes conjectures se trouvent vérifiées*, et j'apprends de plus que l'animal avait la queue aussi longue et aussi grosse que le kanguroo, ce qui complète ses singularités. » Dans son inspection des terrains des environs de Paris, M. Cuvier s'associa le savant géologiste M. Brongniart, qui se borna plus spécialement aux mollusques fossiles et aux observations comparatives avec les autres pays. Le plus important résultat de leurs travaux fut de signaler au-dessus de la craie deux étages de terrains d'eau douce, séparés par un dépôt marin, dont l'étage supérieur est encore recouvert par un dépôt de cette nature, preuve irréfragable de plusieurs irruptions et retraites alternatives de ce bassin des environs de Paris, depuis l'époque où la craie y a été déposée. Cette découverte fut l'ouvrage de M. Cuvier seul, et ce fut à Fontainebleau que la pensée s'en offrit soudainement à son esprit. « Brongniart, s'écria-t-il, j'ai trouvé le nœud de l'affaire. — Et quel est-il? demanda M. Brongniart. — C'est qu'il y a des terrains marins et des terrains d'eau douce, répliqua M. Cuvier. » Rien n'est plus lumineux que la manière dont M. Cuvier, après de longues années de recherches difficiles et constantes, d'é-

tudes et de méditations profondes, résume dans son Discours préliminaire les faits qui prouvent d'une manière irrésistible ce grand phénomène: « Je pense donc, avec MM. Deluc et Dolomieu, dit l'illustre auteur, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoui et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière eau, et en a formé les pays aujourd'hui habités.... Mais ces pays, que la dernière révolution a mis à sec, avaient déjà été habités auparavant, sinon par des hommes, du moins par des animaux terrestres; par conséquent une révolution précédente, au moins, les avait mis sous les eaux; et, si l'on en peut juger par les différens ordres d'animaux dont on y trouve les dépouilles, ils avaient peut-être subi jusqu'à deux ou trois irruptions de la mer. Et, ces irruptions, ces retraites précipitées, n'ont pas toutes été lentes, ne se sont point faites par degrés. La plupart des catastrophes qui les ont

amenées ont été subites, et cela est surtout facile à prouver pour la dernière de toutes, celle dont les traces sont le plus à découvert : elle a laissé encore, dans les pays du Nord, les cadavres de grands quadrupèdes, que la glace a durcis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les eût décomposés. Or, cette gelée éternelle n'a pu s'emparer des lieux où ces animaux vivaient que par la même cause qui les a détruits ; cette cause a donc été subite comme son effet. »

Les idées de M. Cuvier sur les époques relatives des couches de dépôt, idées qu'il a étendues jusqu'aux diverses chaînes de montagnes, ont servi de bases au système actuel adopté par les géologistes, et de ces idées on peut conclure : « que toutes ces couches des terrains de dépôts ayant dû se former dans la position horizontale, les plus anciennes sont celles qui ont été plus ou moins dérangées de cette position, plus ou moins relevées vers la ligne verticale par une catastrophe ; et que les plus récentes sont au contraire les couches horizontales occupant les flancs des premières, parce qu'ayant

conservé leur situation originelle, il est évident qu'elles n'ont pu se former qu'après la révolution qui a changé la position des couches inclinées, qu'elles recouvrent plus ou moins, et sur lesquelles elles s'appuient. »

Une des questions les plus importantes traitées dans ce grand travail, est celle de l'altération des formes animales. Il s'agissait de décider si les formes de beaucoup d'animaux perdus, qui diffèrent tant de celles des animaux vivans, indiquaient réellement des espèces, et surtout des genres distincts des genres et des espèces encore existans, ou si le temps n'avait fait que modifier les formes primitives pour arriver aux formes actuelles. L'examen de cette question suffit pour répondre à ceux qui croient à l'altération indéfinie des formes dans les corps organisés, et qui pensent qu'avec des siècles et des habitudes, toutes les espèces pourraient se changer les unes dans les autres ou résulter d'une seule d'entre elles. Quelque extraordinaire, quelque incompréhensible que paraisse ce singulier système qui ôterait toute base à la science, laquelle se fonde en définitive sur la détermination possible des espèces et sur leur durée, M. Cuvier commence par le réfuter sé-

rieusement, et le détruit par cette seule objection : qu'on ne trouve aucune modification intermédiaire entre un animal de l'ancien monde et celui du monde actuel dont il se rapproche le plus. Il donne une définition de l'espèce, prouve la constance de certaines conditions de formes qui la caractérise, et présente le tableau des variations qu'elle peut subir et qui constitue les races : il démontre enfin par un examen scrupuleux des squelettes de momies, que les animaux qui vivaient en Egypte, il y a deux à trois mille ans, comparés à ceux qui respirent de nos jours sur ce sol classique, n'ont éprouvé, pendant près de trente siècles, aucun changement important dans leurs formes; qu'il n'y a pas même eu parmi les animaux sauvages une altération appréciable dans leur squelette qui puisse caractériser seulement une race ou une variété. « Il n'y a donc dans les faits connus, dit M. Cuvier, rien qui puisse appuyer, le moins du monde, l'opinion que ces genres nouveaux que j'ai découverts ou établis parmi les fossiles, non plus que ceux qui l'ont été par d'autres naturalistes, les palæotherium, les anoplotherium, etc., aient pu être les souches de quelques-uns des animaux d'au-

jourd'hui, lesquels n'en différeraient que par l'influence du temps et du climat. » Plus loin, il ajoute : « Au reste, lorsque je soutiens que les bancs pierreux contiennent les os de plusieurs genres, et les couches meubles ceux de plusieurs espèces qui n'existent plus, je ne prétends pas qu'il ait fallu une création nouvelle pour produire les espèces aujourd'hui existantes : je dis seulement qu'elles n'existaient pas dans les lieux où on les voit à présent, et qu'elles ont dû y venir d'ailleurs. Supposons, par exemple, qu'une grande irruption de la mer couvre d'un amas de sable ou d'autres débris le continent de la Nouvelle-Hollande ; elle y enfouira les cadavres des kanguroos, des dasyures, des péramèles, des phalangers volans, des échidnés et des ornithorinques, et elle détruira les espèces de tous ces genres, puisque aucun d'eux n'existe maintenant en d'autres pays. Que cette même révolution mette à sec les petits détroits multipliés qui séparent la Nouvelle-Hollande du continent de l'Asie ; elle ouvrira un chemin aux éléphans, aux rhinocéros, aux buffles, aux chevaux, aux chameaux, aux tigres, et à tous les autres quadrupèdes asiatiques, qui viendront peupler une terre où ils

auront été auparavant inconnus. Qu'ensuite un naturaliste, après avoir bien étudié toute cette nature vivante, s'avise de fouiller le sol sur lequel elle vit, il y trouvera des restes d'êtres tout différens. Ce que la Nouvelle-Hollande serait dans la supposition que nous venons de faire, l'Europe, la Sibérie, une grande partie de l'Amérique, le sont effectivement, et peut-être trouvera-t-on un jour, quand on examinera les autres contrées et la Nouvelle-Hollande elle-même, qu'elles ont toutes éprouvé des révolutions semblables, je dirais presque des échanges mutuels de productions. Car, poussons la supposition plus loin : après ce transport des animaux asiatiques dans la Nouvelle-Hollande, admettons une seconde révolution qui détruise l'Asie leur patrie primitive, ceux qui les observeraient dans la Nouvelle-Hollande, leur seconde patrie, seraient tout aussi embarrassés de savoir d'où ils seraient venus, qu'on peut l'être maintenant pour trouver l'origine des nôtres. »

Je sais trop bien que ces extraits bornés ne peuvent donner qu'une faible idée de l'immense étendue de l'ouvrage dont je parle ; aussi n'est-ce pas sans une sorte de crainte de le mutiler, que j'en cite quelques passages isolés. Il doit

nécessairement y avoir aux yeux des connaisseurs une certaine imperfection dans ces parties détachées d'un tout qui paraît si imposant vu dans son ensemble ; et je ne me rassure qu'en avertissant de nouveau mes lecteurs que mon intention est de faire connaître l'homme et ses travaux, sans prétendre donner une exposition complète de ceux-ci, et encore moins me permettre de les juger.

Dans le cours de cet ouvrage, M. Cuvier expose, avec une admirable simplicité de paroles, le développement graduel des faits, ses doutes à certaines époques de sa carrière, comment ils se sont confirmés ou dissipés plus tard, la méthode qu'il employait pour arriver à la connaissance de la vérité, le sacrifice qu'il faisait d'une portion d'un fossile pour en vérifier un autre, les moyens ingénieux auxquels il avait recours pour dégager un os de son enveloppe, et enfin l'art de prendre des empreintes avec le plâtre, qui, non-seulement lui procurait les objets dont il ne pouvait avoir les originaux, mais lui permettait de répandre des modèles dans toutes les parties du monde. A propos du sarigue, M. Cuvier s'exprime ainsi : « C'est sans doute une chose bien admirable que cette riche collection d'os-

semens et de squelettes d'animaux de l'ancien monde, rassemblés par la nature dans les carrières qui environnent notre ville, et comme réservés par elle pour l'instruction et les recherches de l'âge présent : chaque jour on découvre quelque nouveau débris ; chaque jour vient ajouter à notre étonnement en nous démontrant de plus en plus que rien de ce qui peuplait alors le sol de cette partie du globe n'a été conservé sur notre sol actuel, et ces preuves se multiplieront sans doute à mesure qu'on y mettra plus d'intérêt, et qu'on y donnera plus d'attention. Il n'est presque pas un bloc de gypse dans certaines couches, qui ne recèle des os ; combien de millions de ces os n'ont-ils pas déjà été détruits, depuis qu'on exploite les carrières et qu'on emploie le gypse pour les bâtimens ! combien n'en détruit-on pas même à présent par simple négligence ! et combien n'échappent pas encore, par leur petitesse, à l'œil des ouvriers même les plus attentifs à les recueillir ! On peut en juger par le morceau que je vais décrire. Les linéamens qui s'y trouvent imprimés sont si légers qu'il faut y regarder de bien près pour les saisir, et cependant, que ces linéamens sont précieux ! Ils sont l'empreinte d'un animal dont

développement de la première avec de légères modifications dans la classification, rendues nécessaires par les progrès de la science. M. Cuvier, ayant porté le scalpel dans toutes les parties de l'Histoire naturelle, avait été nécessairement frappé de la confusion des systèmes, de leur manque de conformité avec la structure interne des animaux, et de l'amas immense des doubles emplois qui multiplient à l'infini le nombre des espèces; accoutumé dès sa première jeunesse à voir les choses de haut, et à y porter de la méthode, il était indispensable, ne fût-ce que pour faciliter ses propres travaux, qu'il délivrât la classification des embarras qui s'opposaient à son avancement. La préface de la première édition du *Règne animal* contient un exposé très-intéressant de la manière dont il atteignit ce but, et des secours qu'il reçut de ses collègues, surtout de son frère, M. Frédéric Cuvier, dont les observations sur les dents des mammifères lui furent très-utiles pour l'établissement de quelques divisions secondaires. Cette préface donne une idée exacte de l'état dans lequel il trouva la classification lorsqu'il entreprit de la refondre, et a été réimprimée dans la seconde édition. M. Cuvier y a peint lui-même

son système à grands traits : « Il existe dans la nature quatre formes principales, quatre plans généraux, d'après lesquels tous les animaux semblent avoir été modelés, et dont les divisions ultérieures, de quelque nom que les naturalistes les aient décorées, ne sont que des modifications assez légères fondées sur le développement ou l'addition de quelques parties qui ne changent rien à l'essence du plan. » L'Introduction contient la définition des classes, des ordres, des genres, etc.; des vues générales sur ce qu'on appelle organisation, particulièrement chez les animaux; sa composition chimique, ses forces, ses fonctions physiques et intellectuelles, et l'application de la méthode aux quatre grandes formes du règne animal. On me permettra de citer un court passage de cette dernière partie : « Dans la première de ces formes, qui est celle de l'homme et des animaux qui lui ressemblent le plus, le cerveau et le tronc principal du système nerveux sont renfermés dans une enveloppe osseuse qui se compose du crâne et des vertèbres; aux côtés de cette colonne mitoyenne s'attachent les côtes et les os des membres qui forment la charpente du corps; les muscles recouvrent en général les

os qu'ils font agir, et les viscères sont renfermés dans la tête et dans le tronc. Nous appellerons les animaux de cette forme, *animaux vertébrés*. Il ont tous le sang rouge, un cœur musculaire, une bouche à deux mâchoires placées l'une au-dessus de l'autre, des organes distincts pour la vue, pour l'ouïe, pour l'odorat et pour le goût, placés dans les cavités de la face, jamais plus de quatre membres, des sexes toujours séparés, et une distribution très-semblable des masses médullaires et des principales branches du système nerveux. En examinant de plus près chacune des parties de cette grande série d'animaux, on y trouve toujours quelque analogie, même dans les parties les plus éloignées l'une de l'autre, et l'on peut suivre les dégradations d'un même plan, depuis l'homme jusqu'au dernier des poissons.

« Dans la deuxième forme, il n'y a point de squelette; les muscles sont attachés seulement à la peau qui forme une enveloppe molle, contractile en divers sens, dans laquelle s'engendrent en beaucoup d'espèces des plaques pierreuses, appelées coquilles, dont la position et la construction sont analogues à celles du corps muqueux; le système nerveux est avec les vis-

cères, dans cette enveloppe générale, et se compose de plusieurs masses éparses réunies par des filets nerveux, et dont les principales, placées sur l'œsophage, portent le nom de cerveau. Des quatre sens propres, on ne distingue plus que les organes de celui du goût et de celui de la vue; encore ces derniers manquent-ils souvent. Une seule famille montre les organes de l'ouïe. Du reste, il y a toujours un système complet de circulation, et des organes particuliers pour la respiration. Ceux de la digestion et des sécrétions sont à peu près aussi compliqués que dans les animaux vertébrés. Nous appellerons les animaux de cette seconde forme, *animaux mollusques*. Quoique le plan général de leur organisation ne soit pas aussi uniforme, quant à la configuration extérieure des parties, que celui des animaux vertébrés, il y a toujours entre ces parties une ressemblance au moins du même degré dans la structure et dans les fonctions.

« La troisième forme est celle qu'on observe dans les insectes, les vers, etc. Leur système nerveux consiste en deux longs cordons régnant le long du ventre, renflés d'espace en espace en nœuds ou ganglions. Le premier de

ces nœuds, placé au-dessus de l'œsophage et nommé cerveau, n'est guère plus grand que ceux qui sont le long du ventre, avec lesquels il communique par des filets qui embrassent l'œsophage comme un collier. L'enveloppe de leur tronc est divisée par des plis transverses en un certain nombre d'anneaux dont les tégumens sont tantôt durs, tantôt mous, mais où les muscles sont toujours attachés à l'intérieur. Le tronc porte souvent à ses côtés des membres articulés; mais souvent aussi il en est dépourvu. Nous donnerons à ces animaux le nom d'*animaux articulés*. C'est parmi eux que s'observe le passage de la circulation dans les vaisseaux fermés, à la nutrition par imbibition, et le passage correspondant de la respiration dans des organes circonscrits, à celle qui se fait par des trachées ou vaisseaux aériens répandus dans tout le corps. Les organes du goût et de la vue sont les plus distincts chez eux; une seule famille en montre pour l'ouïe. Leurs mâchoires, quand ils en ont, sont toujours latérales.

« Enfin la quatrième forme, qui embrasse tous les animaux connus sous le nom de zoophytes, peut aussi porter le nom d'*animaux rayonnés*. Dans tous les précédens, les organes du mou-

vement et des sens étaient disposés symétriquement aux deux côtés d'un axe. Il y a une face postérieure et une antérieure dissemblables. Dans ceux-ci, ils le sont comme des rayons autour d'un centre; et cela est vrai, même lorsqu'il n'y a que deux séries, car alors les deux faces sont semblables. Ils approchent de l'homogénéité des plantes; on ne leur voit ni système nerveux bien distinct, ni organes des sens particuliers; à peine aperçoit-on dans quelques-uns des vestiges de circulation : leurs organes respiratoires sont presque toujours à la surface de leur corps : le plus grand nombre n'a qu'un sac sans issue pour tout intestin, et les dernières familles ne présentent qu'une sorte de pulpe homogène, mobile et sensible. »

Ici je dois rappeler de nouveau que la première découverte importante de M. Cuvier, fut la nécessité de séparer cette dernière forme d'animaux de la masse générale des insectes et des vers; tel était l'objet du mémoire qu'il lut à la Société d'Histoire Naturelle de Paris, le 10 mai 1795, mémoire dans lequel il fixait le caractère précis qui les sépare des mollusques, des échinodermes, et des zoophytes. De là, il passait aux animaux de formes plus compliquées

car il n'y a qu'un esprit étroit qui puisse regarder comme indigne de son attention quelque partie que ce soit de l'histoire naturelle. Les autres verront dans son étude l'accomplissement du commandement fait à Adam, d'examiner, de nommer et d'asservir à ses besoins les créatures placées sous ses ordres. Il n'est aucune de ses branches qui ne puisse être anoblie par la manière dont elle est cultivée ; et quand celui qui l'étudie, s'élève par la contemplation des merveilles de la nature jusqu'à leur auteur, l'insecte le plus vil comme le plus beau des hommes fera naître chez lui des réflexions également profondes.

Le *Règne animal* commence par cet être qui attire le plus notre attention, et qui ne forme qu'un genre et qu'une espèce. Les différences qu'il présente ne constituent que des variétés qui ont reçu le nom de *races*. Rien ne mérite plus d'attention que la définition de l'homme telle que la donne M. Cuvier; et pour ne pas défigurer ce passage admirable, je me contenterai d'en citer ce qui a rapport aux variétés des races humaines : « Trois d'entre elles surtout paraissent éminemment distinctes : la blanche ou *caucasique ;* la jaune ou *mongolique* ; la nègre ou *éthiopique*. La caucasique, à laquelle

nous appartenons, se distingue par la beauté de l'ovale que forme sa tête ; c'est elle qui a donné naissance aux peuples les plus civilisés, à ceux qui ont le plus généralement dominé les autres ; elle varie par le teint, et par la couleur des cheveux. La mongolique se reconnaît à ses pommettes saillantes, à son visage plat, à ses yeux étroits et obliques, à ses cheveux droits et noirs, à sa barbe grêle, à son teint olivâtre. Elle a formé de grands empires à la Chine et au Japon, et a quelquefois étendu ses conquêtes en-deçà du grand désert; mais sa civilisation est toujours restée stationnaire. La race nègre est confinée au midi de l'Atlas : son teint est noir, ses cheveux crépus, son crâne comprimé, et son nez écrasé : son museau saillant et ses grosses lèvres la rapprochent sensiblement des singes. Les peuples qui la composent sont toujours restés barbares.

«La race caucasique s'est divisée en trois grands rameaux, et les traditions des peuples semblent la faire remonter jusqu'à ce groupe de montagnes situé entre la mer Caspienne et la mer Noire. Le rameau syrien s'est répandu au midi, et a produit les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, les Phéniciens, les Abyssins, et proba-

blement les Egyptiens. C'est dans ce rameau toujours enclin au mysticisme que sont nées les religions les plus répandues. Les sciences et les lettres y ont fleuri quelquefois ; mais toujours avec des formes bizarres, un style figuré. Le rameau indien, germain et pélasgique, est beaucoup plus étendu ; et l'on reconnaît les affinités les plus multipliées entre ses quatre langues principales : le sanscrit, langue aujourd'hui sacrée des Hindous, mère de la plupart des langues de l'Hindoustan ; l'ancienne langue des Pélasges, mère commune du grec, du latin, de beaucoup de langues éteintes, et de toutes nos langues du midi de l'Europe ; le gothique ou tudesque, d'où sont dérivées les langues du nord et du nord-ouest, telles que l'allemand, le hollandais, l'anglais, le danois, le suédois, et leurs dialectes : enfin la langue appelée esclavone, et d'où descendent celles du nord et le russe, le polonais, le bohémien et le vende. C'est ce grand et respectable rameau de la race caucasique qui a porté le plus loin la philosophie, les sciences et les arts, et qui en est depuis trente siècles le dépositaire. Les habitans du nord, tels que les Samoyèdes, les Lapons et les Esquimaux, proviennent, suivant quelques-uns, de la

race mongolique, et suivant d'autres, ne sont que des rejetons dégénérés du rameau scythe et tartare de la race caucasique. Les Américains n'ont pu encore être ramenés clairement, ni à l'une ni à l'autre de nos races de l'ancien monde; et cependant ils n'ont pas non plus de caractère précis et constant qui pourrait en faire une race particulière. Leur teint rouge de cuivre n'en est pas un suffisant; leurs cheveux généralement noirs, et leur barbe rase, les feraient rapporter aux Mongoles, si leurs traits aussi prononcés, leur nez aussi saillant que les nôtres, leurs yeux grands et ouverts, ne s'y opposaient et ne répondaient à nos formes européennes. Leurs langues sont aussi innombrables que leurs peuplades, et l'on n'a pu y saisir d'analogies démonstratives ni entre elles ni avec celles de l'ancien monde. »

Le second ordre des mammifères est celui des quadrumanes ou singes, parmi lesquels quelques-uns pourraient passer pour des hommes dépourvus de raison; le troisième contient les carnassiers, et renferme à la fois les animaux les plus féroces, tels que les lions, les tigres, etc., le chien notre fidèle compagnon, nos chats domestiques, et les animaux d'où nous tirons

nos plus belles fourrures. Le quatrième a reçu le nom de marsupiaux, et se compose de ces animaux singuliers dont les petits, après leur naissance prématurée, se réfugient dans une poche placée sous le ventre de leur mère, jusqu'à ce qu'ils aient la force de pourvoir à leurs besoins. Le cinquième, les rongeurs, contient les écureuils, les rats, les blaireaux, les lièvres, etc. ; le sixième, les édentés, nous offre le stupide paresseux et l'ornithorinque, cet être singulier, propre à la Nouvelle-Hollande, qui est pourvu d'un bec semblable à celui du canard, dont les pieds sont palmés au point de ressembler à des nageoires, dont la fourrure est pareille à celle de la belette, et qui pond des œufs, au dire de quelques naturalistes. Le septième ordre, appelé les pachydermes, renferme les plus grands animaux qui existent à la surface du globe, tels que l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, et le cheval que l'homme a, dans les âges les plus reculés, associé à ses travaux. Dans le huitième, les ruminans, nous trouverons le bœuf, le chameau et le renne : les deux derniers servent de moyens de transport à l'homme dans les régions les plus brûlantes et les plus glacées de la terre. Enfin le neuvième, les cétacés, nous présente

les monstres gigantesques de l'océan. Ces neufs ordres sont subdivisés en familles, genres, sous-genres, etc., et dans chacun d'eux les espèces les plus importantes sont décrites en détail.

Des mammifères M. Cuvier passe aux oiseaux, dont il commence par donner la description physiologique; puis il les divise en ordres, en exposant les caractères de chacun d'eux, et continue ainsi de passer en revue toute la série de ces tribus ailées. Le premier ordre embrasse les oiseaux de proie, tels que les vautours qui nettoient la terre des cadavres qui l'empesteraient; les aigles qui poursuivent leur proie pendant le jour, et les hibous qui exercent de nuit leurs rapines. Le second contient les nombreuses espèces de passereaux qui n'ont pas les appétits voraces des oiseaux de proie proprement dits, ou les habitudes décidées des gallinacés et des oiseaux aquatiques, mais qui vivent d'insectes, de fruits et de grains; ceux qui poursuivent les insectes se nourrissent également de petits oiseaux, et sont pourvus d'un bec effilé, tandis que chez les autres cet organe est épais et robuste. Les premières subdivisions de cet ordre se tirent de la forme des pieds, et les autres de celle du bec. C'est

parmi eux que se trouvent les oiseaux chanteurs, les oiseaux de paradis et les oiseaux-mouches. Le troisième ordre comprend les grimpeurs, tels que les perroquets, etc. Le quatrième, les gallinacés qui nous fournissent nos oiseaux de basse-cour. Le cinquième, qui se compose des échassiers, nous offre l'autruche, le casoar, l'ibis, etc.; et enfin le sixième contient les palmipèdes dont font partie les canards, les pélicans, etc.

Les volumes suivans du *Règne animal*, dont le premier peut donner une idée, achèvent de faire passer sous nos yeux toute la création animée, décrivant tout en termes simples et clairs, sans jamais dire ni trop ni trop peu, s'étendant sur les êtres les plus remarquables, appréciant leurs affinités à leur juste valeur, et les classant dans un ordre méthodique aussi voisin que possible de la nature. On doit cependant faire observer qu'en arrivant au troisième volume, qui comprend l'entomologie, le développement extraordinaire qu'a pris cette science, ne permettant pas à un seul homme de la traiter en détail en même temps que les autres branches de l'histoire naturelle, sans perdre un temps considérable, M. Cuvier s'associa M. La-

treille pour la partie des insectes et des crustacés, et que celui-ci apporta dans son travail la même profondeur de vues, la même perfection de méthode que son illustre collègue : « Les principes sur lesquels reposent les divisions de M. Cuvier présideront nécessairement aux changemens que de nouvelles observations rendront indispensables; mais les bases de toute classification zoologique sont désormais posées, et leur solidité prouvera mieux que les discours des naturalistes futurs, le génie élevé de leur auteur (1). »

Les milliers d'espèces que renferment les galeries du Jardin des Plantes sont toutes classées d'après le système exposé dans le *Règne animal*, système que son auteur désirait avant tout exposer aux regards du public, afin qu'on pût juger des bases sur lesquelles il repose, et que la critique pût se faire entendre en même temps que les éloges. Parmi les pièces qui composent cette magnifique collection, se trouvent celles que M. Cuvier avait réunies pour le travail dont je vais bientôt parler, pièces qu'il avait disséquées, pour la plupart, avec le soin le

(1) M. Laurillard.

plus minutieux, et qui ajoutèrent près de cinq mille espèces de poissons à celles que possédait déjà le Muséum.

Le grand ouvrage sur l'ichthyologie, présente l'application des principes de M. Cuvier à une branche spéciale de l'histoire naturelle, et a été entrepris par lui, non-seulement pour montrer jusqu'où l'on peut pousser cette application, mais comme un travail préparatoire à ses recherches futures sur les poissons fossiles. Il annonça lui-même cette vaste entreprise dans les termes suivans à la fin du dernier volume des *Ossemens fossiles* : « Je vais désormais consacrer ce qui me restera de temps et de forces à publier les recherches déjà faites sur l'histoire des poissons, mais surtout à terminer mon traité général d'anatomie comparée. » A peine avait-il terminé un long travail qu'il en commençait un autre sans reprendre haleine ; il rassemblait en même temps des matériaux pour plusieurs ouvrages ; celui qu'il appelait son *Traité général d'anatomie comparée* se poursuivait sans relâche ; chaque semaine y ajoutait de nouvelles notes et de nouveaux dessins ; les premières en entier, les seconds en partie tracés de ses propres mains. M. Cuvier annonça au monde savant le

plan de l'Ichthyologie par un prospectus dans lequel il exposait l'état de cette branche des sciences, les ressources qu'il avait pour le moment en son pouvoir, et celles dont il espérait disposer par la suite. M. Valenciennes, actuellement professeur des Mollusques au Muséum de Paris, fut choisi par lui pour l'aider dans les innombrables détails de cette tâche aussi longue que pénible, et se trouve chargé de la continuer aujourd'hui que son illustre maître n'est plus; huit volumes ont été publiés avant la mort de M. Cuvier, et depuis, M. Valenciennes en a donné un autre : l'ouvrage entier doit en avoir vingt (1).

Son titre seul peut en faire saisir à la fois le plan et toute l'importance; c'est une « Histoire naturelle des poissons, contenant plus de cinq mille espèces de ces animaux, décrites d'après leur nature, et distribuées conformément à leurs rapports, avec des observations sur leur anatomie, et

(1) L'impression de ce neuvième volume a été à moitié terminée du vivant de M. Cuvier; il a laissé, en outre, en manuscrits rédigés de sa propre main, des matériaux suffisans pour quatre ou cinq autres volumes; mais comme ces matériaux consistent en morceaux détachés, ils seront disséminés dans le reste de l'ouvrage, selon que le sujet l'exigera.

des recherches critiques sur leur nomenclature ancienne et moderne. » Linné n'avait déterminé que quatre cent soixante-dix-sept espèces, et Lacepède quinze cents; de sorte que, même sans tenir compte des doubles emplois commis par ces auteurs, la supériorité de M. Cuvier sous ce rapport est immense. Une espèce de chaque groupe, choisie parmi les plus intéressantes ou les plus faciles à se procurer, s'y trouve décrite dans le plus grand détail, et sert ainsi non-seulement de type, mais de point de comparaison aux différences caractéristiques mais plus simples qui existent entre les autres espèces du même genre. Il ne fallait pas moins que le jugement exquis et la profonde expérience de M. Cuvier, pour débrouiller la synonymie des différens auteurs, et séparer le vrai du faux dans ce qu'ils ont rapporté des mœurs de chaque espèce. Une chose qui fait également honneur aux naturalistes et aux collecteurs de tous pays, est leur empressement général à lui communiquer leurs collections, leurs découvertes, et leurs observations avant même qu'ils eussent eu le temps de les publier. Cet ouvrage est le dernier d'une grande étendue qu'ait publié M. Cuvier; et à ne voir que l'impulsion qu'en reçut l'ichthyologie, on peut

juger avec quelle rapidité tout se développait entre ses mains et sous son influence, et quelle immense quantité de matériaux lui valut la certitude qu'avaient tous ceux qui les lui envoyaient qu'il leur rendrait exactement justice; la plupart ne pouvant publier eux-mêmes leurs observations, par suite d'autres travaux ou de circonstances particulières, les lui sacrifiaient avec plaisir, dans l'espoir que leurs noms seraient mentionnés dans son ouvrage, et qu'ils figureraient ainsi au nombre de ceux qui avaient contribué à la gloire de l'auteur.

Cet ouvrage, accompagné de planches nombreuses et de la plus grande beauté, surtout celles sur l'anatomie de la Perche, gravées d'après les dessins de M. Laurillard, offre une particularité remarquable. M. Cuvier se fait l'historien de l'ichthyologie; et rien n'égale en clarté et en impartialité la manière dont il expose les progrès de cette science, depuis l'époque où l'on peut dire qu'elle prit naissance; il donne avec une précision et un ordre admirable les noms de tous ceux qui ont contribué à ses progrès, l'époque à laquelle ils ont paru, les moyens qu'ils ont eus à leur disposition, et les résultats de leurs travaux. Cet ouvrage étant,

avec les mémoires sur les mollusques (1), le seul que M. Cuvier ait composé sur une branche spéciale de l'histoire naturelle, il n'est pas sans intérêt de savoir comment il a exécuté le plan qu'il s'était tracé. L'histoire de l'ichthyologie forme en quelque sorte une introduction au reste de l'ouvrage, et se termine par ces modestes paroles : « Quant à nous, le seul vœu qui nous reste à former, c'est que l'ouvrage que nous avons entrepris ne soit point trouvé trop indigne, ni des écrivains illustres dont nous cherchons à continuer les travaux, ni des secours et des encouragemens que nous avons reçus d'un si grand nombre d'amis et de protecteurs de l'histoire naturelle. Heureux si nous pouvions espérer qu'à son tour il prendra rang parmi ceux qui font époque dans la science! C'est à quoi vont tendre tous nos efforts. »

Après avoir tracé ce tableau historique, M. Cuvier passe à des considérations générales sur la nature et l'organisation des poissons; ce qui suit renferme une partie de ce qu'il dit à ce sujet : « Aquatiques, c'est-à-dire vivant dans un

(1) Ces mémoires ont été publiés à différentes époques dans les *Annales du Muséum*, et ont été réunis en un vol. in-4°.

liquide plus pesant et plus résistant que l'air, leurs forces motrices ont dû être dispersées et calculées pour la progression; mais l'élévation a pu se faire aisément : de là les formes de moindre résistance de leur corps, la plus grande force musculaire donnée à leur queue, la brièveté de leurs membres, leur expansibilité, les membranes qui les soutiennent, les tégumens lisses ou écailleux et non hérissés par des plumes et des poils. Ne respirant que par l'intermède de l'eau, c'est-à-dire ne profitant, pour rendre à leur sang les qualités artérielles, que de la petite quantité d'oxigène contenue dans l'air mêlé à l'eau, leur sang a dû rester froid; leur vitalité, l'énergie de leurs sens et de leurs mouvemens, ont dû être moindres que dans les mammifères et les oiseaux. Ainsi leur cerveau, bien que d'une composition semblable, a dû être proportionnellement beaucoup plus petit, et les organes extérieurs des sens n'ont pas été de nature à lui imprimer des ébranlemens puissans. Les poissons sont, en effet, de tous les vertèbres ceux qui donnent le moins de signes apparens de sensibilité. N'ayant pas d'air élastique à leur disposition, ils sont demeurés muets ou à peu près, et tous les sentimens que la voix réveille ou entretient leur sont

demeurés étrangers; leurs yeux comme immobiles, leur face osseuse et fixe, leurs membres sans inflexions et se mouvant tout d'une pièce, ne laissent aucun sens à leur physionomie, aucune expression à leurs émotions; leur oreille enfermée de toutes parts dans les os du crâne, sans conque extérieure, sans limaçon à l'intérieur, composée seulement de quelques sacs et canaux membraneux, doit leur suffire à peine pour distinguer les sons les plus frappans; et aussi avaient-ils peu d'usage à faire du sens de l'ouie, eux qui sont condamnés à vivre dans l'empire du silence, et autour desquels tout se tait. Leur vue même, dans les profondeurs où ils vivent, aurait peu d'exercice, si la plupart des espèces n'avaient, par la grandeur de leurs yeux, un moyen de suppléer à la faiblesse de la lumière; mais, dans ceux-là même, l'œil change à peine de direction; encore moins peut-il changer ses dimensions et s'accommoder aux distances des objets. Aucune larme n'arrose cet œil, aucune paupière ne l'essuie ou ne le protège; il n'existe plus dans le poisson qu'une faible image de cet organe si beau, si vif, si animé dans les classes supérieures. Ne pouvant se nourrir qu'en poursuivant à la nage une proie qui nage elle-même plus ou moins

rapidement, n'ayant de moyens de la saisir que de l'engloutir, un sentiment délicat des saveurs leur aurait été inutile, si la nature le leur avait donné; mais leur langue presque immobile, souvent tout-à-fait osseuse ou cuirassée par des plaques dentaires, et ne recevant que des nerfs grèles et en petit nombre, nous montre de suite que l'organe est aussi émoussé que son peu d'usage devait nous le faire supposer. L'odorat même ne peut être aussi continuellement en exercice dans les poissons que dans les animaux qui respirent l'air, et qui ont sans cesse les narines traversées par les vapeurs odorantes. Enfin leur tact, presque annulé à la surface du corps par les écailles, et dans leurs membres par le défaut de flexibilité de leurs rayons, et par la sécheresse des membranes qui les environnent, a été contraint de se réfugier au bout de leurs lèvres, qui, même dans quelques-uns, sont réduites à une dureté osseuse et insensible. »

Dans tout le chapitre dont fait partie ce beau passage, il règne un sentiment poétique auquel M. Cuvier s'abandonnait rarement en parlant de science, mais qu'il savait répandre à volonté sur ses productions, sans nuire à la sévérité de son sujet. Il revient dans le chapitre suivant à son style habituel, et le contraste est

d'autant plus frappant que ce chapitre n'est, pour ainsi dire, qu'une suite d'aphorismes. Il traite de l'extérieur des poissons; ceux qui viennent ensuite contiennent l'ostéologie, la myologie, le cerveau et les nerfs, la nutrition, la reproduction, un résumé général et une distribution méthodique de cette classe en grandes divisions, en familles naturelles, etc. Le passage suivant, extrait du dernier chapitre, est très-propre à prémunir ceux qui se livrent à des idées systématiques, contre une erreur qui n'est que trop commune : « Que l'on n'imagine point que, parceque nous placerons un genre ou une famille avant une autre, nous les considérerons comme plus parfaits, comme supérieurs à cette autre dans le système des êtres. Celui-là seulement pourrait avoir cette prétention, qui poursuivrait le projet chimérique de ranger les êtres sur une seule ligne, et c'est un projet auquel nous avons depuis long-temps renoncé. Plus nous avons fait de progrès dans l'étude de la nature, plus nous nous sommes convaincus que cette idée est l'une des plus fausses que l'on ait jamais eue en histoire naturelle; plus nous avons reconnu qu'il est nécessaire de considérer chaque être, chaque groupe d'êtres en lui-même, et dans le rôle qu'il joue dans ses propriétés et dans son

organisation ; de ne faire abstraction d'aucun de ses rapports, d'aucun des liens qui le rattachent soit aux êtres les plus voisins, soit à ceux qui en sont plus éloignés. Une fois placé dans ce point de vue, les difficultés s'évanouissent, tout s'arrange de soi-même pour le naturaliste. Nos méthodes systématiques n'envisagent que les rapports les plus prochains ; elles ne veulent placer un être qu'entre deux autres, et elles se trouvent sans cesse en défaut. La véritable méthode veut chaque être au milieu de tous les autres ; elle montre toutes les irradiations par lesquelles il s'enchaîne plus ou moins étroitement dans cet immense réseau qui constitue la nature organisée ; et c'est elle seulement qui nous donne de cette nature des idées grandes, vraies, et dignes d'elle et de son auteur ; mais dix et vingt rayons souvent ne suffiraient pas pour exprimer ces innombrables rapports..... Nous rapprocherons donc ce que la nature rapproche, sans contraindre d'entrer dans nos groupes les êtres qu'elle n'y a point placés ; et ne nous faisant aucun scrupule, après avoir démontré, par exemple, toutes les espèces qui se laissent ranger dans un genre bien défini, tous les genres dont il est possible de composer une

famille bien circonscrite, de laisser en dehors une ou plusieurs espèces isolées, un ou plusieurs genres qui ne se rattachent point aux autres d'une façon naturelle, aimant mieux reconnaître franchement ces sortes d'irrégularités, si l'on croit pouvoir les nommer ainsi, que d'induire en erreur en laissant ces espèces et ces genres anormaux dans des séries dont les caractères ne les embrassent pas. »

La première grande division établie dans les poissons par M. Cuvier, et qui ouvre le second volume, est celle des acanthoptérygiens ou poissons pourvus de rayons épineux aux nageoires, en tête desquels se trouve la nombreuse famille des perches ou percoïdes, qui occupe les deux volumes suivans. Le quatrième contient la famille des joues-cuirassées, dont la plupart des espèces, surtout celles des mers équatoriales, affectent des formes bizarres; c'est à cette famille qu'appartiennent les épinoches de nos ruisseaux d'eau vive. Le cinquième volume embrasse les scienoïdes; le sixième les sparoïdes et les ménides; le septième les squamipennes et les pharyngiens labyrinthiformes; enfin le huitième et le neuvième les scombéroïdes. A la fin de chaque

volume se trouvent les additions et les changemens que l'auteur a jugé convenable de faire pendant le cours de l'impression. J'ai cru devoir entrer dans ces courts détails, attendu qu'on a souvent demandé jusqu'à quel point était parvenu ce grand ouvrage lorsqu'il fut si malheureusement interrompu par la mort de l'auteur. M. Valenciennes a l'intention de publier les volumes suivans aussi rapidement que possible, en indiquant les parties qui sont dues uniquement au génie du grand homme dont les leçons l'ont rendu digne d'être le continuateur de cette vaste et admirable entreprise (1).

J'ai dit plus haut, en parlant de l'ichthyologie, que M. Cuvier s'était fait l'historien de cette science; cela me conduit naturellement à ces Rapports annuels faits par lui à l'Institut,

(1) Une partie de cet ouvrage m'a toujours singulièrement frappée, et je ne puis m'empêcher de la recommander à l'attention du lecteur: c'est celle où M. Cuvier réfute les opinions de M. Geoffroy Saint-Hilaire qui, pendant long-temps, les avait soutenues contre lui avec une certaine chaleur. Pour ce qui concerne les poissons, M Cuvier présente, au bas de certaines pages, les argumens de son adversaire sur deux colonnes, et en regard, sur deux autres, ses réfutations, sans y laisser percer le plus léger sentiment personnel, sans y ajouter aucun argument qui puisse influencer le jugement du lecteur et lui persuader que la raison est de son côté. Les deux systèmes sont en présence, ex-

dans lesquels, dès l'âge de vingt-six ans, il avait coutume de mettre sous les yeux de ce corps savant le résultat des travaux de ses membres et de ses correspondans, rapports qui forment ainsi une histoire générale de la science, depuis l'époque en question jusqu'à celle de sa mort. L'universalité de son génie et de ses connaissances se retrouve dans ces « analyses des parties physiques des travaux de l'Académie des Sciences; » et l'on peut regarder cette masse de rapports, et l'instruction nécessaire pour les rédiger, comme suffisans, de même que chacune de ses autres entreprises considérées isolément, pour absorber une vie toute entière. Ils comprennent 1° la météorologie et la physique générale; 2° la chimie et la physique proprement dite, lorsque l'explication des faits dont elle s'occupe n'exige point de calcul; 3° la minéralogie et la géologie;

posés avec une égale impartialité, et le lecteur est entièrement libre de les comparer et de juger par lui-même. M. Geoffroy ayant montré, dans plusieurs occasions, quelque aigreur en défendant son opinion, la discussion fut enfin portée devant l'Institut, et M. Cuvier se vit dans l'obligation de répondre. Au bout de quelque temps, M. Geoffroy abandonna la partie. Il serait à désirer que tout ce que M. Cuvier a écrit sur ce sujet fût réuni et publié à part, pour la commodité des personnes qui n'ont ni le temps ni les facilités de le chercher parmi ses autres ouvrages.

4° la physique végétale et la botanique; 5° l'anatomie et la physiologie; 6° la zoologie; 7° les voyages lorsqu'ils concernent l'avancement des sciences naturelles; 8° la médecine et la chirurgie; 9° l'art vétérinaire; 10° l'agriculture. On peut se former par ces analyses une idée juste des principales découvertes faites dans l'une ou l'autre de ces sciences pendant la vie M. de Cuvier; car non-seulement les membres et les correspondans de l'Institut regardaient comme un devoir de communiquer leurs découvertes à ce corps, mais un grand nombre d'étrangers se faisaient un louable orgueil de soumettre leurs travaux à une assemblée qui, plus que toute autre, était compétente pour les apprécier. Dans ces rapports brille sans cesse ce style lumineux et persuasif que M. Cuvier possédait à un si haut degré: « Tel auteur a dû souvent être surpris des termes simples dans lesquels on pouvait exprimer les travaux et les progrès réels qu'ils avaient fait faire à la science; tel autre n'a pu s'empêcher d'admirer la lucidité avec laquelle ses propres conceptions étaient présentées dans ces courtes analyses. Il a pu dans plusieurs cas découvrir dans ses travaux ce

qu'il n'y avait pas vu, ou bien n'y plus voir ce qu'il croyait y avoir trouvé (1). » La même justice et la même indépendance qui caractérisent les autres productions de l'auteur se retrouvent dans ces rapports; leur impartialité, eur vérité, l'harmonie qui règne dans leur ensemble, feraient croire qu'ils ont été faits par un historien d'un temps éloigné et non par un écrivain qui rend compte des travaux de ses contemporains. Jamais un mot n'échappe à M. Cuvier sur ses opinions personnelles; il ne parle de ses propres découvertes qu'avec une modestie et une simplicité parfaite, et rapporte avec une fidélité scrupuleuse chaque argument avancé en faveur d'opinions contraires aux siennes.

Outre ces analyses annuelles, M. Cuvier fut chargé par l'empereur d'une tâche nouvelle, qu'il annonçait en ces termes à son ami M. Duvernoy : « Tous mes travaux sont presque arrêtés par un ouvrage que l'empereur a demandé à la classe des sciences naturelles, et qui m'est revenu pour la plus grande partie comme secrétaire. C'est une histoire de la marche et des

(1) M. le docteur Duvernoy.

progrès de l'esprit humain depuis 1789. Vous jugez à quel point la besogne est compliquée pour les sciences naturelles ; aussi ai-je déjà fait près d'un volume, et je suis loin d'être au bout. Mais cette histoire est si riche, il y a un si bel ensemble de découvertes, que j'ai fini par y prendre intérêt et par y travailler avec plaisir. J'espère que ce sera un morceau marquant d'histoire littéraire et philosophique. Je tâche surtout d'y indiquer les véritables vues qui doivent diriger les recherches ultérieures. »

Napoléon avait conçu la pensée hardie d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les résultats que l'impulsion générale donnée aux sciences avait produits depuis l'époque indiquée plus haut ; et l'on peut, sans hésiter, affirmer que l'exécution de l'entreprise fut digne des sentimens élevés qui l'avaient fait naître. Elle commence par une de ces introductions où brille du plus vif éclat le génie de M. Cuvier, et dans lesquelles il déploie, si l'on peut s'exprimer ainsi, toute la sublimité de la science. Celle-ci est remarquable par la hauteur des vues et l'impartialité qui y règnent d'un bout à l'autre. Les dernières pages où l'auteur termine en sollicitant quelques améliorations de l'empereur et la continuation de

sa protection contiennent ces belles paroles : « Guider l'esprit humain à sa noble destination, la connaissance de la vérité ; répandre des idées saines et bienfaisantes dans les classes les plus inférieures du peuple, soustraire les hommes à l'empire des passions et des préjugés, faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique ; tel est l'objet essentiel de la science. C'est par là qu'elle contribue aux progrès de la civilisation ; c'est par là qu'elle mérite la protection de ces gouvernemens qui, voulant établir leur pouvoir sur les fondemens les plus solides, lui donnent pour bases le bien général. » Ce rapport et les *Analyses des travaux* ont été rassemblés jusqu'à l'année 1817, et forment deux volumes qui font suite à l'édition des *Œuvres complètes de Buffon*, publiée par M. Richard.

La part active que prit M. Cuvier, de concert avec d'autres savans, au *Dictionnaire des Sciences Naturelles*, et l'influence de son nom, ont été, sans aucun doute, d'un grand secours à cette utile entreprise. Ses prospectus n'étaient pas moins remarquables que ses autres écrits, et plus d'un auteur a eu recours à son obligeance pour des productions de ce genre ; mais ce n'était pas seulement lorsqu'on l'en priait qu'il accordait son aide. « Voyons votre prospectus, »

disait-il, par exemple, à un jeune écrivain; puis après y avoir jeté un coup d'œil: « Laissez-moi cela; je le retoucherai, » ajoutait-il. Et le lendemain il avait produit une ou deux pages éloquentes qui ne pouvaient manquer de prévenir le public en faveur du futur ouvrage. Le prospectus qui se trouve en tête du dictionnaire dont je viens de parler, expose rapidement l'histoire de la science, et témoigne des peines prises par les auteurs pour que l'exécution réponde aux besoins de l'époque. Ces grands noms, avec lesquels celui de M. Cuvier a été si souvent associé, s'y trouvent mentionnés d'une manière si intéressante et si pleine d'éloquence, que je ne puis résister au plaisir de citer textuellement ce passage; il est précédé d'une exposition des avantages que la science a retirés des sages préceptes de Bacon, et est ainsi conçu: « Cependant l'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée si tôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leurs caractères, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissemens aussi subits qu'inat-

tendus. Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide. Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière, armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente suivant la direction de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur rigueur; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour developper l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des

lois auxquelles elle est assujétie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut par des méthodes simples et des définitions courtes et claires mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images, dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains, que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver, et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

« Malheureusement, comme il n'est que trop ordinaire, les imitateurs de Buffon et de Linnæus ont saisi précisément les parties défec-

tueuses de la manière propre à chacun de leurs maîtres ; et ce qui n'était en ceux-ci qu'une ombre légère dans un tableau magnifique, est devenu le caractère principal des productions de leurs disciples respectifs. Les uns n'ont pris de Linnæus que ses phrases sèches et néologiques, et n'ont point fait attention que lui-même ne regardait son système que comme l'échafaudage d'un édifice bien autrement important, et que, dans les histoires particulières que ses nombreux travaux lui ont permis d'écrire, il n'a rien négligé de ce qui tenait à l'existence de l'être qu'il décrivait. Les autres n'ont admiré dans Buffon que ses vues générales et son style pompeux, sans remarquer qu'il ne plaçait ces brillans ornemens que sur des faits recueillis par la plus judicieuse critique, et que, même cette nomenclature qu'ils font profession de mépriser, est toujours établie par lui avec une grande érudition, et sur les discussions les plus soignées et les plus ingénieuses. » Je terminerai cette citation par une réflexion que fait sur M. Cuvier M. Duvernoy, qui a aussi reproduit le passage en question dans un éloge de son illustre maître, prononcé devant ses élèves à Strasbourg : « Ne pourra-t-on pas dire, après un

tel jugement, que celui qui appréciait aussi bien ces deux grands hommes, qui retrouvait avec tant de bonheur dans l'un ce qui manquait à l'autre, avait su les réunir dans ses écrits? ou plutôt que son génie portait en lui-même une originalité dans laquelle on ne retrouverait rien d'incomplet, rien de défectueux, rien qui fît sentir ce vice de méthode d'un côté ou de vues générales de l'autre? »

On trouvera à la fin de ce volume, dans le catalogue général des ouvrages de M. Cuvier, la suite des articles qu'il a fournis au dictionnaire en question; mais celui intitulé *Nature* est trop important pour être passé sous silence dans des mémoires consacrés spécialement à faire connaître ses opinions; car cet article contient tout ce qu'il a publié isolément de plus clair et de plus satisfuisant pour réfuter les systèmes de l'époque, quoique ses idées sur ce sujet ressortent clairement de tout ce qu'il a écrit.

« Le mot *nature*, comme tous les termes abstraits qui passent dans la langue commune, a pris des sens nombreux et divers. Primitivement, et d'après son étymologie, il signifie ce qu'un être tient de sa naissance, par opposition à ce qu'il peut devoir à l'art. Il est dans la nature du

chêne de croître trois siècles, d'avoir le bois dur, d'atteindre à une grande hauteur, etc. Il est dans celle de l'oiseau de s'élever dans les airs, de distinguer de loin les objets, etc. L'homme est par sa nature susceptible d'éducation, sa nature est faible, inconstante, etc. Chaque individu peut avoir, soit au physique, soit au moral, sa nature particulière : il peut être faible ou vigoureux, doux ou colérique, etc.

« Ce mot de nature s'applique aussi par extension aux choses qui ne sont point nées, telles que les minéraux et les corps inorganiques en général, pour désigner leurs qualités propres et intrinsèques, celles qu'ils ont toujours. La nature de l'or est d'être pesant, jaune, inattaquable à l'air et à l'humidité, etc. Prise ainsi dans l'acception la plus générique, la nature d'une chose est ce qui la fait ce qu'elle est, ce qui la distingue, ce qui la constitue, en un mot son essence; et c'est ainsi qu'il se dit de l'être des êtres, de celui en qui et par qui sont toutes choses, et que l'expression *nature*, appliquée à Dieu et à ses qualités, n'a rien aujourd'hui de plus impropre qu'appliquée aux corps les plus vils et les plus périssables. Mais pour rester dans la sphère des êtres contingens,

de même qu'il y a la nature de chaque individu, il y a aussi celle de chaque espèce, de chaque genre, et ainsi de suite en remontant d'abstraction en abstraction. On arrive enfin à l'idée d'une *nature générale de toutes choses;* celle-là embrasse les qualités communes à tous les êtres et les lois de leurs rapports mutuels. C'est la nature des choses prise dans le sens le plus abstrait. Enfin, par une figure commune dans toutes les langues, on a employé ce nom, qui ne désignait d'abord que des qualités, que des attributs, on l'a employé, disons-nous, pour les choses mêmes, pour les substances auxquelles ces qualités se rapportent; la nature est alors l'ensemble des êtres, ou l'univers ou le monde; et quand on la considère comme contingente et par opposition à l'être nécessaire, à *Dieu*, on la nomme *création*. La *nature*, le *monde*, la *création*, l'*ensemble des êtres créés*, sont alors autant de synonymes.

« Mais, par une autre de ces figures auxquelles toutes les langues sont enclines, la nature a été personnifiée; les êtres existans ont été appelés les *œuvres de la nature;* les rapports généraux de ces êtres entre eux sont devenus les *lois de la nature*. Le résultat définitif de ces rapports,

qui est une certaine constance dans les mouvemens et une certaine fixité dans la proportion des espèces, en un mot la conservation jusqu'à un certain point de l'ordre une fois établi, a été intitulé la sagesse de la nature; enfin, les jouissances ménagées aux êtres sensibles ont pris le nom de *bonté de la nature*. Ici, on se représente évidemment, sous le nom de nature, le Créateur lui-même. C'est de ses œuvres, de sa sagesse, de sa bonté qu'il s'agit. Cependant c'est en considérant ainsi la nature comme un être doué d'intelligence et de volonté, mais secondaire et borné quant à la puissance, qu'on a pu dire d'elle qu'elle veille sans cesse au maintien de ses œuvres; qu'elle ne fait rien en vain; qu'elle agit toujours par les voies les plus simples; qu'elle tend à guérir les maladies, mais qu'elle succombe quelquefois sous la force du mal; et autres adages, dont la plupart ne sont vrais que dans un sens fort restreint et fort différent de celui qu'ils semblent offrir au premier coup d'œil..... A mesure que les connaissances se sont étendues en astronomie, en physique et en chimie, ces sciences ont renoncé aux paralogismes qui résultaient de l'application de ce langage figuré aux phénomènes réels. Quelques

physiologistes en ont seuls conservé l'usage, parce que, dans l'obscurité où la physiologie est encore enveloppée, ce n'était qu'en attribuant quelques réalités aux fantômes de l'abstraction qu'ils pouvaient faire illusion à eux-mêmes et aux autres sur la profonde ignorance où ils sont touchant les mouvemens vitaux.

« Cependant cette ancienne idée d'un principe actif, mais subordonné, distinct des forces ordinaires et des lois du mouvement, qui présiderait à l'organisation et qui l'entretiendrait, domine encore, non-seulement dans le langage, mais dans le système d'un grand nombre d'écrivains qui, tout en avouant la justesse des distinctions que nous venons de faire, ne s'en laissent pas moins entraîner à leur insu vers des doctrines qui n'ont pas d'autres fondemens. Telles sont celles de l'échelle de la nature, de l'unité de composition des êtres organisés, qui ont toutes été imaginées par suite de la croyance distincte du Créateur et moins puissante que lui, et qui n'ont évidemment d'appui que dans ces limites imaginaires que l'on pose à son pouvoir. Que chaque effet tienne à une cause, qui elle-même remonte à une cause antérieure; qu'ainsi tous les évènemens, tous les phéno-

mènes successifs soient liés; qu'il n'y ait point d'interruption dans la marche de la nature, et qu'on puisse la comparer dans ce sens à une chaîne dont tous les anneaux se tiennent et se suivent : c'est ce qui est évident à la moindre réflexion. Que les êtres qui existent dans le monde soient coordonnés de manière à maintenir un ordre permanent; qu'il y en ait par conséquent pour tous les besoins; que leur action et leur inaction soient dans tous les lieux et dans tous les momens, comme il est nécessaire pour cette permanence; qu'il en soit de même des parties de chaque être et de leur jeu; c'est ce que le maintien même de cet ordre nous apprend. Enfin, que dans cette innombrable multitude d'êtres divers chacun, pris à part, en ait quelques-uns qui lui ressemblent plus que d'autres par les formes intérieures et extérieures; qu'il en soit de même de ces autres par rapport aux troisièmes; que, par conséquent, on puisse grouper auprès de chaque être un certain nombre d'autres êtres qui s'en rapprochent à des degrés différens; c'est encore ce qu'il est impossible qui ne soit pas. Mais que l'on doive appliquer aux ressemblances de ces êtres simultanés ce qui est vrai de la relation

des phénomènes et des évènemens successifs; que les formes de ces êtres constituent nécessairement une série, une chaîne telle, que l'œil passe de l'une à l'autre sans qu'il puisse y avoir de saut, d'hiatus; qu'il existe, en un mot, une chaîne continue et régulière dans les formes des êtres depuis la pierre jusqu'à l'homme; voilà ce que nos trois concessions ne prouvent nullement; voilà ce qui n'est pas vrai en fait, quelque éloquence qu'on ait pu mettre à tracer ce tableau imaginaire. Les philosophes qui ont soutenu l'existence de cette chaîne des êtres, à chaque interruption qu'on leur montre, prétendent que, si quelque échelon nous paraît y manquer, c'est qu'il est caché dans quelque coin du globe, et qu'un heureux voyageur parviendra à le découvrir.

« Cependant toutes les régions, toutes les mers ont été parcourues. Le nombre des espèces recueillies s'accroît chaque jour; il est centuple peut-être de ce qu'il était quand on a commencé à établir ces opinions paradoxales, et aucun des vides ne s'est rempli; toutes les interruptions subsistent; il n'y a pas d'intermédiaire entre les oiseaux et les autres classes; il n'y en a point entre les vertébrés et les non-

vertébrés. Les distinctions des vrais naturalistes gardent toutes leur force ; les lois de coexistence des organes, celles de leur exclusion réciproque, n'éprouvent aucune atteinte. Chaque être organisé a, en concordance, tout ce qu'il lui faut pour subsister ; chaque grand changement dans quelque organe en produit dans les autres. Un oiseau est oiseau avant tout et dans toutes ses parties. Il en est de même d'un poisson, d'un insecte. On ne peut même concevoir un être qui, avec certaines exigences, ne posséderait pas ce qui peut les satisfaire ; un être qui aurait une partie d'organisation alliée avec une autre partie convenable pour un être différent, un être intermédiaire, enfin ce qu'on nomme un passage.

« Chaque être est fait pour soi, a en soi tout ce qui le complète : il peut ressembler à d'autres êtres également composés chacun de ce qui lui convient et dans le degré qui lui convient ; mais aucun ne peut être composé en vue de l'autre, ni pour le joindre à un troisième par le rapport des formes ; et ce qui est vrai de la moindre plante, du moindre animal, ce qui est vrai du plus parfait des animaux, de l'homme, du petit monde, comme l'appelaient les anciens philo-

sophes, n'est pas moins nécessairement vrai du grand monde, du globe et de tout ce qui l'habite ; les êtres qui le composent et qui le peuplent y concourent à maintenir son état ; ils sont nécessaires les uns aux autres et à l'ensemble ; ils l'ont été depuis que cet état a subsisté ; ils le seront tant qu'il subsistera. Le monde est comme un individu ; toutes ses parties agissent les unes sur les autres. On peut concevoir d'autres mondes plus ou moins riches, plus ou moins peuplés, dont la conservation repose sur d'autres rapports ; mais on ne peut concevoir le monde actuel privé d'une ou de plusieurs des classes d'êtres qui l'habitent, pas plus que le corps de l'homme privé d'un ou de plusieurs de ses systèmes d'organes.

« Il y a donc dans le monde, comme dans le corps de l'homme, ce qu'il faut et rien de plus. Quelles lois auraient pu contraindre le Créateur à produire sans nécessité des formes inutiles, uniquement pour remplir des lacunes dans une échelle qui n'est qu'une spéculation de l'esprit, et qui n'a d'autres fondemens que la beauté que quelques philosophes ont cru y découvrir ? Mais en toute chose, la beauté tient à la convenance relative ; la beauté du monde consiste

dans l'heureux concours des êtres qui le composent, à leur conservation mutuelle et à celle de l'ensemble, et non pas dans la facilité qu'aurait un naturaliste de les aligner en une seule série.

« Cependant à l'hypothèse de l'échelle continue des formes des êtres, d'autres philosophes ont ajouté celle que tous les êtres sont des modifications d'un seul, ou qu'ils ont été produits successivement et par le développement d'un premier germe; et c'est sur celle-là que s'est entée celle d'une identité de composition dans tous.... Cette hypothèse saisit quelques ressemblances partielles, sans avoir aucun égard aux différences; elle voit dans le ver l'embryon de l'animal vertébré; dans le vertébré à sang froid l'embryon de l'animal à sang chaud; elle fait naître ainsi chaque classe l'une de l'autre : ce ne sont que des âges différens d'une seule, et l'animalité tout entière a dans sa vie les mêmes phases que l'individu de la plus parfaite de ses espèces. De là découle naturellement la conséquence qu'en prenant les classes supérieures à l'état d'embryon, on doit y retrouver les parties des inférieures, et que la composition doit être la même dans toutes, sauf le plus ou moins de

développement de certaines parties. Mais ces rapports, qui offrent quelque chose de plausible quand on ne les énonce qu'en termes très-généraux, s'évanouissent aussitôt qu'on veut entrer dans le détail, et faire la comparaison de point en point. Il n'y a pas moins d'hiatus dans les rapports des parties que dans l'échelle des êtres; en vain, pour échapper à la conviction, se jette-t-on dans des suppositions arbitraires, dans des renversemens d'organes incompatibles avec les liens qui les attachent au reste des corps; en vain, pour dernière ressource, se réfugie-t-on dans ce langage figuré où la logique ne pénètre pas : on est obligé d'avouer que certaines parties, et souvent en grand nombre, manquent dans certains êtres, sans que l'on puisse motiver leur absence autrement que parce qu'elles ne convenaient pas à l'ensemble de l'être; et si l'on veut chercher à ces prétendues théories une base rationnelle et générale, que trouve-t-on sinon toujours cette supposition d'une nature limitée dans son mode d'action?

« En effet, si l'on remonte à l'auteur de toutes choses, quelle autre loi pouvait le gêner que la nécessité d'accorder à chaque être qui devait durer, les moyens d'assurer son existence, et

pourquoi n'aurait-il pu varier ses matériaux et ses instrumens? Certaines lois de coexistence dans les organes étaient donc nécessaires, mais c'était tout; pour en établir d'autres, il faudrait prouver ce défaut de liberté dans l'action du principe organisateur, que nous avons vu n'être qu'une chimère. En vain aurait-on recours à cet autre axiome de l'obligation de tout faire par les voies les plus simples; bien loin qu'il soit plus simple d'employer les mêmes matériaux pour des buts différens, il est facile de concevoir des cas où cette méthode aurait été la plus compliquée de toutes; et même rien n'est moins prouvé que cette simplicité constante des voies. La beauté, la richesse, l'abondance, ont été dans les vues du Créateur non moins que la simplicité.

«Toutefois, ceux qui ont cherché dans ces derniers temps à donner une nouvelle forme au système métaphysique du panthéisme, et qui l'ont intitulé : *Philosophie de la nature*, ont adopté les deux hypothèses dont nous venons de parler, et y en ont ajouté une troisième entièrement du même genre. Non-seulement chaque être, selon eux, représente tous les autres; il a une représentation de lui-même dans

chacune de ses parties. La tête est un corps tout entier; le crâne, composé de vertèbres, est l'épine; le nez est le thorax; la bouche, l'abdomen; la mâchoire supérieure, les bras; l'inférieure, les jambes; les dents sont les doigts ou les ongles, et dans ce thorax, dans ces quatre membres, on retrouve le larynx, les côtes, les omoplates et les bassins, en un mot tous les os.

« On comprend, en effet, que ceux qui n'admettent qu'une seule substance, dont toutes les existences individuelles ne seraient que des manifestations, doivent adopter avec quelque plaisir l'idée que ces manifestations se succèdent dans un ordre régulier et progressif, qu'elles portent toutes l'empreinte et deviennent, en quelque sorte, des images d'un type commun ou de la substance essentielle, et que chaque partie, chaque partie de partie, représente non-seulement le tout spécial qui la contient, mais encore le grand tout qui contient tous les autres...

« Nous considérons simplement la nature comme une production de la toute-puissance réglée par une sagesse dont nous ne découvrons les lois que par l'observation ; mais nous pen-

sons que ces lois ne se rapportent qu'à la conservation et à l'harmonie de l'ensemble; que, par conséquent, tout doit bien être constitué de manière à concourir à cette conservation et à cette harmonie; mais nous n'apercevons aucune nécessité d'une échelle des êtres ni d'une unité de composition, et nous ne croyons pas même à la possibilité d'une apparition successive de formes diverses : car il nous paraît que, dès le principe, la diversité a été nécessaire à cette harmonie et à cette conservation; seuls buts que notre raison puisse apercevoir à l'arrangement du monde. »

Outre le *Dictionnaire des Sciences Naturelles*, M. Cuvier a coopéré à la rédaction d'un autre ouvrage du même genre, le *Dictionnaire des Sciences Médicales.* L'article le plus important qu'il y ait inséré est celui intitulé : *Animal.* Après y avoir établi que le pouvoir de la volonté ne peut produire que les mouvemens pour lesquels le corps a été destiné, et que, en conséquence, l'énergie des signes qu'elle donne est en proportion avec la plus ou moins grande perfection de l'enveloppe, il passe rapidement en revue les êtres qui remplissent l'intervalle entre l'éponge dont l'animalité ne consiste que

dans la faculté de la contraction, et le chien ou l'éléphant qui chacun sont doués d'un instinct ayant souvent l'apparence de la raison.

Je me bornerai à citer la partie qui concerne les animaux des ordres inférieurs, ayant déjà eu fréquemment, ailleurs, l'occasion de parler de ceux des classes plus élevées : « Un peu au-dessus des éponges sont les monades et les autres animaux microscopiques d'une substance homogène, simple et de formes incertaines, qui se meuvent dans l'eau avec une plus ou moins grande rapidité. Les polypes ne l'emportent sur eux que parce qu'ils ont une figure invariable, et quelques membres distincts autour de la bouche. Plusieurs d'entre eux, fixés à des masses solides qu'ils produisent eux-mêmes, n'ont d'autres mouvemens que ceux de leurs membres et sont dans l'impossibilité de changer de place. Les étoiles de mer s'élèvent dans l'organisation, par leur canal intestinal qui offre plusieurs ramifications. Les échinodermes présentent une enveloppe plus ou moins dure, et des membres nombreux leur servent pour la progression. Parvenu à ce point, la forme étoilée disparaît, et fait place à la forme symétrique où des parties semblables sont disposées le long d'une ligne ou

d'un axe. Les plus simples en quelque sorte de tous, les vers intestinaux, vivent dans les autres animaux : ils n'ont ni membres, ni cœur, ni vaisseaux sanguins : leur corps est allongé et quelquefois articulé. » Viennent ensuite les insectes, etc., etc.; et le tout se termine par une comparaison entre les plantes et les animaux.

Nous ne devons pas seulement à M. Cuvier la juste appréciation de Linné et de Buffon : il existe un autre écrivain célèbre qu'il a fait estimer à sa valeur par ses travaux; et le profond savoir renfermé dans les notes jointes à l'édition de Pline, publiée par M. Lemaire, fournit la preuve que M. Cuvier faisait servir ses connaissances littéraires aux progrès de la science à laquelle il s'était consacré. Pline a été souvent représenté comme un grand écrivain en histoire naturelle, et ses écrits ont long-temps passé pour une source de renseignemens authentiques. Il paraît cependant qu'il n'était qu'un compilateur habile et qu'il copiait ce que d'autres avaient dit avant lui; sur beaucoup de points il s'en rapportait aux bruits vulgaires, et il ne mérite nullement cette confiance due au naturaliste qui décrit d'après ses observations personnelles. Ainsi, quoiqu'on puisse le croire et l'admirer dans beaucoup de cas, ses

écrits ne doivent être étudiés qu'avec précaution; et c'est un service important rendu aux lecteurs sans expérience, que d'avoir déterminé les animaux mentionnés par Pline, d'avoir signalé les faits rapportés par lui qui méritent de la confiance, et ceux qui doivent être rejetés.

Je vais maintenant parler d'un ouvrage bien différent de tous ceux qui ont passé jusqu'à présent sous nos yeux, et qui ne forme qu'un très-petit in-douze de quatre-vingt-neuf pages; mais on peut le comparer à une pierre précieuse qui ne doit rien de son éclat à son volume : ce petit livre tire le sien du sentiment exquis qui y respire à chaque ligne; il séduit moins par les charmes de l'éloquence, qu'en ce ce qu'il nous fait voir M. Cuvier exposant les préceptes de la morale d'après cette pure lumière qui brille dans le cœur de tous ceux qui la cherchent de bonne foi. Le sujet est la distribution des prix fondés par M. de Montyon, en faveur des actions vertueuses. Ce philanthrope dans le cours d'une vie employée toute entière à être utile, avait cherché surtout à améliorer le sort de la classe inférieure, « cette classe pauvre et obscure, dit M. Cuvier, exposée à la misère et aux maladies, soumise à des travaux rudes et

pénibles, quelquefois dangereux et malsains, presque entièrement privée d'éducation et d'instruction; en butte aux séductions du vice, à l'entraînement des passions, des goûts grossiers, des plaisirs brutaux; souvent livrée aux mauvais conseils de la faim et du besoin, et qui n'a pour se soutenir contre ces tentations, ni le secours des connaissances acquises, ni l'habitude de la réflexion, ni le désir de l'estime publique, ni l'espérance d'un meilleur sort et de cette aisance que dans les autres conditions on acquiert par le travail et par la bonne conduite. »

M. de Montyon a laissé des legs nombreux aux hôpitaux, et, pensant que le pauvre, trop faible pour travailler en quittant ces asiles, avait encore besoin d'être aidé, il a destiné une certaine somme à ce dernier usage. Il a en outre affecté des fonds à des prix destinés aux inventeurs de machines utiles à l'agriculture ou aux arts mécaniques; ainsi qu'à tous ceux qui découvriraient des remèdes efficaces contre les maladies qui affligent l'humanité, ou des moyens de diminuer les dangers auxquels sont exposés les ouvriers dans plusieurs professions; un troisième prix a été institué par lui en faveur des livres propres à inculquer au peuple les prin-

cipes de la morale et d'une bonne conduite; enfin il a fondé celui de vertu, uniquement en faveur des classes les plus pauvres. Ce prix se distribue annuellement par l'entremise de l'Académie Française. En 1829, M. Cuvier fut chargé, pour la séance de la Saint-Louis, de faire connaître au public la manière dont les prix avaient été décernés, et le discours qu'il prononça dans cette circonstance, forme le sujet du livre dont je parle.

Dans l'introduction qui précède l'histoire de ceux qui ont obtenu les prix, l'auteur s'exprime en ces termes : « Faisons-nous d'abord une question : Qu'est-ce que la vertu? Un ancien philosophe nous répond : La vertu remarquable, éclatante, est celle qui supporte des peines et des travaux, ou qui s'expose à des dangers pour être utile aux autres, et cela, sans attendre ni vouloir aucune récompense. Il a bien raison de dire que c'est là une vertu remarquable, éclatante; peut-être même est-elle au-dessus de l'humanité : observons seulement que les deux principaux caractères de cette vertu, c'est d'être utile à autrui et de l'être d'une manière désintéressée. Laissons l'antiquité payenne, ouvrons l'Évangile, et cherchons-y la question que nous nous sommes proposée. Voici ce que nous lisons

dans le saint livre : « Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même; la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes. » Ainsi, celui qui aura suivi ces deux préceptes sera vertueux : il aura accompli toute la loi. Or, qu'est-ce qu'aimer Dieu? Comment peut-on prouver qu'on l'aime? C'est en se conformant à sa volonté, en faisant ce qu'il ordonne; et la première chose qu'il nous commande, après l'amour que nous lui devons, c'est d'aimer notre prochain comme nous-même : et notre prochain, ce sont tous les hommes sans distinction ni exception, comme nous l'apprend aussi la parabole du Samaritain. Ce commandement que Dieu nous donne, il a voulu lui-même nous en rendre l'exécution facile et agréable, car il a mis dans nos ames, pour ainsi dire dès notre naissance, l'amour du prochain, une disposition naturelle à aimer nos semblables, à nous réjouir de leur joie, à nous affliger de leurs peines; cette sympathie, cette compassion, ce sentiment si doux que la religion appelle charité, se trouvent dans tous les cœurs qui ne sont pas pervertis et corrompus; il s'y trouve, mais il n'est pas également développé, également énergique. Nous sentons tous, que nous nous devons les uns aux autres, non-seulement justice,

mais secours, mais aide autant que nous le pouvons. « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse. — Fais pour autrui ce que tu voudrais qu'autrui fît pour toi. » Voilà des règles bien simples, que les enfans même comprennent et reconnaissent pour équitables et nécessaires; elles sont le fondement de toute morale; pourquoi ne sont-elles pas toujours suivies? C'est qu'on est aveuglé par ses passions, par ses penchans, par ses intérêts. Nous disions tout à l'heure que Dieu avait mis en nous l'amour de nos semblables; mais il nous a donné aussi pour notre propre conservation, l'amour de nous-même; ce sentiment ne nous est pas moins naturel que l'autre; il n'est pas coupable, puisqu'il nous est nécessaire; il nous enseigne même plusieurs vertus, comme la tempérance qui entretient la santé, la prudence qui nous fait éviter les dangers, et le courage qui nous donne le moyen d'en sortir. Dieu nous dit d'aimer notre prochain comme nous-même, c'est nous dire de nous aimer: mais quand ce sentiment de l'amour de soi devient exclusif, il s'appelle du nom odieux d'égoïsme; s'il nous pousse à sacrifier tous les autres à nous, à vouloir nous enrichir de leurs pertes, à les compter pour rien

dès qu'il s'agit de nous satisfaire, alors il devient très-coupable puisqu'il nous fait commettre des injustices et des crimes. Il est triste et sot de s'aimer tout seul; si l'on ne fait rien pour les autres, on ne doit attendre d'eux ni reconnaissance, ni amitié, ni secours. « C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi. » L'homme qui étouffe en lui la compassion, et qui n'obéit qu'à l'amour de soi-même, est un être dangereux à la société, qui doit le réprouver et le punir au moins par son mépris. On pourrait dire que presque tout le mal que nous faisons, nous le faisons par égoïsme, tandis que la plupart de nos bonnes actions nous sont inspirées par l'amour de nos semblables. Aussi le meilleur système d'éducation serait-il celui qui nous apprendrait à diriger et à restreindre dans de justes bornes l'amour de nous-même, qui tendrait en même temps à développer en nous et à augmenter l'amour des autres, le désir de leur être utile et de leur faire du bien. Et nous voici revenus à M. de Montyon qui a toujours été animé de ce désir, qui a voulu rendre tous les hommes plus sages, meilleurs, plus heureux. C'est dans cette intention qu'il a fondé le *prix de vertu*, que l'Académie Française a été chargée

par lui de décerner. Voici la dixième année qu'elle remplit cette honorable mission..... Mais les libéralités de M. de Monthyon, quoique bien grandes, sont limitées : il faut donc choisir entre les personnes présentées, celles qui méritent d'être préférées, et l'on conçoit combien ce choix est difficile et même pénible ; combien il est triste pour les juges de se voir obligés de comparer, de peser froidement des actions sublimes qui les transportent d'admiration et les pénètrent d'attendrissement. Et d'ailleurs, des hommes peuvent-ils se flatter d'être exempts d'erreur en portant de semblables décisions? Dieu seul est le juge de la vertu, parce que lui seul peut lire dans les cœurs, pénétrer les motifs, connaître les intentions ; mais aussi Dieu seul donne à la vertu sa véritable récompense. Nous pouvons seulement voir les actes extérieurs et en présumer les motifs, que nous devons croire légitimes et purs, quand les actions portent le caractère du désintéressement et de la bonté. »

J'ai tâché, en citant ce morceau, de donner une idée de la beauté de ce modeste petit volume ; mais comme l'examen des ouvrages de M. Cuvier touche à sa fin, j'extrairai encore de

Frédéric Oberlin, devenu depuis si célèbre, entreprit de les civiliser ; et, pour cet effet, en habile connaisseur des hommes, il s'attaqua d'abord à leur misère : de ses propres mains il leur donna l'exemple de tous les travaux utiles ; armé lui-même d'une pioche, il les guida dans la construction d'une route ; bêchant, labourant avec eux, il leur enseigna la culture de la pomme de terre ; il leur fit connaître les bons légumes, les beaux fruits ; il leur montra à greffer ; il leur donna de bonnes races de bestiaux et de volailles. Leur agriculture une fois perfectionnée, il introduisit différentes industries pour occuper les bras superflus ; il leur créa une caisse d'épargnes, et les mit en rapport avec des maisons de commerce des villes voisines. Leur confiance croissant avec leur bien-être, des leçons d'un ordre plus élevé se mêlèrent par degrés à celles-là. Dès l'origine, il s'était fait leur maître d'école, en attendant qu'il en eût formé pour le seconder. Une fois qu'ils aimèrent à lire, tout devint facile ; des exemples choisis venant à l'appui des discours et des exemples du pasteur, les sentimens religieux, et avec eux la bienveillance mutuelle, s'insinuèrent dans les cœurs ; les querelles, les

délits, les procès même disparurent ; s'il naissait quelque contestation, on venait prier Oberlin d'y mettre un terme; en un mot, lorsqu'il fut près de sa fin, cet homme vénérable put se dire que dans ce canton, autrefois pauvre et dépeuplé, il laissait trois cents familles réglées dans leurs mœurs, pieuses et éclairées dans leurs sentimens, jouissant d'une aisance remarquable, et pourvues de tous les moyens de la perpétuer. Une jeune paysanne de l'un de ces villages, à peine âgée de quinze ans, fut si touchée des vertus de cet homme de Dieu, que, bien qu'elle jouît d'un petit patrimoine, elle lui demanda d'entrer à son service, et de prendre part aux œuvres de sa charité. Devenue son aide, son messager, l'ange de toutes ces cabanes, elle y porta sans cesse tous les genres de consolation. Dans aucune circonstance on n'a mieux vu à quel point le sentiment peut exalter l'intelligence. Cette simple villageoise avait compris son maître et tout ce que ses pensées avaient de plus élevé; souvent même elle l'étonnait par des idées heureuses auxquelles il n'avait point songé, et qu'il s'empressait de faire entrer dans l'ensemble de ses opérations. C'est ainsi que, remarquant la difficulté que ces cultivateurs éprouvaient à se

livrer à la fois à leurs travaux champêtres et aux soins de veiller sur leurs petits enfans, elle imagina de rassembler ces enfans en bas âge dans des salles spacieuses, où, pendant que leurs parens vaquaient à leur ouvrage, des conductrices intelligentes les gardaient, les amusaient, et commençaient à leur montrer les lettres et à les exercer à de petits travaux. C'est de là qu'est venue en Angleterre et en France l'institution de ces salles d'asile, où l'on reçoit et l'on garde les enfans des ouvriers, si souvent abandonnés dans les villes aux vices et aux accidens. L'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié, et qui bientôt sera adoptée partout, est entièrement due à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne du Ban-de-la-Roche. Elle y a consacré le peu qu'elle possédait, et de plus sa jeunesse et sa santé. Encore aujourd'hui, quoique avancée en âge, elle réunit autour d'elle, sans rétribution, une centaine d'enfans de trois à sept ans, et leur donne une instruction appropriée à leur âge. Les adultes, grace à M. Oberlin, n'ont plus de besoins moraux; mais quelques-uns encore, dans la vieillesse et dans la maladie, éprouvent des besoins physiques, Louise Scheppler y pourvoit: des bouillons, des remèdes, elle

trouve moyen de tout distribuer : leurs besoins pécuniaires même ne sont pas oubliés ; elle a fondé et elle administre un mont-de-piété d'une espèce toute particulière, et qui serait bien aussi une invention admirable, s'il était possible de le multiplier comme les salles d'asiles ; car il est du très-petit nombre de ceux qui n'usurpent pas leur nom ; on y prête sans intérêt et sans gage. Lorsque M. Oberlin mourut, par un testament revers de celui d'Eudamidas, il légua Louise Scheppler à ses enfans. Permettez-nous de vous lire quelques lignes de cet acte de dernière volonté ; ces simples paroles d'un maître mourant seront plus éloquentes que tout ce que nous pourrions y ajouter :

« Mes chers enfans, dit-il, je vous lègue ma « fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infati- « gable Louise. Elle a été pour vous garde « soigneuse, mère fidèle, institutrice, tout « absolument : son zèle s'est étendu plus loin ; « véritable apôtre du Seigneur, elle est allée « dans tous les villages où je l'envoyais assembler « les enfans autour d'elle, les instruire de la « volonté de Dieu, leur apprendre à chanter de « beaux cantiques, leur montrer les œuvres de « ce Dieu paternel et tout-puissant dans la na-

« ture, prier avec eux, et leur communiquer « toutes les instructions qu'elle avait reçues de « moi et de votre excellente mère. Les diffi- « cultés innombrables qu'elle rencontrait dans « ces saintes occupations en auraient découragé « mille autres; le caractère revêche des enfans, « leur langage patois, les mauvais chemins, les « les rudes saisons, pierres, eaux, pluies abon- « dantes, vents glacés, grêle, neiges profondes, « rien ne la retenait. Elle a sacrifié son temps et « sa personne au service de Dieu. Jugez, mes « chers enfans, de la dette que vous avez con- « tractée envers elle et moi! Encore une fois, « je vous la lègue; vous ferez voir, par les soins « que vous prendrez pour elle, si vous avez du « respect pour la dernière volonté d'un père. « Mais oui!... vous remplirez mes vœux; vous « serez pour elle, à votre tour, tous ensemble, « et chacun de vous en particulier, ce qu'elle « fut pour vous. »

« Messieurs et mesdemoiselles Oberlin, fidèles au vœu de leur père, voulurent donner à Louise Scheppler une part d'enfant; mais rien ne put déterminer cette fille généreuse à réduire le patrimoine déjà si modique, laissé par son maître; elle demanda seulement la permission

d'ajouter le nom d'Oberlin au sien; et ceux à qui appartient le droit de porter ce nom honorable ont cru l'honorer encore en le partageant ainsi. »

Un des devoirs imposés à M. Cuvier par sa place de secrétaire de l'Académie des Sciences, était de lire en séance publique l'éloge des membres de ce corps que la mort avait enlevés. Comme ses attributions particulières ne s'étendaient pas aux sciences de calcul, l'éloge des savans qui y avaient consacré leur vie était dévolu à l'autre secrétaire; tous ceux composés par M. Cuvier ont été recueillis à différentes époques et publiés successivement. Avant d'y jeter un coup d'œil, je donnerai quelques détails sur la manière dont il les prononçait. Dans la conversation ordinaire, on pouvait remarquer chez M. Cuvier un léger reste de l'accent de Montbéliard; mais cet accent disparaissait complètement lorsqu'il lisait ou parlait en public. Sa voix parvenait sans effort à l'oreille de tous ses auditeurs, et sa prononciation était remarquablement claire et distincte sans rien avoir d'affecté; de sorte que les étrangers le comprenaient plus facilement que la plupart des autres orateurs français. Son débit était toujours ac-

compagné d'un air de conviction, d'un certain jeu de physionomie qui s'emparaient de l'ame de ses auditeurs, et leur faisaient éprouver tour à tour les sentimens qu'il voulait leur inspirer. Il n'avait recours à aucun moyen déclamatoire ou théâtral pour fixer l'attention; mais le son mélodieux de sa voix, l'élégance de ses expressions, et je ne sais quelle grace naturelle, donnaient du charme à ses moindres phrases. Ces dernières qualités oratoires étaient d'autant plus remarquables, que l'emphase était à la mode dans les discours académiques lorsque M. Cuvier commença sa carrière, et que c'était en quelque sorte créer une nouvelle école que de revenir au naturel.

Je reviens maintenant à l'analyse des *Eloges*; ils forment trois volumes in-octavo; et comme il en existe plusieurs qui n'ont été imprimés que pour les membres de l'Institut, il est à espérer qu'avant peu il en paraîtra un quatrième volume. Le premier contient, en tête des Eloges, des « Réflexions sur les progrès de la science et son influence sur la société, » qui furent lues à la première séance annuelle des quatre Académies. Je m'y arrêterai un instant pour en citer un passage éloquent, où l'homme est dépeint depuis

sa première condition misérable et précaire jusqu'à l'état de puissance auquel il est parvenu aujourd'hui ; ce morceau offre un exemple de cette clarté soudaine et brillante que jetait M. Cuvier dans l'exposition des vérités importantes qu'il présentait à ses auditeurs.

« Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable ; les maux l'assaillaient de toutes parts ; les remèdes lui restaient cachés ; mais il avait reçu le génie pour les découvrir. Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs premiers besoins ; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert. Telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques. Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus ; il l'épia sans relâche ; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples. Se succédant dès-lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de

les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observations agrestes aux profonds calculs de Newton et de Laplace, aux énumérations savantes de Linnæus et de Jussieu. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant les siècles de malheurs et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir; les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité. »

Le premier éloge, qui fut lu le 5 avril 1800, est celui du vénérable Daubenton, qui, né dans la même ville que Buffon et choisi par lui pour collaborateur dans ses travaux scientifiques, devint bientôt son collègue au Jardin des Plantes. M. Cuvier explique les motifs de ce choix, et nous dépeint Buffon « comme un homme d'une fortune indépendante, que les agrémens du corps et de l'esprit, un goût violent pour les plaisirs, semblaient destiner à toute autre carrière que celle des sciences, et qui s'y trouvait cependant sans cesse ramené par ce

penchant irrésistible, indice presque assuré de talens extraordinaires. Long-temps incertain de l'objet auquel il appliquerait son génie, Buffon essaya de différentes carrières, et se détermina enfin pour l'histoire naturelle. Il en mesura d'abord toute l'étendue, il aperçut d'un coup d'œil ce qu'il y avait à faire, ce qu'il était en son pouvoir de faire, et ce qui exigeait des secours étrangers. »

Je voudrais pouvoir citer ce que dit M. Cuvier de son illustre prédécesseur; mais tout ce que je peux faire ici est d'indiquer les traits saillans de chacun de ces éloges, afin de donner une idée de leur nature, de leur variété et de leur perfection. Continuant de parler de Buffon, M. Cuvier ajoute que, doué de l'imagination la plus ardente, et d'un talent d'écrire égal à cette imagination, embrassant par l'activité de la pensée les lois qui tiennent enchaînées toutes les parties de la nature en un système unique, il lui fallait quelqu'un pour étudier les détails, quelqu'un qui eût reçu en partage la faculté d'une investigation patiente, une justesse d'esprit et un calme qui servissent de contrepoids à son ardeur; quelqu'un enfin dévoué comme lui à la science, mais en même temps assez mo-

deste pour se contenter d'un rôle secondaire, et lui laisser la possession entière de la brillante renommée qu'il ambitionnait. Il trouva toutes ces conditions réunies dans le compagnon des jeux de son enfance, dans Daubenton. Il existait au physique et au moral, entre les deux amis, le contraste le plus frappant; chacun d'eux semblait avoir reçu précisément les qualités propres à tempérer celles de l'autre par leur opposition. Buffon d'un naturel impérieux, avide en tout d'une jouissance prompte, semblait vouloir deviner la vérité et non l'observer. Son imagination venait à chaque instant se placer entre la nature et lui, et son éloquence semblait s'exercer contre sa raison, avant de s'employer à entraîner celle des autres. Daubenton, d'un tempérament faible, d'une modération qu'il devait à la nature autant qu'à sa propre sagesse, portait dans toutes ses recherches la circonspection la plus scrupuleuse; il n'affirmait que ce qu'il avait vu et touché; bien éloigné de vouloir persuader par d'autres moyens que par l'évidence même, il écartait avec soin de ses discours et de ses écrits toute image, toute expression propre à séduire. D'une patience inaltérable, jamais il ne souffrait d'un retard; il recommençait le même travail

jusqu'à ce qu'il eût réussi à son gré ; et par une méthode trop rare peut-être parmi les hommes occupés de sciences réelles, toutes les ressources de son esprit semblaient s'unir pour imposer silence à son imagination. Lorsque Buffon l'attacha au Jardin des Plantes, il crut n'avoir pris qu'un aide laborieux, qui lui aplanirait les difficultés de la route ; mais il trouva davantage ; car Daubenton fut un guide fidèle, qui lui en indiquait les écarts et les précipices. Cent fois le sourire piquant qui échappait à Daubenton lorsqu'il concevait du doute, fit revenir Buffon de ses premières idées. Cent fois un de ces mots que son ami savait si bien placer, l'arrêta dans sa marche précipitée ; et la sagesse de l'un s'alliant à la force de l'autre, parvint à donner à l'*Histoire des quadrupèdes*, la seule qui soit commune aux deux auteurs, cette perfection qui en fait, sinon la plus intéressante de celles qui entrent dans la grande Histoire naturelle de Buffon, du moins celle qui est le plus exempte d'erreurs, et qui restera le plus long-temps classique pour les naturalistes. Daubenton fut nommé démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle ; et ses appointemens, qui n'étaient d'abord que de cinq cents francs,

furent augmentés par degrés jusqu'à quatre mille francs. Buffon lui donna un logement, et ne négligea rien pour lui assurer l'aisance nécessaire à tout homme de lettres et à tout savant qui ne veut s'occuper que de la science. Daubenton, de son côté, se livra sans interruption aux travaux propres à seconder les vues de son bienfaiteur, et il érigea en même temps un monument à sa propre gloire Avant lui, le Muséum d'histoire naturelle n'était qu'un simple droguier et ne contenait, à proprement parler, que les rares coquilles rassemblées par Tournefort, qui avaient servi à amuser les premières années de Louis XV. En peu d'années, il changea totalement de face. Les minéraux, les bois, les fruits, les coquilles, furent réunis de toutes parts et exposés dans le plus bel ordre. On s'occupa de rechercher les moyens de conserver les corps organisés : les dépouilles inanimées des quadrupèdes et des oiseaux reprirent les apparences de la vie, et présentèrent à l'observateur les moindres détails de leurs caractères, en même temps qu'elles firent l'étonnement des curieux par la variété de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs. Daubenton appuyé par Buffon, et profitant du crédit de son ami près du gouverne-

ment, conçut et exécuta un plan plus vaste. Aucune des productions de la nature ne fut écartée de son temple ; il fit exécuter ce grand nombre de préparations anatomiques, qui, pour être moins agréables à l'œil du vulgaire, n'en sont que plus utiles à l'homme qui ne veut pas arrêter ses reherches à l'extérieur des êtres créés, et qui tâche de rendre l'histoire naturelle une science philosophique en lui faisant expliquer aussi les phénomènes qu'elle décrit. L'étude et l'arrangement de ces trésors étaient devenus pour Daubenton une véritable passion ; il s'enfermait pendant des journées entières dans le cabinet ; il y retournait de mille manières les objets qu'il y avait rassemblés; il essayait tous les ordres possibles jusqu'à ce qu'il eût trouvé celui qui ne choquait ni l'œil ni les rapports naturels. Ainsi, c'est principalement à Daubenton que la France est redevable de ce temple si digne de la déesse à laquelle il est consacré, et où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de l'étonnante fécondité de la nature qui a produit tant d'êtres divers, ou de l'opiniâtre patience de l'homme qui a su ressusciter tous ces êtres, les nommer, les classer, en assi-

gner les rapports, en décrire les parties, en signaler les propriétés (1).

Le second monument, aussi glorieux pour sa mémoire, qu'ait laissé Daubenton, est la description du Muséum, quoique des circonstances l'aient empêché de pousser cette description plus loin que les quadrupèdes. Réaumur, qui tenait alors le sceptre de l'histoire naturelle, et dont les *Mémoires sur les insectes* joignent à la clarté et à l'élégance l'intérêt le plus vif, ne vit pas sans quelque chagrin la renommée chaque jour croissante des deux grands naturalistes, et attaqua non-seulement Buffon, mais Daubenton qu'il considérait comme le soutien de son brillant rival. L'Académie fut quelquefois témoin

(1) On ne peut lire cet Eloge sans en appliquer une partie à l'auteur lui-même, qui paraît l'avoir écrit sans soupçonner cette ressemblance. Lorsque M. Cuvier parlait ainsi de Daubenton, il s'avançait à grands pas dans la carrière des sciences, et pour voir combien il le surpassa, il suffit de jeter un coup d'œil sur le Muséum tel qu'il l'a laissé à sa mort. Rien n'est plus difficile, au dire de tous ceux qui l'ont entrepris, que d'écrire l'éloge de M. Cuvier; ne suffirait-il pas pour cela de faire un choix parmi ceux qu'il a prononcés à l'Institut? ce serait le louer de la manière la plus juste et la plus convenable que de lui appliquer les éloges qu'il donnait avec tant de sincérité et de plaisir à ses collègues.

de ces querelles, et Buffon se vit obligé d'employer son crédit auprès de madame de Pompadour pour soutenir son ami, et pour le faire arriver aux degrés supérieurs qui étaient dus à ses travaux. Enfin les insinuations de leurs ennemis communs semblèrent produire leur effet, et Buffon fit paraître une édition de l'*Histoire naturelle* en treize volumes in-douze, dont il retrancha non-seulement la partie anatomique, mais encore les descriptions de l'extérieur des animaux; il se détermina en outre à paraître seul dans ce qu'il publia depuis, tant sur les oiseaux que sur les minéraux. Outre l'affront, Daubenton essuyait par là une perte considérable; il aurait pu plaider, car l'entreprise de l'Histoire naturelle avait été concertée en commun; mais pour cela il aurait fallu se brouiller avec l'intendant du Jardin du Roi; il aurait fallu quitter ce Cabinet qu'il avait créé, et auquel il tenait comme à la vie. Il oublia l'affront et la perte, et continua de travailler, consolé par les regrets que témoignèrent tous les naturalistes lorsqu'ils virent paraître le commencement de l'Histoire des oiseaux sans être accompagnée de ses descriptions exactes. Il oublia même tellement les petites injustices de son ancien ami,

qu'il contribua depuis à plusieurs parties de *l'Histoire naturelle*, quoique son nom n'y fût plus attaché. Leur intimité se rétablit même entièrement et se conserva jusqu'à la mort de Buffon.

Les travaux de Daubenton ne se bornèrent pas à l'histoire naturelle proprement dite ; il fit de nombreux efforts pour améliorer les laines de la France, et obtint par là une popularité qui lui fut très-utile auprès d'une assemblée qui se nommait la section des Sans-Culottes. Un certificat de civisme était nécessaire pour sa sûreté personnelle à cette époque orageuse ; un professeur, un académicien eût eu de la peine à l'obtenir ; on le présenta sous le titre de berger, et ce fut le berger Daubenton qui obtint le certificat nécessaire pour le savant. Ce document curieux existe encore.

En 1773, Daubenton obtint qu'une des chaires de médecine pratique du collège de France serait changée en une chaire d'histoire naturelle, et se chargea, en 1795., de la remplir. C'était un spectacle touchant de voir ce vieillard entouré de ses disciples qui recueillaient avec une attention religieuse ses paroles dont leur vénération semblait faire autant d'oracles ; d'entendre sa voix faible et

tremblante se ranimer, reprendre de la force et de l'énergie lorsqu'il s'agissait de leur inculquer quelques-uns de ces grands principes qui sont le résultat des méditations du génie, ou seulement de développer quelques vérités importantes. Il oubliait ses années et sa faiblesse lorsqu'il s'agissait d'être utile aux jeunes gens ou de remplir ses devoirs. Un de ses collègues lui ayant offert, lorsqu'il fut nommé sénateur, de le soulager dans son enseignement: «Mon ami, lui répondit-il, je ne puis être mieux remplacé que par vous : lorsque l'âge me forcera à renoncer à mes fonctions, soyez certain que je vous en chargerai.» Il avait alors quatre-vingt-trois ans. Nommé membre du Sénat, il voulut remplir ses nouveaux devoirs comme il avait rempli ceux de toute sa vie : il fut obligé de faire quelques changemens au régime qui l'avait conduit à un âge aussi avancé. La saison était rigoureuse. La première fois qu'il assista aux séances du corps qui venait de l'élire, il fut frappé d'apoplexie, et tomba sans connaissance dans les bras de ses collègues. Les secours les plus prompts ne purent lui rendre le sentiment que pour quelques instans, pendant lesquels il se montra tel qu'il avait

toujours été ; observateur tranquille de la nature, il tâtait avec ses doigts, qui étaient restés sensibles, les diverses parties de son corps, et indiquait aux assistans les progrès de la paralysie. Il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans sans avoir souffert, de manière que l'on peut dire qu'il a atteint au bonheur, sinon le plus éclatant, du moins le plus parfait et le moins mélangé, qu'il ait été permis à l'homme d'espérer.

Quoique je me sois bornée à donner une analyse générale de cet éloge, je m'y suis arrêtée plus long-temps qu'il ne conviendrait de le faire pour les autres. Deux raisons m'ont engagée à agir ainsi : l'une est que cette production est une des premières que M. Cuvier ait prononcées en présence de l'Empereur, sur qui elle fit une vive impression. La manière naturelle dont elle était écrite, et dont elle fut lue, produisit le plus heureux effet au milieu de l'affectation générale de l'époque, et ce fut à cette occasion que M. Dupont de Nemours, célèbre par ses mots piquans, s'écria : « Enfin, nous avons un secrétaire qui sait lire et écrire. » L'autre est que cet Eloge offre une nouvelle preuve de l'excellence innée du jugement de M. Cuvier.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un homme dont la raison a été mûrie par de longues années d'étude, dont l'impartialité est le fruit de l'expérience qu'apporte le temps ; il a été composé dans le feu de la jeunesse, à cette époque de la vie où nous nous livrons si facilement aux opinions qui nous séduisent, où le désir de faire parade de nos talens, nous engage à nous arrêter sur les imperfections d'autrui, où enfin la renommée que nous poursuivons avec ardeur, nous excite à parler de nous et à faire allusion à nos propres travaux. Rien de tout cela ne perce dans l'éloge de Daubenton, non plus que dans les autres écrits biographiques de M. Cuvier ; on y voit seulement le désir de faire valoir ses prédécesseurs, de montrer l'influence que leurs travaux auront probablement sur l'avenir de la science ; cet amour de la justice qui ne signale les erreurs que pour en préserver ceux qui suivent la même carrière, qui dévoile à regret les fautes commises et recherche toutes les circonstances qui peuvent les faire excuser ; cette bienveillance du cœur qui saisit avec empressement l'occasion de louer ; en un mot, ces éloges sont dignes de cette célébrité qu'ont si justement acquise les écrivains biographiques de la France.

Une courte analyse suffira pour les autres éloges de M. Cuvier; mais je crois nécessaire de les mentionner tous, pour montrer la variété des sujets qu'ils traitent, et d'en citer quelque passage, quand l'occasion s'en présentera, non que le style en soit supérieur à celui des autres ouvrages de M. Cuvier, mais parce qu'il réunit à la beauté de l'expression, tout ce qui peut exciter l'intérêt. M. Lemonnier, l'objet du second éloge, était premier médecin de Louis XVI et botaniste; il employa la plus grande partie de sa vie à introduire en France des plantes et des arbres utiles; il donnait gratuitement des soins aux pauvres, et quand son infortuné souverain fut arrêté, il continua courageusement de le visiter dans sa prison; ruiné par la révolution, il établit, pour se procurer le nécessaire, une boutique d'herboriste où il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, soigné par ses nièces avec le dévouement le plus infatigable, et entouré de ses amis qui regardaient la profession à laquelle il avait demandé une existence indépendante, comme un surcroît d'honneur pour sa vieillesse.

M. L'Héritier était aussi un botaniste, mais d'une autre espèce, car il était partisan déclaré

du système et de la nomenclature de Linné. Une anecdote curieuse rapportée dans son Éloge, montre à la fois son caractère et les rapports qu'il eut avec l'Angleterre. Cherchant sans cesse de nouvelles acquisitions pour sa science favorite, et avide de connaître les plantes exotiques, il apprit que Dombey venait d'arriver du Pérou et du Chili avec d'immenses collections, et qu'il désirait publier ses découvertes, mais sans pouvoir trouver les fonds nécessaires pour cette entreprise. L'Héritier obtint de Dombey qu'il lui remettrait ses herbiers et recevrait en dédommagement une pension annuelle; à partir de ce moment son zèle ne connut plus de bornes : des peintres et des graveurs furent mandés, et déjà l'ouvrage était fort avancé, quand il apprit que les savans espagnols qui avaient accompagné Dombey, demandaient au gouvernement français que ses recherches ne parussent point avant les leurs et d'en arrêter la publication. L'Héritier sachant que l'ordre devait lui être signifié le lendemain, ne consulte que son ami Broussonet, envoie chercher vingt à trente layetiers, et la nuit se passe à faire des caisses, Lui, sa femme, Broussonet et Redouté, emballent l'herbier, et dès le

matin, il part en poste avec son trésor pour Calais; il n'est tranquille que lorsqu'il a touché le sol de l'Angleterre. Il passa quinze mois à Londres dans la retraite la plus absolue, et fut charmé de l'accueil bienveillant qu'il y reçut. La bibliothèque et les collections de sir Joseph Banks, l'herbier de Linné acheté par le docteur Smith, ceux de tous les botanistes anglais, furent mis à sa disposition, et il réussit à terminer son ouvrage. La plupart des planches furent complétées à son retour en France; mais les circonstances politiques, et les fonctions qu'il fut appelé à remplir, ne lui permirent pas de publier son manuscrit. Il apporta dans l'accomplissement de ses devoirs de magistrat le même zèle et la même activité unis à une rare sévérité de conscience; mais ni ses vertus publiques, ni ses vertus privées, ne purent le préserver des coups d'un assassin. Etant un soir sorti fort tard de l'Institut, il fut trouvé, le lendemain, à quelques pas de sa maison, égorgé de plusieurs coups de sabre. . . . . .

M. Gilbert était renommé surtout pour ses connaissances en agriculture, et fut envoyé en Espagne par le gouvernement français pour y chercher ces belles races de moutons auxquelles

l'Angleterre doit de si grandes améliorations dans ses laines. Un seul trait suffira pour faire connaître le caractère de cet excellent homme : un de ses amis étant devenu suspect et ayant été incarcéré pendant la révolution, en 1793, Gilbert porta chaque mois à la femme de cet ami, la moitié de ses propres appointemens, lui laissant croire que c'étaient ceux de son mari, afin qu'elle ne se doutât pas de sa destitution et qu'elle ne connût point toute l'étendue du danger qu'il courait. M. Gilbert, plein d'espoir, partit avec une sorte de transport pour sa mission en Espagne, ne prévoyant guère les obstacles et les chagrins qui l'attendaient. Mal soutenu, et quelquefois même entièrement oublié par son gouvernement, il fut pendant deux ans dans l'impossibilité de faire les achats projetés, et enfin il se vit obligé d'engager son propre patrimoine pour se tirer des cruels embarras où l'avait mis sa confiance en ceux qui l'avaient envoyé. Il se flattait, en partant, d'avoir tout fait en trois mois : mais après deux ans de traverses, de fatigues incroyables, de contrariétés de tout genre, et même d'humiliations, le troupeau qu'il était parvenu à rassembler n'était que le tiers de ce qu'il aurait dû être. Ses forces corporelles cédèrent enfin à

toutes ces souffrances, et il fut emporté par une fièvre maligne après neuf jours de maladie.

D'Arcet, l'ami intime de Montesquieu, son collaborateur pour la réunion et l'arrangement des immenses matériaux qui servirent à composer *l'Esprit des lois*, et précepteur du jeune Montesquieu, ne perdit jamais de vue la chimie au milieu de ces devoirs multipliés, et fut le créateur et le propagateur des perfectionnemens nombreux qu'a éprouvés la fabrication de la porcelaine en France.

L'histoire de Priestley est trop connue pour qu'il soit nécessaire que je l'expose ici en détail; mais comme son Éloge est un des plus beaux monumens qui soit sorti de la plume de M. Cuvier, je citerai le passage suivant où il parle des travaux de ce grand chimiste :

« Priestley, comblé de gloire, s'étonnait modestement de son bonheur, et de cette multitude de beaux faits que la nature semblait n'avoir voulu révéler qu'à lui seul. Il oubliait que ces faveurs n'étaient pas gratuites, et que, si elle s'était si bien expliquée, c'est qu'il avait su l'y contraindre par une persévérance infatigable à l'interroger, et par mille moyens ingénieux de lui arracher des réponses.

« Les autres cachent soigneusement ce qu'ils

doivent au hasard ; Priestley semble lui vouloir tout accorder; il remarque avec une candeur unique combien de fois il en fut servi sans s'en apercevoir, combien de fois il posséda des substances nouvelles sans les distinguer ; et jamais il ne dissimula les vues erronées qui le dirigèrent quelquefois, et dont il ne fut désabusé que par l'expérience. Ces aveux firent honneur à sa modestie sans désarmer la jalousie. Ceux à qui leurs vues et leurs méthodes n'avaient jamais rien fait découvrir, l'appelaient un simple faiseur d'expériences, sans méthode et sans vues. « Il n'est pas étonnant, ajoutaient-ils, que dans « tant d'essais et de combinaisons, il s'en trouve « quelques-uns d'heureux. » Mais les véritables physiciens ne furent point dupes de ces critiques intéressées. »

Il existe un autre passage où M. Cuvier, en prenant la défense de Priestley, fait preuve de tant de franchise et de loyauté, qu'on me pardonnera sans peine de le citer également :

« Me voici arrivé, Messieurs, à la partie pénible de ma tâche. Vous venez de voir Priestley marchant de succès en succès dans l'étude des sciences humaines, auxquelles il ne consacra cependant que quelques momens de loisir. Il

faut à présent vous le montrer dans une autre carrière, luttant contre la nature des choses, qui a voulu que leurs premiers principes restassent couverts d'un voile impénétrable à notre raison ; cherchant à soumettre le monde à ses conjectures; consumant presque toute sa vie dans ces vains efforts, et se précipitant enfin dans l'abîme du malheur. Ici, j'ai besoin, comme lui, de toute votre indulgence. Peut-être les détails où je vais entrer paraîtront-ils à quelques personnes un peu étrangers au lieu où je parle ; mais je crois que c'est dans ce lieu surtout que l'exemple terrible qu'ils retracent a droit d'être entendu avec quelque intérêt. Je vous ai dit que Priestley était ecclésiastique ; il faut que j'ajoute qu'il passa successivement par quatre religions avant de se déterminer à en enseigner une dans ses ouvrages publics. Élevé dans toute la sévérité de la communion presbytérienne que nous appelons calviniste, et dans toute l'âpreté de la prédestination telle que l'enseigna Gomar, il commença à peine à réfléchir qu'il se tourna vers la doctrine plus douce d'Arminius. Mais à mesure qu'il avançait, il semblait qu'il trouvât toujours trop à croire. Il en vint donc à adopter l'opinion des Ariens

qui, après avoir été près d'envahir la chrétienté sous les successeurs de Constantin, n'a plus aujourd'hui d'asile qu'en Angleterre, mais que les noms de Milton, de Clarcke, de Locke, et même, à ce que quelques-uns disent, celui de Newton, décorent et dédommagent en quelque sorte, dans les temps modernes, de son ancienne puissance.

« L'arianisme, tout en déclarant le Christ une créature, le croit cependant un être d'une nature supérieure, produit avant le monde, et l'organe du Créateur dans la production des autres êtres : c'est la doctrine revêtue d'une poésie si magnifique dans *le Paradis perdu*. Priestley, après l'avoir professée long-temps, l'abandonna encore pour devenir unitaire, ou ce que nous nommons socinien. Il en est peut-être bien peu parmi ceux qui m'écoutent qui se soient jamais informés en quoi ces deux sectes diffèrent : c'est que les sociniens nient la préexistence du Christ, et ne le regardent que comme un homme, quoiqu'ils révèrent en lui le Sauveur du monde, et qu'ils reconnaissent que la divinité s'est unie à lui pour ce grand ouvrage. Cette subtile nuance entre deux hérésies occupa pendant trente ans une tête que

réclamaient les questions les plus importantes des sciences, et fit produire à Priestley incomparablement plus de volumes qu'il n'en a écrit sur les différentes espèces d'airs.... Ses derniers momens furent remplis par les épanchemens de cette piété qui avait animé toute sa vie et qui, pour n'être pas bien gouvernée, en avait causé toutes les erreurs. Il se faisait lire les évangiles, et remerçait Dieu de lui avoir donné une vie utile et une mort paisible. Il mettait au rang des principaux bienfaits qu'il en avait reçus, celui d'avoir connu personnellement presque tous ses contemporains célèbres. « Je vais m'endormir « comme vous, dit-il à ses petits enfans qu'on em- « menait; mais, ajouta-t-il en regardant les assis- « tans, nous nous réveillerons tous ensemble, et « j'espère pour un bonheur éternel, » témoignant ainsi dans quelle croyance il mourait. Ce furent ses dernières paroles. Telle a été la fin de cet homme que ses ennemis accusèrent si long-temps de vouloir renverser toute religion et toute morale, et dont le plus grand tort fut cependant de méconnaître sa vocation, et d'attacher trop d'importance à ses sentimens particuliers sur des matières où le plus important de tous les sentimens devrait être l'amour de la paix.»

Le sujet de l'Éloge suivant, M. Cels, était un cultivateur botaniste, à qui Paris doit le jardin célèbre qui porte son nom, et la France plusieurs lois excellentes en faveur de l'agriculture, qui furent rendues d'après les idées qu'il avait émises.

Il n'y avait qu'un naturaliste profondément instruit qui pût apprécier les travaux de M. Adanson, et il ne fallait pas moins de pénétration que d'impartialité pour séparer ces beaux et rares talens de cette bizarrerie et de cette exagération d'idées qui furent la cause de ses erreurs. Ce voyageur se rendit au Sénégal, parce que c'était celui de tous les établissemens français dont l'accès était le plus difficile, dont le séjour était le plus malsain, le plus dangereux à beaucoup d'autres égards, et par conséquent le moins connu des naturalistes. L'Afrique fut en conséquence le théâtre de ses découvertes, et c'est à lui qu'est due la description la plus complète de ce géant du règne végétal, le Baobab, ou, pour parler plus exactement, l'*Adansonia digitata*.

M. Broussonet, professeur de botanique à l'École de médecine de Montpellier, fut appelé à l'Institut par la section de zoologie et d'anatomie, en considération de plusieurs ouvrages

qu'il avait publiés sur la première de ces sciences. Il mourut d'un coup de soleil, après une vie signalée par des dangers de toute espèce auxquels il n'échappa que par une espèce de miracle.

M. Lassus avait exercé la chirurgie, et quoique très-habile dans cette profession, il eut un jour le malheur de saigner deux fois sans succès une princesse du sang royal. Ce petit évènement causa une rumeur universelle. « Une princesse piquée deux fois et qui n'a pas saigné! quel accident effroyable! » disaient les courtisans. Les médecins de la cour remuaient la tête d'un air mystérieux et significatif; mais la princesse, plus généreuse, procura à M. Lassus un autre emploi en échange de celui qu'elle ne pouvait lui conserver dans sa maison, et s'assura ainsi d'un serviteur dévoué, tandis que le public y gagna en même temps un homme de talent. Pendant la révolution, M. Lassus voyagea en Italie avec la princesse et la sœur de cette dernière. A son retour il montra ses portefeuilles pour prouver qu'il n'avait quitté sa patrie qu'afin de l'enrichir de connaissances utiles; il échappa de cette manière aux lois portées contre les émigrés, et fut nommé professeur à l'École de médecine de Paris.

M. Ventenat était un ecclésiastique très-instruit en botanique. Protégé par Joséphine, il a décrit les richesses végétales du jardin de la Malmaison.

Le nom de M. de Saussure sera toujours cher aux botanistes; son éloge, ainsi que celui de M. Broussonet, célèbre naturaliste de Genève, terminent le volume dont je parle. Dans cette double biographie se trouve un exemple du talent descriptif de M. Cuvier, talent qu'il a eu si rarement l'occasion de manifester, que je crois devoir citer ce passage : « Comme le voyageur est ravi d'admiration lorsque dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève, qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac, dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes; ces coteaux qui s'élèvent par degrés et que revêt une riche végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête sourcilleuse des Hautes-Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le Mont-Blanc, ce géant des montagnes européennes, se couronnant de

cet immense groupe de neiges où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu.

« Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poète et de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

« Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la végétation qui les nourrit; le lac y forme, pour le physicien, une sorte de mer par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvemens; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce du globe, en trouve là les masses centrales, relevées et perçant de toutes parts leur enveloppe pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans

leur intérieur, ou s'élever au-dessus d'eux. »

L'Éloge de Fourcroy, du brillant, de l'éloquent, du calomnié Fourcroy, ouvre le second volume. Les obstacles qu'eut à surmonter sa jeunesse, sa lutte vigoureuse contre l'injustice et la pauvreté, le récit de ses découvertes, forment un des plus beaux morceaux biographiques qui aient jamais été écrits. La description suivante de son cours rappelle ceux de M. Cuvier lui-même, et peut, sous beaucoup de rapports, s'appliquer à tous deux : « Pendant plus de vingt-cinq ans, l'amphithéâtre du Jardin des Plantes a été, pour M. de Fourcroy, le principal foyer de sa gloire. Les grands établissemens de cette capitale, où des maîtres célèbres exposent à un public nombreux et digne d'être leur juge les doctrines les plus profondes de nos sciences modernes, rappellent à notre souvenir ce que l'antiquité eut de plus noble. On croit y retrouver à la fois ces assemblées où tout un peuple était animé par la voix d'un orateur, et ces écoles où des hommes choisis venaient se pénétrer des oracles d'un sage. Les leçons de M. de Fourcroy, du moins, répondaient complètement à cette double image; Platon et Démosthènes y semblaient réunis; et il faudrait

être l'un ou l'autre pour en donner une idée. Enchaînement dans la méthode, abondance dans l'élocution, noblesse, justesse, élégance dans les termes, comme s'ils eussent été longuement choisis; rapidité, éclat, nouveauté, comme s'ils eussent été subitement inspirés; organe flexible, sonore, argentin, se prêtant à tous les mouvemens, pénétrant dans tous les recoins du plus vaste auditoire; la nature lui avait tout donné. Tantôt son discours coulait également et avec majesté; il imposait par la grandeur des images et la pompe du style; tantôt, variant ses accens, il passait insensiblement à la familiarité ingénieuse, et rappelait l'attention par des traits d'une gaieté aimable. Vous eussiez vu des centaines d'auditeurs de toutes les classes, de toutes les nations, passer des heures entières, pressés les uns contre les autres, craignant presque de respirer, les yeux fixés sur les siens, suspendus à sa bouche, comme dit un poète (*pendent ab ore loquentis*). Son regard de feu parcourait cette foule; il savait distinguer dans le rang le plus éloigné l'esprit difficile qui doutait encore, l'esprit lent qui ne comprenait pas; il redoublait pour eux d'argumens et d'images; il variait ses expressions jusqu'à ce qu'il eût

rencontré celles qui pouvaient les frapper; la langue semblait multiplier pour lui ses richesses. Il ne quittait une matière que quand il voyait tout ce nombreux auditoire également satisfait. »

Il est difficile de parler de Fourcroy sans rappeler l'odieuse accusation qui s'attacha longtemps à son nom (1). Voici ce que dit à ce sujet M. Cuvier dans le même Éloge : « Peut-être me blâmera-t-on de rappeler ces tristes souvenirs; mais quand un homme célèbre a eu le malheur d'être accusé comme M. de Fourcroy; lorsque cette accusation a fait le tourment de sa vie, ce serait en vain que son historien essaierait de la faire oublier en gardant le silence. Nous devons même le dire : si, dans les sévères recherches que nous avons faites, nous avions trouvé la moindre preuve d'une si horrible atrocité, aucune puissance humaine ne nous aurait contraints de souiller notre bouche de son éloge,

(1) On prétendait qu'il aurait pu sauver Lavoisier pendant le règne de la terreur, comme il avait fait pour beaucoup d'autres, par son influence; mais au moment où Lavoisier fut arrêté, il était menacé lui-même, et dans l'impossibilité de servir personne. Lavoisier périt sur l'échafaud, et Fourcroy fut accusé d'avoir pris part à cette mort qui le délivrait d'un rival redoutable.

d'en faire retentir les voûtes du temple qui ne doit pas être moins celui de l'honneur que celui du génie. »

La France doit au médecin Desessarts, dont l'Éloge vient ensuite, l'abolition de ces maillots, de ces horribles cuirasses de baleine qui étaient autant d'espèces de serres chaudes, où l'on emprisonnait le corps et l'esprit des enfans depuis le moment de leur naissance. M. Desessarts rappela aux devoirs de la nature les mères qui abandonnaient leurs nourrissons à des soins étrangers lorsqu'elles pouvaient les allaiter elles-mêmes ; et, sans le citer, Rousseau lui dut les premières pages de l'*Émile*.

La notice biographique suivante est consacrée au savant physicien anglais, Henry Cavendish, qui, malgré son immense fortune et sa haute naissance, se livra à l'étude des sciences avec l'ardeur la plus désintéressée. Dans le passage suivant, M. Cuvier rend ainsi justice à ses travaux : « Tout ce que les sciences lui ont révelé semble avoir quelque chose de sublime et de merveilleux ; il a pesé la terre ; il a préparé les moyens de naviguer dans l'air ; il a dépouillé l'eau de sa qualité d'élément ; et ces doctrines si nouvelles et si opposées aux opinions reçues,

il les a mises dans une évidence plus étonnante encore que leur découverte même. Les écrits où il les expose sont autant de chefs-d'œuvre de sagacité et de méthode, parfaits dans leur ensemble et dans leurs détails, où aucune autre main n'a rien eu à refaire, et dont l'éclat n'a fait que s'accroître avec les années; en sorte qu'il n'y a nulle témérité à présager qu'il fera rejaillir sur sa maison autant de lustre qu'il en a reçu d'elle, et que ces recherches, qui excitaient peut-être la pitié et le mépris de quelques-uns de ses proches, feront encore retentir son nom à une époque où son rang et ses aïeux auraient eu peine à le porter. L'histoire de trente siècles nous enseigne, en effet, bien clairement que les vérités grandes et utiles sont à la longue le seul héritage durable que puissent laisser les hommes. »

Immédiatement après ces grands noms, paraît celui de Pallas, voyageur éclairé qui parcourut le nord de l'Asie, habitant de la Crimée, et naturaliste aussi infatigable que profond.

Les éloges de M. Parmentier et du comte de Rumford sont réunis, et précédés d'une sorte d'introduction où sont exposés leurs travaux, qui avaient pour but principal de pro-

curer de la chaleur et des alimens aux classes les plus pauvres. Le premier, qui avait appris à connaître la valeur de la pomme de terre dans les prisons de l'Allemagne, dissipa les préjugés qui régnaient contre cette racine en France, où on l'accusait d'engendrer la lèpre, la fièvre, et je ne sais combien d'autres maladies. M. Parmentier employa un moyen curieux pour la rendre populaire et faire naître l'envie de la cultiver. Il en planta en plein champ dans des lieux très-fréquentés, les faisant garder avec appareil pendant le jour seulement, heureux quand il apprenait qu'il avait excité ainsi à ce qu'on lui en volât quelques-unes pendant la nuit. Il obtint ensuite du roi qu'il portât en pleine cour, dans un jour de fête solennelle, un bouquet de *fleurs* de pomme de terre à sa boutonnière; et il n'en fallut pas davantage pour engager plusieurs grands seigneurs à en faire planter. Mais ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'il vit ses efforts couronnés d'un succès complet; et pendant la révolution, il fut exclus d'une place de magistrat pour avoir *inventé* les pommes de terre.

Benjamin Thomson, comte de Rumford, était Américain de naissance et avait servi dans l'armée royaliste pendant la guerre entre l'Amé-

rique et l'Angleterre. Lorsque la paix fut faite, il passa dans ce dernier pays, où Georges III le créa chevalier; ce prince le recommanda ensuite à l'électeur de Bavière, à la cour duquel il parvint aux plus hautes dignités. Ce fut alors qu'il porta toute son attention sur la condition malheureuse du pauvre, et qu'en cherchant les moyens de l'améliorer, il fit ces belles découvertes dont ont profité toutes les classes de la société.

La vie du célèbre voyageur en Orient, M. Olivier, fait l'objet de l'éloge suivant; l'histoire de cet homme recommandable fournit une nouvelle preuve de l'avantage que procurent les connaissances médicales à celui qui se trouve au milieu de peuples d'une civilisation arriérée.

M. Cuvier nous fait ensuite connaître M. Tenon le chirurgien. Sa jeunesse s'écoula dans les privations de toute espèce : son âge mûr fut paisible et honoré, et il atteignit sa quatre-vingt-deuxième année sans éprouver aucune infirmité intellectuelle.

L'éloge du célèbre Werner offre, sous une forme concise, un résumé extrêmement intéressant de tout ce qu'a fait ce grand homme, sans oublier ces singularités de caractère qui privèrent

le monde savant des résultats écrits de ses travaux et de ses vastes connaissances. Il aima mieux, en effet, confier le soin de sa réputation à la justice de ses élèves que de recourir lui-même à sa plume pour l'établir aux yeux de la postérité.

Vient ensuite la vie de Desmarets, l'antagoniste de Werner, le champion des volcans, dont les découvertes firent naître les disputes des plutonistes et des neptunistes, disputes qui non-seulement placèrent le monde entre le feu et l'eau, mais qui furent soutenues de part et d'autre avec plus d'animosité que ne l'a jamais été aucune autre question scientifique.

A la fin de ce volume se trouvent deux éloges lus à la Société philomatique de Paris, le discours de M. Cuvier lors de sa réception à l'Académie française, et la réponse du président de l'Académie. Le premier éloge est celui de M. Riche, dont la vie ressembla à celle d'un héros de roman, et qui mourut à trente-cinq ans, des suites de ses souffrances morales et des fatigues qu'il avait éprouvées. Le second est consacré à Bruguières, le compagnon d'Olivier dont il a été question plus haut. Dans son discours à l'Académie, M. Cuvier fait preuve de

qualités littéraires brillantes, que ses études habituelles lui permettaient rarement de déployer, mais qu'il possédait à un aussi haut degré que celles nécessaires à ses recherches scientifiques; il y prodigue les richesses de l'imagination et les allusions classiques les plus délicates; ce discours paraît l'ouvrage d'un homme qui a consacré sa vie aux lettres, et montre combien est admirable l'alliance de la science et de la littérature dans un même esprit. La réponse de M. le comte Desèze offre un excellent résumé des travaux exécutés jusque-là par M. Cuvier.

Le troisième volume commence par l'éloge de M. de Beauvois, le voyageur africain, à qui le monde savant doit la flore d'Oware et de Benin, et qui, après avoir résisté au climat brûlant de l'Afrique et de l'Amérique, mourut par suite des changemens soudains de température auxquels est sujet celui d'Europe. Cette notice biographique contient quelques passages remarquables sur l'esclavage.

Les sentimens fraternels, la reconnaissance, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'éprouvait M. Cuvier envers tous ceux qui contribuaient aux progrès des sciences, ne sont nulle part

plus frappans que dans son éloge de sir Joseph Banks, ce protecteur éclairé et généreux des savans. Il raconte d'une manière animée ses voyages et ses aventures, et effleure, avec cette délicatesse qui le caractérisait, cette fameuse dispute au sujet des pointes ou des boutons arrondis à donner aux conducteurs électriques, dispute qui plaça sir Joseph Banks à la tête de la Société royale de Londres, et qui, racontée par un autre que M. Cuvier, eût pu donner matière à quelque ridicule. Cet éloge n'est pas moins remarquable par l'honorable témoignage donné à une nation qui n'a que trop souvent été l'objet de la jalousie, et qui trop souvent elle-même n'en a pas été exempte à l'égard des autres peuples. « Les savans anglais, dit M. Cuvier, ont pris une part aussi glorieuse que ceux d'aucune autre nation à ces travaux de l'esprit communs à tous les peuples civilisés. : ils ont affronté les glaces de l'un et l'autre pôle ; ils n'ont laissé dans les deux océans aucun recoin qu'il n'aient visité ; ils ont décuplé le catalogue des règnes de la nature : le ciel a été peuplé par eux de planètes, de satellites, de phénomènes inouis ; ils ont compté, pour ainsi dire, les étoiles de la voie

lactée. Si la chimie a pris une face nouvelle, les faits qu'ils lui ont fournis ont essentiellement contribué à cette métamorphose. L'air inflammable, l'air pur, l'air phlogistique leur sont dus; ils ont découvert la décomposition de l'eau; des métaux nouveaux, et en grand nombre, sont les produits de leurs analyses. La nature des alkalis fixes n'a été démontrée que par eux; la mécanique, à leur voix, a enfanté des miracles, et placé leur pays au-dessus des autres dans presque tous les genres de fabrication. »

A l'époque où parut M. Duhamel le minéralogiste, De Saussure n'avait point voyagé, Deluc n'avait point écrit, Werner n'avait point encore, par la force d'un génie supérieur, coordonné en quelque sorte l'univers minéral. Après plusieurs années de travaux scientifiques, M. Duhamel fut attaché à l'Ecole des mines de Paris, et M. Cuvier s'exprime ainsi en parlant de l'influence qu'il exerça dans cette place : « Nos exploitations de fer, de houille se sont quadruplées; les mines de fer qui vont s'ouvrir près de la Loire, dans la région du charbon de terre et au milieu du combustible, vont produire le métal aux mêmes prix qu'en Angleterre. L'antimoine, le manganèse, que nous importions

autrefois, s'exportent aujourd'hui en quantité considérable : le chrôme, découverte de nos chimistes, est aujourd'hui le produit très-utile de l'une de nos mines. Déjà on a extrait de très-bel étain des mines des côtes de Bretagne. L'alun, le vitriol, autrefois presque inconnus en France, s'y recueillent en abondance. Un amas immense de sel gemme vient d'être découvert en Lorraine; et tout annonce que ces créations, extrêmement nouvelles, ne se borneront pas là. Sans doute ce n'est pas à un seul homme, ni à l'érection d'une seule chaire, que tout ce bien peut s'attribuer; mais il n'en est pas moins vrai que cet homme, que cette chaire en ont été la première occasion. »

Le nom de M. Haüy, le créateur de la cristallographie, est regardé comme une autorité par le monde savant; et j'éprouve d'autant plus de plaisir à m'arrêter sur son éloge, qu'il est un des plus beaux de tous ceux qu'ait fait M. Cuvier. L'homme extraordinaire dont il est ici question, commença sa carrière par être enfant de chœur, et apprit pour son amusement l'histoire naturelle et la botanique. Ses goûts le conduisaient fréquemment au Jardin des Plantes, et le hasard fit qu'un jour il entra avec la

foule dans l'amphithéâtre pour entendre une leçon de Daubenton sur la minéralogie. Cette science lui inspira dès-lors un vif intérêt, et le hasard le servit encore dans cette nouvelle direction donnée à ses études. Examinant quelques minéraux chez un de ses amis, il eut l'heureuse maladresse de laisser tomber un beau groupe de spath calcaire cristallisé en prismes. La fracture d'un de ces prismes lui ouvrit un nouveau monde d'idées, et il devint le législateur de la minéralogie, le fondateur d'un système qui a été adopté par le monde entier. Emprisonné à l'époque la plus désastreuse de la révolution, il poursuivait tranquillement ses travaux dans sa cellule ; et ce ne fut qu'après une vive résistance de sa part, que son ami, M. Geoffroy Saint-Hilaire, parvint à l'en arracher, la veille du fatal 2 septembre. En 1802, il fut nommé professeur au Muséum d'histoire naturelle. Pieux, bienveillant, tolérant, et entièrement dévoué à l'étude, aucunes considérations mondaines ne le détournèrent jamais de ses exercices religieux et de ses travaux scientifiques. Sa manière de vivre fut toujours aussi simple que la position d'où il était parti. Il se promenait chaque jour dans les mêmes lieux, prenait le même exercice, s'habillait de la

même façon ; ses manières et son langage étaient également remarquables par leur simplicité primitive. Une chute dans sa chambre lui occasiona une fracture dont il ne guérit jamais, et, pendant les longues souffrances qui précédèrent sa mort, il partagea son temps entre la prière, les soins qu'il donnait à une édition de ses œuvres, et ceux que réclamaient le sort futur de ses élèves.

Le comte Berthollet était un chimiste du premier ordre : c'est à lui que sont dues la méthode actuelle de blanchir la toile, et de nombreuses améliorations dans l'art de la teinture.

M. Richard reçut le jour à Auteuil dans un jardin appartenant à Louis XV, et dont il devint par la suite le directeur. Né au milieu des plantes, il connut leurs noms avant de savoir lire, et apprit à les dessiner avant d'écrire correctement. Sa vie entière fut consacrée à la botanique ; ce fut pour elle qu'il se perfectionna dans le dessin, pour elle qu'il apprit le grec et le latin, pour elle qu'il refusa des offres avantageuses qui lui étaient faites s'il voulait se vouer à l'Eglise, pour elle enfin qu'il fut mis hors de la maison de son père avec une chétive pension

alimentaire. Consacrant ses nuits à dessiner et ses journées à étudier la botanique, il amassa une somme d'argent assez considérable, mais cet argent était destiné à sa science de prédilection. Il fut envoyé dans les colonies françaises en Amérique pour y propager la culture des plantes de l'Inde, et étudier celles de ces pays qui pourraient à leur tour être utiles. Il revint en France chargé de trésors scientifiques; mais pendant son absence tout avait changé de face: Buffon était mort, le gouvernement se trouvait plongé dans des difficultés de toute espèce; personne ne se souvenait des promesses qui lui avaient été faites; des gens qui voyaient chaque jour leur tête menacée, ne pouvaient guère se soucier beaucoup du girofle de Cayenne. Ainsi, M. Richard se trouva avoir employé son temps, altéré sa santé, perdu sa fortune, sans conserver l'espoir d'un meilleur avenir. Il ne lui restait qu'à recommencer le genre de vie auquel il s'était voué à l'âge de quatorze ans. Mais il demeura aussi grand que jamais comme savant. Ses dissertations sont autant de preuves de l'étendue et de la sagacité étonnante de ses vues; mais son caractère aigri par tant de malheurs,

ne redevint jamais ce qu'il était auparavant, et il mourut à l'âge de soixante-sept ans, après de longues souffances du corps et de l'ame.

Il n'est personne parmi ceux qui ont fréquenté le Jardin des Plantes, pendant ces dernières quarante années, qui n'ait connu, au moins de nom, M. Thouin. Il y avait succédé à son père, dans la place de jardinier en chef; réunissant la science aux connaissances pratiques les plus étendues, voué tout entier à l'amélioration du Jardin, il devint par degrés le centre d'une correspondance qui s'étendait à toutes les parties du monde. Sa belle figure, son maintien noble et doux; sa conversation pleine d'intérêt, le faisaient rechercher des personnes du rang le plus élevé, comme de celles de la condition la plus modeste. Il mourut en 1824.

L'éloge du comte de Lacépède, nous le présente sous trois aspect différens; d'abord comme musicien très-habile dans la théorie et la pratique, ensuite comme savant, et enfin comme homme d'Etat, apportant dans toutes les actions de sa vie la politesse la plus exquise, les dispositions les plus affectueuses et les plus

bienveillantes, unies aux qualités morales les plus élevées. Il mourut de la petite vérole à l'âge de soixante-neuf ans.

Les éloges de MM. Hallé, Corvisart et Pinel, tous trois médecins d'un grand mérite, sont réunis en un seul. Le premier fut le propagateur infatigable de la vaccine, très-habile dans le traitement des maladies chroniques, et renommé pour sa bienfaisance. M. Corvisart, après avoir perdu plusieurs occasions d'avancement pour n'avoir pas voulu porter une perruque à marteaux, fut enfin nommé médecin en chef de l'hôpital de la Charité, et ensuite professeur à l'Ecole de médecine. Sa renommée se répandit dans l'Europe entière, et quelque temps avant sa mort, il devint médecin de la cour de Napoléon. M. Pinel se prépara à l'étude de la médecine par celle des mathématiques et de l'histoire naturelle, mais une timidité insurmontable qui l'empêchait de s'exprimer, s'opposa long-temps à ce qu'il fût connu. Néanmoins, lorsque son mérite se fit jour, sa réputation grandit rapidement. Il fut nommé médecin en chef à la Salpétrière, puis à Bicêtre, et plus tard professeur à l'Ecole de médecine. Il se rendit célèbre, surtout par sa

classification des maladies et son traitement des aliénés.

Les bornes étroites où je suis obligé de me renfermer, s'opposent à ce que je rende une justice complète à l'éloge de M. Fabroni, dont le génie et les connaissances variées exigeaient des qualités semblables de son biographe. Comme la plupart de ceux qui sont arrivés à une grande célébrité, M. Fabroni passa sa première jeunesse dans les privations et les difficultés de toute espèce. Son premier ouvrage était intitulé : « Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture, ou exposition du véritable plan pour cultiver son bien. » Il devint sous-directeur du beau Muséum de Florence, et y fonda des chaires de plusieurs espèces. Enlevé à cet établissement par Marie-Louise, reine d'Etrurie, il continua de servir son pays; et tout en remplissant diverses fonctions administratives, il publia ses idées sur les arts, l'agriculture, l'économie politique et les questions générales qui se rattachent aux plus profondes théories des sciences. Les vignobles de l'Italie s'améliorèrent beaucoup par ses soins, et la Toscane manquant de combustible, le grand duc le chargea de découvrir des mines

de charbon de terre. Lorsque les Français jetèrent l'alarme dans toute l'Italie par leurs conquêtes, M. Fabroni chercha un refuge dans les études chimiques appliquées aux arts utiles, et quand la Toscane eut reconnu la république française, il fut chargé d'une mission en France pour vérifier l'unité des poids et mesures. Se trouvant à Paris lorsque la guerre fut déclarée à l'Autriche et à la Toscane, il obtint qu'un conservateur spécial fût envoyé à Florence, pour veiller aux collections, et par suite de cette précaution elles ne perdirent que la Vénus de Médicis qui, par le fait, avait été enlevée clandestinement avant l'arrivée des Français, et qui leur fut livrée par le roi de Naples. La vie entière de M. Fabroni fut remplie par des travaux utiles; on le voit tantôt chargé de missions politiques délicates, tantôt de rechercher les causes d'une contagion qui régnait alors et les moyens de la prévenir, ou d'établir des routes, des paratonnerres, tout en conservant la direction et l'administration de la monnaie à Florence, et en continuant d'aider le gouvernement de ses conseils. La France l'employa comme directeur des travaux des ponts-et-chaussées dans les départemens au-

delà des Alpes. En cette qualité, il fit jeter des ponts magnifiques sur des torrens jusqu'alors indomptés, ouvrir des routes nouvelles dans toutes les directions, et deux magnifiques voies militaires qui, s'élevant le long des crêtes les plus escarpées, s'appuyant sur des terrasses, des voûtes d'une élévation prodigieuse, perçant lorsqu'il l'a fallu le sein de ces âpres montagnes, ont changé en promenade un trajet qui, autrefois effrayait l'imagination.

A cet éloge succèdent deux discours funèbres; l'un prononcé aux funérailles de M. Van Spaendonck, professeur de dessin pour la botanique, au Jardin des Plantes, et artiste du talent le plus élevé; l'autre sur la tombe du célèbre astronome M. Delambre. Ce dernier était l'ami personnel de M. Cuvier, et dans ce discours trop peu étendu pour admettre une énumération de ses travaux, ses excellentes qualités privées ont reçu un juste tribut d'éloges de la bouche de son collègue.

Ce volume se termine par deux de ces admirables rapports où M. Cuvier donnait un libre cours à son génie et déployait toute l'étendue de ses connaissances. Le premier, qui a pour objet les progrès de l'histoire naturelle depuis

la paix maritime jusqu'en 1824, contient un exposé des voyages les plus importans exécutés dans cet intervalle. Le second, qui traite des principaux changemens qu'ont subis les théories chimiques et des nouveaux services rendus par cette science à la société, a été lu à la séance générale des quatre Académies, en 1820.

Le volume de ces éloges qui reste à publier, paraîtra sous peu, si aucun incident imprévu ne s'y oppose, et contiendra ceux de M. Ramond, le voyageur dans les Pyrénées, de M. Bosc le successeur de M. Thouin, de sir Humphrey Davy, de MM. Vauquelin et Lamarck; quelques oraisons funèbres, le discours de M. de Lamartine lors de sa réception à l'Académie Française, la réponse de M. Cuvier, et une nouvelle édition du rapport sur le prix de vertu. Tous ces discours ont été lus en public, mais beaucoup de détails qui avaient été supprimés lors de la lecture, seront rétablis à l'impression, car personne ne savait mieux que M. Cuvier séduire un nombreux auditoire, en faisant un choix de ce qui était d'un intérêt plus général, et en évitant la fatigue que fait naître une attention trop prolongée.

On doit regretter à jamais que les dernières leçons faites par M. Cuvier, soient en quelque sorte perdues pour les amis des sciences. Ces brillans discours, dont a retenti l'enceinte du collège de France, étaient improvisés sur de simples notes et n'existent plus maintenant que dans la mémoire de ceux qui les ont entendus. M. Cuvier éprouvait une aversion prononcée pour les notes prises à la hâte sur ses leçons, et les regardait comme tout-à-fait impropres à être publiées : il n'avait pas le temps, disait-il, de les mettre en ordre lui-même, ni de surveiller la publication que d'autres en faisaient. Les fragmens imparfaits donnés dans les feuilletons du *Temps* et dans les sténographies de M. Magdeleine de Saint-Agy, ont été publiés sans son autorisation, et même sans qu'il eût connaissance des dernières ; mais tout tronqués qu'ils sont, ils peuvent donner une idée générale du plan qu'il avait suivi.

Remplissant consciencieusement quelques-unes des plus importantes fonctions de l'État, dévoué à ses devoirs de secrétaire de l'Institut, et éprouvant le besoin de se reposer d'un enseignement de trente années, enfin s'avançant chaque jour dans la route des découvertes les plus

profondes, il n'est pas étonnant que M. Cuvier n'eût guère le loisir de faire des cours. Cependant, frappé des erreurs qu'il apercevait dans le système de l'unité de composition, et craignant l'influence dangereuse que ces idées pouvaient avoir sur la jeunesse, il résolut de les combattre uniquement par amour de la science. Dans ce but il profita de l'amélioration de sa santé pour rouvrir ses cours au Collége de France, et prenant pour sujet l'histoire toute entière des sciences naturelles, il la développa dans toute son étendue, en portant la profondeur des recherches, la précision, la clarté, la justesse et l'élévation des vues, nées de l'érudition et des méditations les plus profondes, enfin le pouvoir de séparer l'erreur de la vérité, au plus haut degré que puisse atteindre l'intelligence humaine. Le charme de sa voix flexible et sonore, qui se faisait entendre distinctement même dans les tons les plus bas, la bienveillance et le jeu animé de sa physionomie, attiraient des auditeurs de tout sexe et de tout âge. Même dans la saison la plus rigoureuse, l'auditoire se réunissait une heure avant l'ouverture du cours, et beaucoup se montraient satisfaits de rester à l'entrée de la salle, pourvu qu'ils pus-

sent saisir quelques-unes de ses éloquentes paroles. L'enthousiasme avec lequel il était toujours accueilli, l'obligeait souvent à s'ouvrir un passage à travers la foule pour parvenir à sa chaire, et faisait naître sur ses lèvres un sourire bienveillant, plus propre à encourager qu'à imposer silence à ces marques universelles d'admiration.

« Le principe fondamental de ces leçons, dit M. Laurillard, était que, la société s'étant développée par suite de la découverte des propriétés naturelles des corps, chacune de ces découvertes correspond à un degré analogue de civilisation, et que l'histoire de cette civilisation, et par conséquent de l'humanité, est intimement liée à l'histoire des sciences naturelles. » Quelles n'avaient pas dû être les recherches de M. Cuvier pour posséder à fond un pareil sujet! L'examen de sa vie entière, peut seul expliquer comment il était devenu capable de l'approfondir. Quelques écrivains ont pu jeter de la lumière sur certaines époques à l'étude desquelles ils s'étaient consacrés; mais ses recherches embrassaient la science historique et philosophique toute entière. Il avait consulté tous les livres afin de remonter à l'origine de toutes les découvertes; et le jugement nécessaire pour co-

ordonner des matériaux ainsi rassemblés était d'autant plus admirable, que la plupart des écrivains ne déposent que le germe de leurs idées dans leurs écrits, et laissent les faits dans la même obscurité où ils sont plongés dans la nature.

Dans la première leçon par laquelle M. Cuvier ouvrit son cours, il divisait les progrès de la science en trois époques : l'époque religieuse, qui prit naissance principalement chez les Egyptiens et les Hébreux; l'époque philosophique, qui commença dans la Grèce; et la troisième, dont l'origine peut être reportée jusqu'à Aristote, bien que son développement ne date que du seizième siècle. L'âge du monde, les vestiges du grand déluge et la valeur des annales astronomiques des nations primitives, étaient également soumis à l'examen dans cette leçon.

La seconde donnait une esquisse des quatre grandes nations qui ont existé à l'époque la plus reculée avant l'ère chrétienne, et sur lesquelles l'histoire nous donne des renseignemens certains. L'étendue et l'influence de leurs connaissances étaient appréciées, et, en parlant de Moïse, M. Cuvier remarquait que, bien que ce grand législateur eût été initié à toute la science des Egyptiens, il avait prévu les incon-

véniens de leur coutume de la voiler sous des emblèmes mystérieux, et avait fait de grands efforts pour l'abolir. Que Moïse fût en possession de la vérité pour ce qui concerne les changemens éprouvés par le globe, c'est ce que prouve évidemment son système cosmogonique, que toutes les découvertes modernes n'ont fait que confirmer. La marche des nations qui sortirent des Egyptiens, la différence de leurs connaissances, les poètes, les philosophes, les écoles de la Grèce, furent l'objet de six leçons où l'éloquence rivalisait avec l'intérêt du sujet.

Dans la huitième, M. Cuvier commença à parler d'Aristote, le créateur de l'histoire naturelle. Il se montra, comme on devait s'y attendre, plus éloquent, plus entraînant que jamais; le sujet devait l'inspirer, et ses auditeurs ne furent pas trompés dans leur attente.

La douzième leçon fut consacrée à rappeler les progrès que les travaux d'Aristote ont fait faire à la science. De là, M. Cuvier passa à une esquisse rapide de l'histoire des Ptolémées; et avant de mettre sous les yeux de ses auditeurs l'état où était plongé le monde sous la domination des Romains, il jeta un coup d'œil sur les Carthaginois et les anciens habitans de l'Etrurie.

Arrivant enfin à ces dominateurs du monde, il peignit ces fêtes pompeuses, ces combats d'animaux pour lesquels toutes les parties de la terre étaient mises à contribution, et passa en revue tous les savans de Rome. Traçant ensuite le tableau de la science pendant les longs troubles auxquels donna lieu l'établissement du christianisme, et l'état de langueur où elle fut plongée sous le Bas-Empire, M. Cuvier dirigea l'attention de ses auditeurs sur les Arabes, qui ont cultivé quelques-unes de ses branches avec succès. Il la suivit ensuite chez les diverses nations qui se formèrent des débris de l'empire d'Occident, signala les faibles lueurs qu'elle jeta pendant le moyen âge, et répandit l'intérêt le plus vif sur ces diverses époques, puis il arriva enfin à celle de la renaissance des lettres, où une carrière plus vaste s'ouvrit devant lui. Ici, en effet, la science change de face; ce n'est plus une aurore douteuse ou une décadence qui, parfois, paraît sans remède; c'est une suite de découvertes brillantes qui étendent leur influence jusque dans les régions les plus éloignées du globe. Commençant par l'imprimerie dans la leçon qui ouvrit la seconde partie de son cours, il annonça que désormais il lui serait

impossible de donner autant de détails que sur les siècles précédens. Le sujet devenait si vaste, et les auteurs se multipliaient tellement pendant les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècle, qu'il lui était impossible de faire plus que de choisir les plus importans, et de diviser la science en plusieurs branches afin de se faire mieux comprendre. La première de ces branches était l'anatomie, dont il rapporta le développement au milieu du dix-septième siècle. Il passa ensuite à la zoologie et aux voyages, qui ont tant contribué à ses progrès; puis vinrent la botanique, la minéralogie et la chimie, qu'il suivit dans leur marche jusqu'à la même époque que les sciences précédentes.

Les découvertes de Galilée et de Descartes, et l'influence qu'ils eurent, ainsi que leurs écrits, sur la science, furent l'objet de la onzième leçon du second cours; c'est à cette influence qu'on peut attribuer la formation des diverses académies; leur histoire ainsi que celle des hommes qui en firent partie dans leur origine fournirent à M. Cuvier des détails du plus grand intérêt. Après avoir ensuite démontré, en citant les ouvrages et les découvertes, que le dix-sep-

tième siècle fut la grande époque de la science, et en avoir tracé l'histoire complète, il termina son second cours en résumant en peu de mots tout ce qu'il avait dit jusque-là.

Le troisième cours s'ouvrit par le dix-huitième siècle, qui fut passé en revue comme les précédens; mais l'importance et l'activité des travaux qui le signalèrent, exigeaient des divisions encore plus nombreuses, et quelques-uns de ces travaux une analyse particulière. Ainsi, par exemple, M. Cuvier consacra à Buffon deux leçons entières qui passèrent dans le temps pour les plus belles et les plus éloquentes qu'il eût jamais faites. Ce troisième cours fut interrompu depuis Pâques jusqu'au mois de décembre suivant où M. Cuvier le reprit pour continuer son histoire depuis le temps de Buffon. Il commença par donner un résumé lumineux et éloquent de la philosophie de Kant, de Fichte et de Schelling; et il consacra à l'achèvement de cette immense entreprise un jour par semaine, malgré les devoirs nouveaux que lui imposait sa nomination à la pairie. L'intervalle de repos qui suivit et que sa santé rendait absolument indispensable, fut prolongé bien au-delà du temps qu'il avait calculé, par la terrible invasion

du choléra; mais le 8 mai 1832, il reparut dans sa chaire et prononça l'un des discours les plus admirables qu'il ait jamais faits. Jamais il n'avait parlé avec plus de feu, et avec moins de fatigue. «J'aurais pu, disait-il, continuer encore pendant deux ou trois heures, si je n'avais craint de fatiguer mon auditoire.» Mais c'était la dernière fois que cet auditoire devait l'entendre; cette leçon, les mémorables paroles qu'elle renfermait, et l'effet qu'elle produisit, me paraissent si inséparables de sa mort, que j'ai remis à en parler plus au long à la fin de cet ouvrage où se trouvent les tristes détails de ses derniers momens.

Ayant ainsi tâché, sans réussir peut-être, de donner une idée des travaux scientifiques de M. Cuvier, je ne peux mieux terminer cette partie de mon ouvrage qu'en revenant à ceux que je me suis proposé plus spécialement de faire connaître. Les deux exemples de son style familier, que je donne plus bas, appartiennent à son caractère privé. Le premier, qui est une lettre qu'il écrivait à madame Cuvier quelques heures après son départ pour un voyage, montre d'une manière si naïve et si vraie l'homme, l'époux et le père, que je ne puis exprimer trop vivement ma reconnaissance

de la bienveillance précieuse qui m'a permis de la rendre publique. La seconde lettre a été adressée à M. Valenciennes pendant la dernière maladie de la fille de M. Cuvier. Toutes deux parlent assez éloquemment pour n'avoir pas besoin de commentaires.

LETTRE I.

Pont-Saint-Maxence, dimanche 18 mai 1811, au soir.

Ma tendre amie,

Le temps, les chemins, les chevaux et les postillons se sont trouvés si excellens, que nous sommes arrivés à Pont-Saint-Maxence avant six heures, et que j'ai amèrement regretté les deux ou trois bonnes heures que j'aurais pu encore passer avec toi sans retarder en rien le terme de mon voyage; crois du moins que je les y passe bien en imagination, et que le souvenir de tes caresses et de ta douce amitié fera le bonheur de toute ma route. Dis, je te prie, à Sophie combien j'ai été touché de ses adieux; dis-le aussi à ma bonne Clémentine; pour Georges, il ne

pensait encore qu'au malheur de ne plus avoir de bêtes tous les soirs; mais je te prie de lui en promettre, et même de lui en donner quelquefois de ma part, en bois, en plomb, ou en toute autre matière solide; car il m'a très-bien fait remarquer ce matin que des bêtes en gravure ne pouvaient pas se tenir debout. Ce pauvre enfant ne se doute pas combien il pourrait rencontrer chaque jour de bêtes qui se tiendraient debout. Ma bonne amie, nous nous portons bien; nous sommes dans une auberge supportable; notre voiture paraît vouloir résister; ainsi jusqu'à ce moment tout s'annonce bien. Prie Dieu que cela dure; tu es si bonne qu'il ne peut te refuser. Adieu; mille tendres baisers. C. G.

LETTRE II.

Mon cher ami,

Vous avez bien fait d'aller à Leyde où vous recueillerez de nouveaux matériaux; d'ailleurs, vous ne verriez ici en ce moment qu'un spectacle de désolation. Ma pauvre fille est très-mal,

et je suis trop en proie à l'inquiétude et à l'affliction pour pouvoir me livrer à aucune occupation suivie. Prenez garde aux fièvres d'automne. Présentez mes complimens à M. Temminck, et remerciez-le de ma part. Adieu.

TROISIÈME PARTIE.

La partie des travaux du baron Cuvier, que je vais maintenant examiner, est, si je ne me trompe, la moins connue et certainement la moins comprise de toutes en Angleterre, à cause des différences prononcées qui existent nécessairement entre la législation de deux pays aussi dissemblables par les mœurs, les sentimens et le caractère. Mais, avant de commencer cet examen, je prierai mes lecteurs de ne pas perdre de vue les trois points suivans : premièrement, que l'unique ambition de M. Cuvier était de rendre les hommes meilleurs; secondement, que son entier dévouement aux progrès de la science avait pour mobile principal d'atteindre ce but; troisièmement enfin, que par inclination naturelle, autant que par le résultat de ses réflexions, l'ordre était la maxime invariable et

la règle constante de sa vie. Ces trois propositions bien établies, on conçoit que tout ce qui tendait à les contrarier était repoussé par lui avec l'attention la plus scrupuleuse ; que tout ce qui tendait à les affermir était au contraire l'objet de sa prédilection. Il tenait à ses places, parce qu'elles lui donnaient le pouvoir de réaliser en partie ses généreux projets, et il aimait de préférence la forme de gouvernement qui favorisait le plus ses vues éclairées et philanthropiques ; mais en même temps, il rejetait bien loin de lui, avec une fermeté qui ne s'est jamais démentie, tout ce qui aurait pu altérer ce repos de la conscience dont il avait absolument besoin pour exercer ses facultés dans toute leur étendue.

De ce que M. Cuvier a prêté son appui aux divers gouvernemens sous lesquels il a vécu, de ce qu'il a défendu leurs lois, leurs institutions, leur existence elle-même, soit en qualité de commissaire du roi devant les chambres, de conseiller de l'université ou conseiller d'état, on aurait tort d'en inférer qu'il fût aveuglément attaché aux formes existantes. Il voulait, au contraire, il appelait de tous ses vœux les perfectionnemens et les améliorations dont sa haute raison apercevait la nécessité ; mais sa connais-

sance de l'histoire de toutes les nations, et l'expérience de sa jeunesse, lui ayant appris que le renversement subit des formes et des institutions n'enfante que le désordre et l'anarchie, et arrête toute espèce de progrès, il voulait que ces améliorations n'eussent lieu qu'après de profondes méditations, qu'après une discussion calme, et une consciencieuse recherche des besoins véritables. Il sentait que la passion des innovations de toute espèce qui possédait son siècle, produisait un changement perpétuel de systèmes plus propre à détruire qu'à perfectionner; et en conséquence ses actes et ses conseils tendaient à conserver tout en étant progressifs. « Toujours médiateur entre les temps passés et les temps à venir, entre la France et les autres nations, il combattait l'antipathie de ses concitoyens à l'égard des peuples qu'ils traitent de barbares, et cherchait de toutes ses forces à détruire les obstacles que leur vanité et leur versatilité opposent quelquefois à ce qui est sage et utile. »

On a souvent reproché avec amertume à M. Cuvier le grand nombre de places qu'il occupait. La meilleure réponse à cette attaque est la manière dont il s'acquittait des devoirs atta-

chés à ces places; fait facile à vérifier, maintenant qu'elles sont passées en d'autres mains; quoique sa conduite dans tout le cours de sa carrière puisse seule montrer comment les revenus de l'homme d'État fournissaient au savant le moyen de poursuivre ses travaux, comment l'homme au pouvoir protégeait le naturaliste, comment enfin « le nouvel Aristote était devenu son propre Alexandre. »

Il serait difficile de décider dans quelle partie de sa vie publique M. Cuvier a déployé les talens les plus élevés; les seules affaires de l'Université eussent suffi pour occuper et remplir la vie d'un homme, car non-seulement ces fonctions exigeaient de lui une quantité énorme de lettres, de notes, d'observations, mais, outre ce travail de chaque jour dont les personnes placées à la tête de cette administration peuvent seules se former une idée, il rédigea des mémoires et des rapports sans nombre, soit pour éclairer le ministère du moment sur la nature de cette institution, soit pour le mettre à même de la défendre contre ses nombreux ennemis. Appelé à faire partie du conseil de l'Université (1808), il attira bientôt l'attention du grand-maître, M. de Fontanes, qui le nomma commissaire

pour soutenir une discussion qui devait avoir lieu au conseil-d'État en présence de l'Empereur, au sujet de l'Université impériale. M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely parla d'abord contre l'Université, et soutint son opinion avec beaucoup de chaleur et avec le talent qui le distinguait. M. Cuvier lui répondit; et quand il eut cessé de parler, Napoléon, qui les avait écoutés tous deux avec la plus grande attention, se tournant vers M. Regnault, lui dit : « Je crois que vous êtes atteint et convaincu d'avoir tort, etc. » Cette discussion et les rapports que fit M. Cuvier à son retour d'Italie et de Hollande, révélèrent ses talens législatifs à l'Empereur, qui le nomma maître des requêtes au conseil-d'État. Il donna même une plus forte preuve de la haute opinion qu'il avait de M. Cuvier, car il le chargea de faire le choix des livres qui devaient servir à l'éducation du roi de Rome. La liste en fut dressée et mise sous les yeux de Napoléon aux Tuileries; mais la guerre de Russie arrêta l'exécution de ce projet.

Élevé au rang de conseiller d'État (1) en 1814,

(1) Cette nomination causa quelque surprise à la plupart des courtisans, et l'un d'eux, ayant eu l'occasion d'en parler à Napoléon, lui demanda « pourquoi il avait fait entrer un savant au conseil d'État. »

M. Cuvier employa tous ses talens à défendre le corps dont il faisait partie ; non-seulement il lui prêta son appui dans les attaques qu'il eut à soutenir, mais il fut souvent obligé d'apprendre aux ministres eux-mêmes le rôle que jouait ce corps dans le gouvernement, et combien il était important pour eux de le conserver. Les archives des ministères contiennent un grand nombre de mémoires de lui sur ce sujet, dans lesquels il démontrait la nécessité de séparer le pouvoir judiciaire du pouvoir administratif, comme l'avait voulu l'Assemblée Constituante ; et prouvait en même temps que cette séparation ne pouvait s'effectuer sans la création d'un conseil-d'État. Les devoirs de ce corps consistent à préparer les lois, à examiner les ordonnances, et à décider si les plaintes portées contre les agens du gouvernement doivent être renvoyées par devant l'autorité judiciaire. Il est composé d'hommes éclairés, qui offrent plus de chances d'impartialité que les employés des bureaux sur lesquels ces attributions retomberaient nécessairement. Un petit nombre d'années après sa nomi-

L'empereur répondit : « Afin qu'il puisse prendre quelque repos. » Il savait que, pour un homme tel que M. Cuvier, le seul repos possible était un changement d'occupations.

nation au conseil-d'État, nous voyons M. Cuvier nommé président du comité de l'intérieur; et, à partir de ce moment, ses devoirs législatifs et ceux que lui imposaient ses fonctions universitaires, eurent une marche tellement simultanée, qu'il devient difficile, pour ne pas dire impossible, de les examiner séparément. Appelé à ces emplois importans à une époque où tout avait besoin d'être vivifié et réorganisé, les difficultés qu'il rencontra sur sa route sont à peine croyables; mais avec quelle énergie et quel talent n'imprima-t-il pas à tout le mouvement et la vie! L'instruction publique était attachée à la présidence du comité de l'intérieur; il lui fallut créer des plans pour les études, régler la discipline des écoles, prendre des résolutions d'après les besoins présens d'un nouvel ordre social, tout en n'obéissant à ces besoins qu'autant qu'ils n'étaient pas en opposition avec ces principes d'ordre public ou privé, sans lesquels il n'y a de repos ni pour l'État ni pour les familles; enfin, il lui fallut donner à la génération naissante l'instruction et les habitudes les plus propres à conserver les liens de la société, et choisir les hommes les plus dignes de répandre ces bienfaits dans toutes les parties du royaume.

Quelle ne devait donc pas être la force de cette intelligence, qui, outre ces devoirs multipliés, embrassait encore toutes les branches de la science et de la littérature! Je n'oserais avancer que d'autres hommes n'ont pas reçu d'en haut des facultés aussi éclatantes, mais j'affirmerai sans hésiter que le principe d'ordre dont M. Cuvier avait fait la règle de sa conduite, fut le moyen humain qui lui servit à donner aux heureux dons que lui avait faits le ciel, tout le développement dont ils étaient susceptibles.

M. Cuvier s'occupa beaucoup des lois municipales et départementales, ainsi que des lois sur l'instruction publique, et travailla constamment à les améliorer dans toutes leurs parties. Mais ses projets ne furent que trop souvent modifiés avant l'exécution, car il avait dans les jésuites, ainsi que cela devait être, des ennemis redoutables. Non content d'expédier des ordonnances au ministère de l'intérieur, il y joignait un grand nombre de mémoires où leurs motifs étaient exposés avec la plus grande lucidité, et qui formaient ainsi autant de commentaires précieux pour chacun de leurs articles. Il croyait tout aussi nécessaire de faire connaître les motifs des lois que les lois-elles-mêmes, attendu

que l'opposition et les attaques qu'elles éprouvent souvent, naissent de ce que le public ignore les raisons sur lesquelles elles sont appuyées.

Sous le ministère créé le 26 septembre 1815, et composé de MM. de Richelieu, Marbois, Corvetto, le duc de Feltre, Vaublanc, Dubouchage et Decazes, M. Cuvier rendit à la France un service signalé, dont je ne puis mieux parler qu'en transcrivant une note qu'il a laissée sur ce sujet: « J'eus alors occasion de rendre à la France de grands services qui n'ont pas été publiés, mais que je serais fâché qu'on ne connût point. R. C. me soutint dans tous les adoucissemens que nous fîmes apporter dans le conseil aux lois de terreur que l'esprit du temps y faisait préparer; mais les modifications qui rendirent celles des cours prévotales presque inoffensives ne sont dues qu'à moi seul. Dans le premier projet on leur attribuait juridiction, non seulement sur les révoltes et attentats publics et à force ouverte, mais sur les complots et tentatives tramées dans le secret, et non-seulement sur ceux de ces crimes qui auraient lieu après la loi, mais sur tous, sans distinction d'époques. Il était évident que dans un pays comme

le nôtre, où il y a tant d'hommes de toutes les classes toujours prêts à suivre le torrent, ces deux dispositions pouvaient faire des cours prévotales autant de tribunaux révolutionnaires. Cependant nous n'obtînmes rien aux comités réunis de l'intérieur et de législation, où la loi se préparait; mais après une séance du conseil-d'État, qui avait été présidée par le duc de R.., je lui demandai de faire discuter ces questions en sa présence par une nouvelle réunion des comités. Je crois que je n'ai jamais parlé avec tant de force; et malgré la chaleur qu'y mirent MM... je réussis, par le bon esprit et le caractère honnête et pur du duc de R., à faire rayer l'article des complots secrets. Il restait la rétroactivité; M. de S. la combattit dans la commission de la chambre; elle y fut défendue par MM.....; on m'invita à me joindre à eux, comme je l'aurais dû naturellement en ma qualité de commissaire du roi; mais je m'y refusai, et elle ne passa pas. Les cours prévotales ont fait assez de mal telles qu'elles ont été établies, mais j'ose dire que leurs effets eussent été incalculables si l'on n'eût pas changé le projet sur ces deux points. A l'égard des complots, j'en suis la seule cause; à l'égard de la rétroactivité, j'y ai contribué avec M. de S. »

Toujours guidé par le sentiment du bien qu'il pouvait faire et du mal qu'il pouvait empêcher, on vit M. Cuvier, sous tous les ministères, non-seulement défendre les institutions dont l'existence était menacée, mais encore réussir en général dans les chambres, et dans le conseil, à prévenir les changemens intempestifs qui les auraient affaiblies. Sous le ministère de M..... la proposition fut faite d'introduire les jésuites dans l'Université; c'eût été la livrer entre leurs mains, et c'est à la résistance ferme et éclairée de M. Cuvier, qu'est due la non adoption de cette mesure qui, selon toute apparence, eût amené la destruction de cet établissement. Son refus de faire partie de la commission de censure pour la presse, dans un moment où ce refus eût pu entraîner les plus fâcheuses conséquences pour lui, prouve d'une manière encore plus éclatante, qu'il n'était pas homme à sacrifier sa conscience à ses places. Cette affaire ayant été présentée dans le temps sous un faux jour, je crois devoir la rapporter avec toutes ses circonstances. M. Cuvier, en sa qualité de conseiller d'Etat, avait été un des premiers à s'opposer énergiquement à l'établissement de la censure, et avait soutenu vivement son opinion en plein conseil et à la

chambre des députés, ne négligeant aucun argument ni aucun effort pour arrêter cette mesure. Jusque-là il était resté dans les limites du droit que lui donnait sa position dans le gouvernement ; mais la démarche d'un autre corps le plaça dans une situation beaucoup plus délicate. L'Académie Française résolut de s'interposer dans cette affaire ; on disputa beaucoup sur la question de savoir, si une assemblée purement littéraire avait le droit de se joindre aux partis et de s'immiscer dans les affaires de l'État. M. Cuvier était d'avis que ce corps, en agissant ainsi, perdait de vue le caractère qui lui était propre; qu'il compromettait par là l'harmonie qui régnait entre ses membres, qu'il perdait les moyens d'être utile en se dépouillant de son indépendance politique, enfin qu'il sortait entièrement des bornes légales en présentant une pétition au nom d'un corps, privilège qui, en France, n'est accordé qu'aux individus. Ces motifs seuls l'engagèrent à employer toute son éloquence pour que la pétition ne fût pas présentée au roi. Il exposa sans hésiter tous les inconvéniens, toutes les odieuses conséquences de la loi de censure, mais en même temps il persista à soutenir que l'Académie n'avait aucun

droit de prendre part aux questions politiques, et que, si elle s'arrogeait une fois ce privilège, elle finirait par devenir l'instrument des partis. Néanmoins, son éloquence et ses argumens ne servirent à rien dans cette circonstance; la pétition de l'Académie fut rédigée, mais Charles X ne voulut pas même recevoir la députation. Les membres qui venaient d'éprouver ce refus gagnèrent par là les bonnes grâces de la multitude, tandis que M. Cuvier et ceux qui avaient partagé son opinion, furent accusés de sacrifier la cause de la liberté à leur intérêt personnel. La résistance de la chambre des pairs, qui avait alors plus d'influence qu'elle n'en a aujourd'hui, fit néanmoins abandonner le projet de censure pour un certain temps. Il fut présenté de nouveau la même année, et les ministres, sans demander à M. Cuvier son consentement, avant même qu'il connût la résurrection du projet, le portèrent sur la liste des censeurs. Le lundi, 14 juin 1827, à minuit, il reçut une dépêche officielle du gouvernement écrite par M. Peyronnet, par laquelle il apprit que sa nomination paraîtrait le lendemain à neuf heures du matin dans le *Moniteur*. Refuser de telles fonctions, prévoir les con-

séquences d'un pareil refus, se soumettre à ces conséquences, fut pour lui l'affaire d'un instant ; et en dix minutes, un refus rédigé en termes modérés, mais fermes, fut envoyé à la chancellerie. L'ordonnance était alors imprimée, et le nom de M. Cuvier, qu'il était physiquement impossible d'en effacer, figura le lendemain parmi ceux des censeurs. Il prit alors des moyens sûrs pour donner à son refus la plus grande publicité, et pour le faire connaître à la France entière. La plupart des journaux, craignant la censure, n'osèrent réparer l'erreur qui avait été commise, et le journal *des Débats* s'étant hasardé à insérer la réclamation de M. Cuvier, elle fut rayée par les censeurs, ce qui ne l'empêcha pas d'être bientôt généralement connue (1). Cette conduite rendit à M. Cuvier sa popularité auprès d'un public toujours prêt à changer, mais fit naître chez le roi une grande froideur à son égard. Il serait cependant injuste de taire, pour l'honneur de Charles X, que cette froideur cessa lors du cruel malheur qu'éprouva M. Cuvier ; la première fois qu'il parut à la cour après la mort

(1) D'autres personnes refusèrent également la place de censeur, mais je n'ai à parler que de M. Cuvier.

de sa fille, Sa Majesté lui adressa la parole avec bonté, lui fit plusieurs questions sur cet évènement, et s'en montra vivement affectée.

Président du comité de l'intérieur pendant les treize dernières années de sa vie, le nombre des affaires qui ont passé dans ce comité sous les yeux de M. Cuvier, effraie presque l'imagination. J'ai même peut-être tort de dire que ces affaires passaient seulement sous ses yeux; car elles ont été examinées, débattues, expédiées par ses soins et sous son influence. On peut dire, sans s'écarter de la vérité, qu'elles se sont élevées à dix mille par année. L'art de distribuer le travail entre ses différens collaborateurs, le talent de diriger la discussion, la mémoire toujours présente pour rappeler à propos le souvenir des décisions antérieures, une connaissance approfondie des principes qui devaient régir chaque matière, la méthode pour les appliquer en chaque occasion; telles sont les qualités qui ont rendu sa présidence la plus remarquable de l'époque, et qui l'ont gravée à jamais dans la mémoire de ceux qui ont eu l'avantage de participer à ses travaux. Pour le connaître dans toute sa perfection comme législateur, il faut l'avoir vu dans une de ces séances

du comité. Rarement empressé de dire son avis, on aurait même pu le croire occupé de toute autre matière que de celle dont on délibérait, et souvent il l'était à écrire l'arrêt ou le réglement qui devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu que lorsque les raisons étaient échangées de part et d'autre, et que les paroles inutiles étaient à peu près épuisées. Alors un jour nouveau se levait pour tous les esprits; les faits avaient repris leurs places; les idées, qui étaient confuses auparavant, se démêlaient; les conséquences en sortaient inévitables; et la discussion était terminée quand il avait cessé de parler(1). Mais là ne se bornèrent pas les travaux législatifs de M. Cuvier. Tout en conservant la place de chancelier de l'Université, il fut deux fois obligé de remplir les fonctions de grand-maître, devenues temporairement vacantes; et pendant ces deux intervalles les plaintes contre

(1) Ce passage est emprunté presque littéralement à l'éloge prononcé à la Chambre des Pairs par l'un des collègues de M. Cuvier, M. le baron Pasquier, président de la chambre. Cet éloge m'a été plus d'une fois utile pour mon travail. Mon seul but étant de rendre justice aux talens de M. Cuvier, on me pardonnera si, pour l'atteindre, je me sers quelquefois des expressions d'écrivains plus habiles que je ne le suis, surtout quand ces écrivains rapportent des faits dont ils ont été personnellement témoins.

l'Université furent beaucoup moins nombreuses qu'à aucune autre époque (1).

Lorsque cette place passa en d'autres mains, il reçut une preuve flatteuse du respect qu'il inspirait. Le nouveau grand-maître devait, en cette qualité, présider à la distribution des prix de l'Université; mais il était loin d'être populaire; et comme les évènemens politiques avaient répandu beaucoup d'agitation dans le public, le bruit courait que les étudians étaient dans l'intention d'exciter un violent tumulte. Soit qu'en réalité le

(1) Je dois faire observer qu'en acceptant deux fois les fonctions de grand-maître, M. Cuvier les remplit toujours gratuitement, bien qu'elles accrussent les dépenses de sa maison, et que cette dignité élevée fût richement dotée, même sous la restauration. Voici les dates des époques pendant lesquelles il a occupé cet emploi. M. Royer-Collard quitta la présidence du comité d'instruction publique, le 13 septembre 1819; M. Cuvier le remplaça le même jour, et une lettre du ministre de l'intérieur, datée du 17 du même mois, fit connaître que le roi ordonnait que le comité continuât ses travaux sous la présidence du conseiller remplissant les fonctions de chancelier. M. Cuvier était alors ce conseiller, et il remplaça le grand-maître jusqu'au 21 décembre 1820, où M. Corbière fut nommé à cet emploi. M. Corbière donna sa démission le 31 juillet 1821, et M. Cuvier fut chargé de nouveau de la place vacante jusqu'au 1er juin 1822, époque à laquelle M. Frayssinous fut nommé grand-maître. Lorsque celui-ci entra au ministère, M. Cuvier fut nommé grand-maître des Facultés protestantes, dignité qu'il a conservée jusqu'à sa mort, et dont il refusa de même le traitement.

grand-maître n'eût pas eu le temps de préparer son discours, soit qu'il craignît de se montrer en cette circonstance, il pria M. Cuvier de le remplacer dans la cérémonie. Menacée comme l'était alors l'Université par l'inimitié d'un grand nombre d'hommes puissans, un seul acte de violence, une seule imprudence de la part des élèves eût entraîné sa chute; mais M. Cuvier affronta le danger avec son jugement et son énergie accoutumés: une demi-heure prise, la veille, sur ses travaux du soir, lui suffit pour composer un discours dont la lecture n'exigeait que quelques minutes. Le jour de la distribution des prix arriva, et les étudians parurent en manifestant les intentions les plus hostiles. La vue de M. Cuvier commença par apaiser leur irritation; ils gardèrent un respectueux silence; la raison et la douceur de ses expressions achevèrent de rétablir la tranquillité: la distribution eut lieu; et en plaçant les couronnes sur la tête de ses élèves, le maître dont la bienveillance venait de prendre tant d'empire sur ces jeunes esprits, leur parla comme un père à ses enfans. Au lieu du tumulte et de l'irritation qu'on redoutait, on n'entendit que des applaudissemens et des murmures de reconnaissance; l'Université fut sauvée.

Lors même que la place de grand-maître eût été une charge permanente, intention que le gouvernement d'alors exprima plus d'une fois, M. Cuvier n'eût pu la remplir à cause de l'obstacle insurmontable que présentait sa religion; on le nomma en conséquence grand-maître à vie des Facultés protestantes. Cette nomination n'éprouva aucune opposition de la part des évêques catholiques, qui connaissaient le profond savoir de M. Cuvier dans les matières ecclésiastiques, et son esprit tolérant éloigné de toute mesure de rigueur. Il prit donc possession de cet emploi important à la satisfaction de la France entière, à l'exception pourtant de quelques fanatiques de sa propre croyance, qui contrarièrent, peut-être encore plus que les jésuites, ses vues éclairées, et se montrèrent plus qu'eux hostiles aux améliorations qu'il s'efforçait d'introduire. Son premier soin fut de créer un nouveau système propre à faire naître l'ordre et l'émulation, système qui, à la vérité, ne réussit pas toujours au gré de ses désirs, tant il est difficile de détruire chez les hommes peu éclairés les préjugés de parti et les idées enracinées depuis long-temps; mais il poursuivit avec persévérance le cours de ses tentatives, sans se laisser abattre par la non-réussite de

plusieurs de ses projets, satisfait lorsqu'un seul était couronné de succès. Il croyait que la civilisation est le fruit de l'instruction, et la morale celui de la civilisation; que, par conséquent, l'instruction primaire devait donner aux classes inférieures tous les moyens d'exercer leur industrie sans les dégoûter de leur condition; l'instruction secondaire agrandir leurs idées sans les rendre fausses ou présomptueuses; et l'instruction spéciale donner à la France des magistrats, des généraux, des médecins, un clergé et des professeurs tous distingués par leurs lumières; en un mot, cette réunion d'hommes à sentimens élevés qui sont la gloire réelle et durable du pays qui les possède. On aimera sans doute à entendre M. Cuvier exprimer lui-même ses opinions à cet égard dans le passage suivant, que je dois à la bienveillance de M. Laurillard : « Donnez des écoles avant de donner des droits politiques; faites comprendre aux citoyens les devoirs que l'état de société leur impose; apprenez-leur ce que c'est que les droits politiques avant de les en faire jouir. Alors toutes les améliorations se feront sans secousse; alors chaque idée nouvelle jetée en bonne terre aura le temps de germer, de croître

et de mûrir sans causer des convulsions au corps social. Imitez la nature qui, dans le développement des idées, agit par gradations, et met le temps au nombre de ses élémens les plus puissans. L'enfant reste neuf mois dans le sein de sa mère, et l'homme n'est complètement formé au physique que de vingt à trente ans. Il faut des siècles aux institutions pour qu'elles produisent tous leurs fruits, témoin le christianisme dont les effets ne sont pas encore tous accomplis malgré dix-huit cents ans d'existence. »

Les améliorations que fit exécuter M. Cuvier et dont je vais parler maintenant, font partie de ce plan général qu'il ne perdait jamais de vue. Les bâtimens de l'ancien collège du Plessis où les Facultés étaient établies, se trouvant dans un état général de dégradation, il obtint du gouvernement qu'elles seraient transportées à la Sorbonne : et, comme il était très-important que les cours ne fussent pas interrompus pendant cette translation, on le vit redoubler d'activité, visiter sans cesse l'architecte chargé des travaux, et ne mettre un terme à sa surveillance que lorsqu'ils furent achevés. La Faculté des Sciences doit à ses seules démarches les fonds qui lui ont été alloués pour la créa-

tion d'un cabinet d'histoire naturelle, et l'achat de divers instrumens ; c'est lui également qui fit naître l'idée de mettre sur les bâtimens de l'Etat des médecins instruits en histoire naturelle, et d'attacher des voyageurs au Muséum du Jardin des Plantes. Les richesses rapportées par *l'Uranie*, *la Coquille* et d'autres navires, sont une preuve de l'excellence de la première de ces mesures, car les officiers de ces bâtimens employèrent avec joie leurs momens de loisir à dessiner, à décrire et à conserver les objets qui s'offraient à eux dans le cours de leur expédition. L'accroissement rapide du Muséum, pendant la vie de M. Cuvier, parle trop fortement en faveur de la seconde pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Le mode de nomination aux places de professeurs était une question très-compliquée en France ; l'élection par vote avait de nombreux partisans ; d'autres voulaient que la nomination dépendît de l'autorité, enfin d'autres encore étaient d'avis que la transmission des places eut lieu par succession. Chacune de ces méthodes a ses inconvéniens ; et l'élection, qui paraît la meilleure en théorie, n'a pas réalisé dans la pratique les espérances qui lui ont fait accorder la préférence : elle donne à

tous la faculté de se mettre sur les rangs, et les hommes d'une habileté et d'une expérience consommées craignent d'entrer en rivalité avec des jeunes gens qui ne font que sortir des écoles; et qui, doués de la hardiesse et des qualités brillantes de la jeunesse, l'emportent souvent sur eux. Les autres systèmes ont le défaut de donner trop d'accès aux affections particulières, et de placer des hommes d'un mérite inférieur dans les chaires de professeurs. Afin de remédier à ces inconvéniens et aux abus qui en étaient la suite, M. Cuvier créa l'institution qu'on appelle en France agrégation. En sortant des écoles, à cet âge ou éprouver un échec, est de peu d'importance, les jeunes gens se présentaient au concours pour devenir agrégés; en cette qualité ils devenaient suppléans des professeurs âgés ou malades, et en remplissant ces fonctions, ils avaient le temps et l'occasion de développer leurs talens et de se faire connaître. A la mort d'un professeur, la Faculté à laquelle il appartenait présentait une liste de trois candidats, choisis parmi les agrégés, et la voix du ministre décidait.

Convaincu depuis long-temps que les jeunes gens qui se destinent aux différentes fonctions

administratives auraient besoin de suivre un cours d'études spécialement adaptées au genre de connaissances qu'exigent leurs futurs devoirs, comme le font ceux qui veulent embrasser des professions savantes, M. Cuvier proposa, sous le ministère Siméon, de créer une nouvelle Faculté, ou école spéciale d'administration, sur le modèle de celles qui existent depuis long-temps en Allemagne, faculté à laquelle il désirait attacher son nom. Le projet fut préparé, et allait être mis à exécution lorsque ce ministre se retira; et l'on ne put obtenir de son successeur qu'une chaire de droit administratif qui fut même bientôt supprimée.

Toutes les écoles d'un ordre inférieur furent également l'objet des soins les plus assidus de M. Cuvier, et, quoique l'attachement aux anciennes méthodes ait fait avorter un grand nombre de ses projets, il réussit, en renouvelant sans cesse ses sollicitations près du gouvernement, à y faire adjoindre des professeurs d'histoire, de langues vivantes, et d'histoire naturelle. Afin de favoriser les progrès de l'instruction primaire, il fit établir des comités chargés de surveiller les écoles de leurs départemens respectifs, dans la persuasion que

ces comités, en excitant l'émulation des maîtres d'écoles, les engageraient à redoubler de zèle, et à donner plus d'étendue à leurs travaux. Dans quelques provinces, ce plan fut suivi du plus heureux succès, mais dans d'autres, l'esprit de parti et les dissensions qui l'accompagnent toujours, paralysèrent la bonne volonté même des hommes les plus actifs. Le discours suivant, prononcé après la mort de M. Cuvier, prouvera encore mieux sa sollicitude constante et son zèle bienveillant pour la jeunesse. Ce n'est pas seulement le chef chargé de la surveillance d'un établissement important, que nous allons entendre, mais les paroles de M. Cuvier lui-même qui vont témoigner du vif intérêt qu'il portait à l'instruction primaire. Ce discours est de M. Reynal, recteur de l'Académie de Bourges, et a été prononcé à la distribution des prix de l'école protestante d'Apières-les-Bourges.

« Mes chers enfans, les fidèles de notre Eglise ont épargné sur leur nécessaire, de quoi vous faire construire une école, et vous procurer tout ce qui est à désirer pour votre instruction. L'Académie (de Bourges) s'est réunie à eux pour cette œuvre de piété et de dévoue-

ment ; elle a déjà fait beaucoup et fera encore davantage, en appelant sur vous la bienveillante protection de l'Université. Vous voyez, mes enfans, que vous avez partout des bienfaiteurs et des amis. Mais, hélas! il n'est plus, celui qui tenait le premier rang parmi eux! Une mort prématurée l'a enlevé à la science, à la littérature, à vos frères, à nous, à tout le genre humain. Le monde savant tout entier déplore sa perte. Vous êtes trop jeunes, mes enfans, pour avoir entendu parler de lui dans votre village ; mais vous saurez que le grand homme qui s'efforçait de vous faire tant de bien, qui pensait sans cesse à vous, s'appelait Georges Cuvier. Rappelez-vous ce nom, faites-en mention chaque jour dans les prières que vous adressez au ciel. Il m'écrivait souvent : « Monsieur le recteur, ne perdez pas de vue notre école d'Anières-les-Bourges ; je vous en recommande les élèves comme mes frères, comme mes meilleurs amis. Inculquez en eux la soumission à leurs parens, le respect pour la propriété d'autrui, la candeur et la justice ; que la bienveillance et l'affection règnent entre eux et les enfans qui habitent le même village, et qui, comme eux, vivent du travail des champs. Dieu

les aime et les protège tous avec une égale bonté; il bénit de la même main la sueur de leurs fronts et leurs récoltes; qu'ils se conduisent donc les uns envers les autres comme les enfans d'un même père. »

« Ma conscience me dit qu'envers vous, mes enfans, et envers les jeunes gens confiés à mes soins, j'ai rempli mon devoir, et plus particulièrement les vues de votre protecteur, du grand homme dont nous pleurons la perte. Cette école est bien humble, ma voix est bien faible pour louer une telle vie. L'éloge de Georges Cuvier, qui était de la même religion que vous, paraîtra souvent dans vos livres, et sera prononcé par nos corps savans et par nos plus célèbres orateurs. Cependant une parole partant du cœur dite dans cette enceinte en mémoire de l'homme savant et vertueux qui nous était si cher, et qui a daigné m'honorer de ses bontés, m'a paru n'être pas hors de propos ni sans intérêt; et c'est autant pour vous que pour moi que j'ai cru devoir vous parler de Georges Cuvier, et vous engager à vous souvenir de lui comme du plus zélé de vos bienfaiteurs. Que ce court éloge vous serve de leçon, et vous apprenne à être toujours reconnaissans envers ceux qui vous

veulent du bien, et surtout envers ceux qui vous en font. »

Pendant sa direction des Facultés protestantes, M. Cuvier devint l'un des vice-présidens de la Société biblique, et fit établir cinquante nouvelles cures qui depuis long-temps étaient nécessaires. Les églises protestantes avaient également besoin de renouveler leurs réglemens et leur discipline : pour atteindre ce but, M. Cuvier recueillit les avis des divers pasteurs de ces églises, accordant en cette matière, comme dans toutes les autres, beaucoup de confiance aux conseils de l'expérience. Il avait rédigé le plan d'une loi nouvelle qui devait être présentée dans la session à laquelle la mort l'empêcha de prendre part. On jugera des sentimens que lui avaient voués les ministres de sa religion, par l'extrait suivant du discours prononcé à ses funérailles par M. Boissard, pasteur de l'église protestante de la rue des Billettes : « N'oublions pas ces chapelles long-temps abandonnées qu'il a fait rouvrir à notre jeunesse dans les collèges royaux; n'oublions pas ces abondantes distributions de livres de religion et de morale faites par ses soins. Maintenant que sa voix est éteinte, demandons à Dieu avec ferveur, demandons-

lui, au nom de nos plus chers intérêts moraux, de susciter d'autres voix qui puissent parler avec la même éloquence, la même sagesse, et la même autorité. Nous avons perdu celui qui, avec un attachement invariable, honorait la croyance de nos pères, dont le grand nom et les travaux immortels répandaient tant d'éclat sur nos églises; qui s'était chargé de soutenir nos droits religieux avec un esprit de parfait désintéressement et avec la bienveillance la plus pure et la plus étendue. Que ne devons-nous pas à ce coup-d'œil pénétrant qui lui révélait tous les besoins de nos institutions, toutes les privations sous lesquelles nous avons si long-temps gémi! Que d'améliorations ont eu lieu dans le cours d'un petit nombre d'années! Avec quelle sagesse et quelle charité n'accueillait-il pas nos demandes, et quelle prospérité se fût levée sur nous par ses soins, si le Tout-Puissant lui eût permis de rester parmi nous! »

Le titre de pair accordé à M. Cuvier n'était que la récompense méritée de ses longs et importans travaux; et il prit place parmi ses nouveaux collègues avec cette dignité calme à laquelle les honneurs n'apportent aucun changement. M. Cuvier n'avait pas sollicité celui-ci, et le sentiment

que lui et sa famille éprouvèrent, lorsqu'il le reçut, fut tout autre chose que de la joie ; car ces nouveaux devoirs allaient, selon toute apparence, lui faire prendre une part plus active aux affaires publiques, dans un moment où l'avenir était incertain et menaçant. On connaît le vote que la Chambre des pairs regarda comme son devoir d'émettre pour conserver son existence comme corps, lors de la question d'hérédité (1). M. Cuvier, dans cette circonstance, se conforma naturellement à sa maxime de préférer le mal le plus léger, lorsque le mal ne pouvait être évité; mais lorsqu'il ne fut plus enchaîné par des circonstances aussi impérieuses, il défendit l'Université, et parla sur diverses questions de finances de manière à prouver qu'il était loin de rechercher la popularité. Le seul travail qui reste de lui dans les archives de la Chambre, est un rapport sur un projet de loi relatif aux céréales, qu'il composa dans l'espace des quelques heures. Mais ce peu d'heures de réflexions sur une matière aussi ardue et aussi délicate, lui suffirent pour produire un exposé parfaite-

(1) Dans le cas où l'opposition de la Chambre des Pairs se fût prolongée, celle des Députés menaçait de se former en assemblée constituante.

ment exact et suffisamment étendu des faits qui la dominent, des principes généraux qui la doivent régir, de la législation qui lui a été appliquée depuis un certain nombre d'années, et enfin des considérations qui militaient en faveur de la mesure proposée, et que la chambre a adoptée.

Pendant sa courte apparition dans cette chambre, M. Cuvier donna une preuve remarquable de l'étendue de ses talens législatifs. La discussion portait sur une question purement militaire; un si grand nombre d'argumens avaient été mis en avant, que l'affaire était devenue très-embrouillée et résistait à tous les efforts tentés pour la résoudre. M. Cuvier prit la parole, et sur-le-champ la présenta sous un point de vue nouveau et lucide qui mit fin à la discussion; et cela, non par des motifs puisés dans les discours des orateurs qui l'avaient précédés, mais par une connaissance approfondie de la matière sous tous ses aspects.

La loi sur le cumul (1) des places l'eût privé, si elle eût été adoptée, du tiers de son revenu, mais il en attendit les conséquences

(1) Cette loi avait pour but d'empêcher tout individu de toucher

avec le calme le plus parfait ; et, au moment où son adoption paraissait inévitable, il se prépara à continuer de remplir gratuitement les hautes fonctions qu'il occupait dans l'Etat. Sa famille partagea avec joie sa manière de voir, dans la persuasion que ces devoirs formaient, par leur variété, un véritable délassement pour son esprit, et étaient par conséquent nécessaires à sa santé. La loi de réduction (1) qui atteignait tous les emplois lui enleva une portion considérable de son revenu, mais sans lui causer d'autre émotion que le regret d'être obligé de restreindre la noble hospitalité qu'il pratiquait depuis long-temps.

C'est peut-être ici le moment de parler d'un léger accident qui arriva à M. Cuvier sur la fin de sa carrière législative, et qu'à tort on a regardé comme un indice de sa fin prochaine. Défendant un jour, à la Chambre des Députés, en qualité de commissaire du roi, l'objet de sa prédilection, l'Université, de vio-

les traitemens de plusieurs places à la fois, et en réalité, de prévenir le cumul de plusieurs emplois par une même personne.

(2) La loi de réduction diminuait les traitemens de tous ceux qui remplissaient des fonctions publiques, et comme M. Cuvier en occupait un grand nombre, son revenu éprouva nécessairement une diminution considérable.

tous ses titres à la reconnaissance et à l'admiration des hommes. Je vais peindre maintenant, d'une manière plus spéciale, le caractère, les vertus privées et les habitudes domestiques du grand homme que j'ai si souvent admiré au milieu de sa famille, entouré de ses amis, et faisant les honneurs de sa maison à un cercle nombreux composé d'hommes de tous les pays et de tous les rangs. Mais avant d'entrer dans ces détails, je sens que je dois réfuter, en m'appuyant sur les faits, les accusations dont il n'a que trop souvent été l'objet. Les hommes pardonnent rarement une supériorité inconstestable, même lorsqu'elle est, comme chez M. Cuvier, exempte de tout sentiment de vanité; ils pardonnent encore moins la fortune et les honneurs qui sont le résultat nécessaire de cette supériorité, et le grand nombre de places qu'occupait M. Cuvier l'a fait accuser d'ambition par ceux qui ne voyaient que ces places, sans tenir compte de son mérite et des éminens services que ses talens ont rendus à la France.

Il suffit, pour réduire au néant ces accusations injustes, de rappeler en peu de mots quelques-unes des circonstances disséminées dans

cet ouvrage ; elles prouvent que, loin de rechercher et de solliciter des faveurs, M. Cuvier en a noblement repoussé plusieurs qui lui étaient offertes. Deux fois, il refusa la direction à vie du Muséum d'histoire naturelle, et à une autre époque, d'entrer au ministère, honneur auquel personne alors n'eût songé à se soustraire. La plupart des distinctions qu'il a reçues, lui ont été conférées lorsqu'il était absent, et d'une manière tout-à-fait inattendue. Ce fut pendant son voyage à Marseille, que l'Institut le choisit pour son secrétaire perpétuel, et pendant son séjour en Hollande qu'il reçut de Napoléon le titre de chevalier ; il était à Rome lorsque le *Moniteur* lui apprit qu'il venait d'être nommé maître des requêtes ; en Angleterre, lorsqu'il fut élu par l'Académie française ; il vivait dans une retraite studieuse, en quelque sorte séquestré du monde, lorsque le titre de pair de France vint couronner sa carrière administrative ; enfin il gisait sur son lit de mort, lorsque sa nomination à la présidence du conseil d'État fut présentée à la signature royale (1). On peut donc dire,

(1) Je ne compte pas parmi ces honneurs celui d'avoir fait partie de presque tous les corps savans des deux hémisphères, car tous se

sans s'écarter de la stricte vérité, que les honneurs venaient au-devant de lui; et, maintenant que sa mort a opéré un si grand vide dans toutes les institutions, dans tous les corps savans et administratifs qui étaient fiers de le compter parmi leurs membres, et qu'il a si puissamment servis par ses travaux, n'est-il pas temps que ses actes, son noble désintéressement, obtiennent enfin justice, et que l'envie cesse de mêler sa voix aux témoignages d'admiration qui se font entendre de toutes parts?

Il est encore un autre reproche que les inventeurs des systèmes renversés par M. Cuvier, n'ont pas craint de soulever contre lui. Ces hommes, blessés dans leur amour-propre ou dans leurs idées favorites, ont attribué à l'orgueil ou à un sentiment de jalousie, bien éloigné de sa grande ame, la réserve avec laquelle il admettait certaines explications des phènomènes de la nature, et son opposition aux théories incomplètes et défectueuses, dont sa pénétration et son vaste savoir lui découvraient au premier coup-d'œil les erreurs et l'insuffisance. Cette opposition était, au contraire, un des plus beaux

montraient empressés à rendre hommage à la supériorité de M. Cuvier, en l'appelant dans leur sein.

traits de son caractère ; car elle prouvait son amour de la vérité, l'ardeur avec laquelle il savait la défendre, même aux dépens de son repos, et le courage avec lequel il s'exposait aux inimitiés personnelles, lorsqu'il s'agissait de désabuser les jeunes gens de ces vaines théories dont le résultat inévitable est d'arrêter les progrès des sciences en donnant une fausse direction à l'esprit de ceux qui les cultivent. En parlant des théories générales, il disait quelque temps avant sa mort : « J'en ai cherché, j'en ai imaginé quelques-unes moi-même, mais je ne les ai pas fait connaître, parce que j'ai reconnu qu'elles étaient fausses, comme je crois que le sont toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Je dis plus ; je dis que, dans l'état actuel de la science, il est impossible d'en découvrir aucune ; et c'est pour cela que j'observe, et que je préconise l'observation, parce qu'elle seule peut amener à la découverte du fait qui conduira son auteur à une théorie générale véritable..... Ce fait, ajoutait-il, est peut-être de peu d'importance par lui-même, mais, par rapport à la théorie, il deviendra le fait principal, la pierre angulaire de l'édifice. Il faut donc le chercher ; il faut faire marcher la science ; mais il faut

se garder de la faire marcher à pas rétrogrades, comme on a fait quelquefois, et comme quelques naturalistes le font peut-être de nos jours. Il faut travailler, non dans le but de soutenir une théorie, car dans ce cas l'esprit étant préoccupé, n'aperçoit que les faits qui favorisent ses vues, mais dans le but de découvrir la vérité, parce que de la vérité se déduiront les vraies théories et les vrais principes philosophiques, la vérité étant à elle seule la philosophie (1). »

Les Français et les Allemands réclament également M. Cuvier pour leur compatriote; il serait difficile de décider lequel a le plus de droits dans cette question, du pays qui lui a donné naissance, ou de celui qui a été le théâtre de ses travaux (2). Sa famille, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ces Mémoires, était originaire du Jura; la religion protestante qu'elle professait l'ayant obligée

(1) M. Laurillard.

(2) L'année dans laquelle M. Cuvier vint au monde a été très-remarquable, car elle a vu naître Napoléon Bonaparte, qui a opéré dans la politique de l'Europe une révolution aussi importante mais moins durable que celle faite par M. Cuvier dans la science; le duc de Wellington, M. Canning, M. de Chateaubriand, sir Walter Scott, sir James Makintosh, naquirent également dans cette même année.

de quitter son pays, elle s'établit à Montbéliard, où quelques-uns de ses membres remplirent des emplois importans. L'oncle de M. Cuvier était ministre de la religion luthérienne, et son père officier dans un régiment suisse au service de France. J'insiste sur ces deux circonstances, parce que plusieurs écrivains sont tombés dans l'erreur, en avançant que M. Cuvier s'était d'abord consacré à l'Eglise, et qu'elles me donnent l'occasion d'en corriger une autre échappée au célèbre botaniste de Genève, M. Decandolle, ancien ami de M. Cuvier. Dans son éloge funèbre de M. Cuvier, M. Decandolle dit qu'il embrassa l'état militaire; assertion qui ne repose sur aucun fondement: il est très-probable que ces deux erreurs ont été la suite de quelque confusion entre le père, l'oncle et le fils.

C'est encore par erreur qu'on a prétendu que le génie de l'histoire naturelle ne s'était développé que tardivement chez M. Cuvier. Cela est si peu vrai, que, dès l'époque où il était à l'école préparatoire de Montbéliard, son plus grand plaisir était de lire Buffon, de copier les planches de ses ouvrages, et de les colorier d'après les descriptions. Lorsqu'il fut arrivé

à Stuttgard, ses études prirent un vol plus élevé, et il choisit la faculté qui lui permettait de se livrer à son goût favori. En avançant en âge, ce qui n'était que l'amusement de son enfance devint, pour ainsi dire, une passion, et il lut avidement tous les livres qu'il put se procurer sur l'histoire naturelle. Il disséqua les seuls objets qui fussent à sa portée, c'est-à-dire des insectes et des plantes; il rassembla une riche collection des dernières, et découvrit dans les environs de Stuttgard plusieurs espèces dont l'existence n'y était point connue. Il gardait constamment dans sa chambre un certain nombre d'insectes qu'il nourrissait et dont il étudiait les mœurs. C'est à cette époque qu'il exécuta la plupart des dessins dont il a été question dans la seconde partie de cet ouvrage, et qui forment plusieurs gros volumes. Je possède deux de ces dessins qui montrent que, dès ses premières années, son habileté égalait déjà celle d'un maître. Connaissant son vif intérêt pour les productions de ce genre, je pris avec moi, dans un de mes voyages à Paris, une collection de dessins originaux pour la soumettre à son inspection; chaque soir, pendant tout le temps de mon séjour, il demandait à re-

voir cet album ; et, un matin, il entra dans la salle où nous déjeunions, avec un énorme volume in-4° qu'il plaça devant moi, en me disant : « Permettez-moi de me mettre au nombre de vos amis, et choisissez deux de ces dessins. Je me suis amusé à dessiner ces figures lorsque j'étais étudiant à Stuttgard ; et s'il fallait les recommencer maintenant, je ne saurais les rendre avec plus de fidélité. » Il conserva ce talent pendant toute sa vie ; et des paroles ne pourraient exprimer la perfection de ses dessins d'anatomie, dans lesquels il avait une manière qui lui était propre de rendre le tissu cellulaire. Son talent n'était pas moins extraordinaire pour les quadrupèdes ; souvent, dans le cours de ses leçons, il lui arrivait de se retourner vers la planche qui était derrière lui, et la craie en main, sans cesser de parler, il esquissait l'objet de son discours, en commençant quelquefois par la queue, gardant les proportions de chaque partie avec une précision admirable, et observant les caractères de l'animal à un tel point qu'on pouvait sur-le-champ reconnaître l'espèce. Son goût pour le dessin s'étendait à toutes les parties de cet art ; il prenait un plaisir extrême à visiter toutes les collections ou les expositions de tableaux. Dans

sa dernière visite en Angleterre, s'étant rendu un jour à Hampton-Court, il lui fallut faire un violent effort sur lui-même pour abandonner les cartons de Raphaël, afin de se rendre à un dîner auquel il était attendu. L'admiration qu'il éprouvait pour ce grand peintre s'élevait jusqu'à une espèce de culte; et personne, qu'il fût artiste ou non, n'a jamais mieux compris ni senti plus vivement que lui les beautés de Raphaël. Un long séjour en Italie avait mûri et perfectionné son jugement sur la peinture; et quand on l'accusait d'avoir manqué de curiosité en ne poussant pas jusqu'à Naples pendant l'un ou l'autre de ses voyages à Rome, il croyait se justifier suffisamment en répondant : « A Naples je n'aurais pas trouvé le Vatican ! » Il était très-sensible au mérite de notre célèbre Lawrence, auquel il était personnellement attaché, et qui lui envoyait régulièrement les gravures de ses ouvrages; il appréciait également les créations et le génie de notre Martin, dont les gravures avaient excité son attention à Paris, et dont il visita la collection pendant son dernier séjour à Londres. Mais malheur à l'artiste qui commettait une faute d'anatomie ou de perspective; l'œil perçant de M. Cuvier s'y arrêtait

aussitôt, même au milieu des éloges qu'il donnait au coloris et à l'expression. Un des motifs de son dernier voyage à Londres était de voir l'exposition des ouvrages de Lawrence, qui eut lieu après sa mort, et il passa souvent de longues heures dans la galerie Britannique où ils étaient alors rassemblés. Il avait connu personnellement la plupart des grands personnages auxquels le pinceau de l'artiste avait donné une seconde vie sur la toile; en contemplant leurs traits, il se croyait encore en leur présence, et sa mémoire lui rappelait à leur sujet une foule d'anecdotes qu'il racontait avec plaisir et dont le récit nous charmait.

M. Cuvier possédait encore un autre talent, qui se manifesta chez lui dès sa plus tendre jeunesse, et qui, sans être d'une grande importance, était une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle il gardait le souvenir des formes. C'était celui de découper en carton ou en papier tous les objets qui avaient frappé son attention. A l'âge de six ans environ, il donna une preuve remarquable, non-seulement de sa dextérité, mais encore de la vivacité de son intelligence: un charlatan qui faisait divers tours d'adresse, traversant un jour le village qu'ha-

bitait son oncle, celui-ci le fit venir chez lui pour amuser les enfans qui s'y trouvaient réunis. Une fontaine de Héron (1) qui coulait et s'arrêtait à son commandement, un poignard qu'il semblait s'enfoncer dans le bras et qu'il retirait tout dégouttant de sang, divertirent et émerveillèrent les spectateurs de tout âge qui se trouvaient présens; mais le jeune Cuvier examina tout avec une grande attention, en parut peu surpris, et expliqua même le jeu de la fontaine et le mécanisme du poignard, dont il découpa des modèles en papier pour rendre ses explications plus sensibles.

Mais revenons à Stuttgart, où M. Cuvier obtint des distinctions qui n'étaient accordées qu'à un petit nombre choisi d'élèves, tous, cette fois, beaucoup plus âgés que lui. Le premier examen qu'il subit dans cette Université fut très-remarquable, si l'on songe qu'il n'avait alors que quatorze ans. La commission chargée de lui assigner son rang, transmit sur son compte les notes suivantes : « Le jeune Cuvier a montré 1° des notions justes, et proportionnées à son âge, des principes

(1) Ainsi appelée du nom de son inventeur, Héron d'Alexandrie, qui vivait cent vingt ans avant Jésus-Christ. Les Anglais la nomment *fontaine de circulation*.

du christianisme ; 2° de bonnes connaissances en histoire générale et en géographie ; 3° des notions solides de la logique, de l'arithmétique et de la géométrie ; 4° de l'habileté dans le thème et dans la version latine, et dans la lecture du Nouveau Testament grec. » En entrant à l'Académie, il n'avait aucune connaissance de l'allemand ; mais, comme nous l'avons déjà vu, en moins d'un an il remporta le prix de cette langue ; il la parla toujours avec facilité, ainsi que l'italien qu'il y ajouta par la suite. Il en lisait plusieurs autres, parmi lesquelles était l'anglais que je l'ai souvent entendu regretter de ne pouvoir parler. On l'accusait quelquefois de savoir mieux cette langue qu'il ne voulait en convenir, mais il ne pouvait avoir aucun motif de cacher une chose dont il lui eût été si agréable de faire usage ; d'ailleurs il s'amusait quelquefois à construire de courtes phrases en anglais, et demandait si elles étaient bonnes ; quand la réponse était pour l'affirmative, il promettait de commencer sérieusement cette étude quelque jour, et il eût probablement exécuté cette résolution, s'il n'avait pas toujours trouvé dans ses filles d'habiles interprètes. La connaissance des langues mortes était pour lui non-seulement la

source des plaisirs les plus vifs, mais d'une nécessité absolue pour ses profondes recherches. Rarement, dans la conversation, il faisait allusion aux auteurs grecs et latins; mais dans ses discours, même les plus familiers, il y avait un choix classique et une élégance d'expressions qu'il n'avait pu acquérir que par la lecture assidue des écrivains de l'antiquité. Les talens d'un ordre moins élevé qu'il avait ajoutés à ses vastes connaissances ne sont pas moins étonnans par leur nombre, car tous avaient dû lui coûter beaucoup de temps. Il savait, par exemple, à fond la science du blason, qui embrasse, comme on sait, une immense quantité de détails historiques.

On ne saurait mieux faire connaître la perfection précoce des talens universels de M. Cuvier, qu'en racontant quelques circonstances de son séjour en Normandie. J'ajouterai aux exemples que j'en ai rapportés ailleurs, un ou deux traits que j'emprunte à l'éloquent Eloge prononcé par M. Pariset, dans la dernière séance annuelle de l'Académie de Médecine : « Un habitant de Caen, grand amateur d'histoire naturelle, possédait une superbe collection des poissons de la Méditerranée;

aussitôt que M. Cuvier l'apprit, il accourut pour examiner ce trésor, et dans plusieurs séances il devint, à l'aide de son pinceau, ce précieux instrument de l'observation et de la mémoire, possesseur à son tour de la collection ; car en histoire naturelle, la représentation fidèle d'un objet est l'objet lui-même. Près de six années se passèrent ainsi, années terribles pour la France, mais calmes et profitables pour M. Cuvier. Cependant les soupçons jaloux et les fureurs de la révolution pénétrèrent jusque dans sa paisible retraite ; et par suite d'une impulsion partie de la capitale, il allait se former à Fécamp une de ces sociétés qui armaient les citoyens les uns contre les autres, et qui produisaient les plus fâcheux résultats. M. Cuvier prévit le danger, et représenta aux propriétaires de Fiquainville et des lieux circonvoisins qu'il était de leur intérêt de constituer la Société eux-mêmes. Ce sage conseil fut adopté : la Société fut organisée, M. Cuvier nommé secrétaire ; et au lieu de discuter des mesures sanguinaires, elle se consacra uniquement à l'agriculture. » J'ai déjà rapporté comment il arriva que M. Tessier vint chercher un refuge dans le voisinage, et la manière dont il fut dé-

couvert et accosté par M. Cuvier ; j'ajouterai maintenant, d'après l'Eloge de M. Pariset, qu'à la suite de cette reconnaissance, ils devinrent amis intimes « et que cette confiance parfaite qui existait entre eux, les rendait en quelque sorte nécessaires l'un à l'autre. » M. Tessier découvrait chaque jour dans son jeune ami, de nouveaux talens et de nouvelles perfections, et il fut émerveillé à la vue de ses nombreuses productions. Le 11 février il écrivait en ces termes à M. de Jussieu : « A la vue de ce jeune homme, j'ai éprouvé le même ravissement que ce philosophe qui, jeté sur un rivage inconnu, y aperçut des traces de figures géométriques. M. Cuvier est une violette qui se cache sous l'herbe ; il a de grandes connaissances ; il dessine des planches pour votre ouvrage, et je l'ai engagé à nous faire cette année un cours de botanique. Il a promis de le faire, et je félicite mes élèves de l'hôpital de cette bonne fortune. Je me demande si vous pourriez trouver un meilleur professeur d'anatomie comparée ; c'est une perle qui est digne que vous la recueilliez. J'ai concouru à tirer M. Delambre de sa retraite, et je vous prie de m'aider à tirer M. Cuvier de la sienne, car il est fait pour la science et pour

le monde. » Telles étaient les expressions de M. Tessier, et l'on me pardonnera de les citer ici, car elles font plus d'honneur à notre espèce que l'histoire des batailles et des conquêtes.

L'air grave et fréquemment préoccupé de M. Cuvier a souvent été pris pour un excès de réserve et de froideur, de sorte que ceux qui ne le voyaient qu'en passant, ne pouvaient se former une juste idée de son extrême bienveillance envers ceux qui avaient besoin de lui, et de l'indulgence avec laquelle il excusait non-seulement les folies de la jeunesse, mais, en général, les erreurs de son prochain. A cette heureuse disposition se joignait une gaieté franche dont je l'ai vu souvent donner des preuves avant la mort de sa fille. Personne ne saisissait plus vite que lui le comique d'une situation, ou ne prenait plus de plaisir à voir représenter une bonne comédie. Pendant mon séjour à Paris, on donnait fréquemment sur la scène une pièce intitulée : *le Voyage à Dieppe*, dans laquelle les professeurs du Jardin des Plantes jouaient un rôle très-divertissant ; M. Cuvier, en y assistant un soir, se livra à des éclats de rire si irrésistibles, que le parterre se retourna plusieurs fois du côté de sa loge.

M. Cùvier était naturellement doué d'une grande irritabilité nerveuse, qui se trahissait souvent par des accès d'impatience auxquels il regrettait ensuite plus que personne de s'être abandonné, et dont il oubliait aussitôt le motif; les marques de bienveillance et les caresses qu'il prodiguait ensuite témoignaient assez combien il se reprochait ces momens de vivacité; et, cependant, un oubli dans le service à table, un léger acte de désobéissance, mais surtout trop de lenteur dans l'exécution d'un ordre, l'impatientaient de nouveau; mais cette impatience n'avait rien d'égoïste, car pour lui, perdre son temps était perdre la propriété d'autrui, et quand son service était seul compromis, il se livrait bien plus rarement à cette extrême vivacité. Quelquefois même il était presque amusant de voir le calme parfait avec lequel ceux de ses domestiques, qui avaient l'habitude de son humeur, recevaient ses ordres, et se permettaient des observations sans qu'il lui échappât un mot de contrariété. Néanmoins cette disposition à l'impatience tenait tellement à sa nature, que, malgré ses efforts pour la vaincre, elle se manifestait dans mille petits détails. S'il avait des ouvriers chez

lui leur travail devait marcher aussi vite que son imagination. Il se promenait sans cesse de long en large sur le lieu de la scène, en s'écriant à chaque instant : « Mais dépêchez-vous donc! » ce qui d'ordinaire ne faisait que retarder la besogne. Malgré tout le plaisir qu'il trouvait dans ces petits arrangemens intérieurs, il ne savait pourtant pas s'en amuser seul, et je l'ai vu quelquefois ramener ses filles aussi souvent qu'elles lui échappaient, pour qu'elles lui tinssent compagnie jusqu'à ce que l'ouvrage fût terminé. Un jour qu'on déballait un portrait de sa belle-fille, exécuté par Lawrence, et qui arrivait d'Angleterre, il se trouva présent par hasard; et pour l'empêcher de le voir par degrés et de perdre ainsi l'effet qu'il devait produire, elle fut obligée de lui couvrir les yeux avec ses mains, sans quoi il n'eût pu résister à sa curiosité. Lorsqu'il chargeait quelqu'un d'une commission dans ce pays, il lui faisait sans cesse écrire pour accélérer son zèle; mais je dois ajouter qu'il réitérait ses remerciemens aussi souvent que ses recommandations. C'est peut-être un contraste curieux, qu'un homme qui toute sa vie s'était soumis à des travaux aussi minutieux, se montrât aussi impatient lorsqu'il était question de

l'activité d'autrui ; mais il faut remarquer qu'il trouvait très-peu de personnes qui pussent travailler avec autant de rapidité que lui-même, et que, dans le cours de ses travaux, son esprit absorbé par l'étude de chaque fait qui devait par degrés le conduire au résultat désiré, perdait de vue l'espace qui séparait la pensée de l'exécution. Cependant M. Cuvier possédait au plus haut degré cette patience qui a toujours été regardée comme si nécessaire pour la découverte de quelque vérité importante, et qui, selon Buffon et selon M. Cuvier lui-même, constitue le génie. Aucun travail, quelque minutieux qu'il pût être, ne lui coûtait quand il le regardait comme propre à le conduire à un but ; et cette patience était une véritable vertu dans l'homme dont un mauvais raisonnement ou un sophisme faisait bouillonner le sang, et qui ne pouvait supporter la lecture des premières pages d'un livre qui n'apprenait rien, ou parcourir sans un vif sentiment d'irritation tout ouvrage qui portait l'empreinte des préjugés ou de la passion : il poussait si loin cette patience d'investigation, qu'il examinait jusque dans leurs moindres détails les livres élémentaires destinés à propager l'instruction, et qu'il

a dirigé la construction de la plupart des cartes géographiques de M. Selves, dont il a lui-même colorié les modèles (1).

M. Cuvier était d'une taille moyenne, et svelte dans sa jeunesse; mais sa vie sédentaire lui avait fait prendre de l'embonpoint dans ses dernières années, et ses épaules s'étaient un peu voûtées par suite de sa vue qui était très-basse; ses cheveux, qui étaient blonds autrefois, et dont l'âge avait altéré la couleur, ont cependant, jusqu'au dernier moment, orné sa belle tête de leurs boucles pittoresques. La grandeur de son cerveau avait été remarquée par MM. Gall et Spurzheim, qui assuraient n'en avoir jamais vu d'aussi vaste, et leur opinion a été constatée après sa mort; ses traits étaient d'une régularité remarquable, son nez aquilin, sa bouche pleine de bienveillance et son front très-développé : mais il est impossible de donner par une simple description une idée juste de ses yeux. Ils réunissaient à la fois l'intelligence, la vivacité et la douceur; longtemps avant qu'il nous fût enlevé, l'expression céleste de ses regards m'avait frappée et m'in-

(1) M. Laurillard.

spirait une sorte de frayeur, car elle semblait déjà n'être plus de ce monde. Il existe un grand nombre de portraits de tous genres de M. Cuvier; mais excepté le médaillon de M. Bovy, la médaille en cuivre, le buste en plâtre de M. Lavi de Turin, la lithographie de M. Maurin et le portrait à l'huile de M. Pickersgill, ils donnent à peine une idée de sa physionomie; quelques-uns même sont de véritables caricatures. Le buste en bronze modelé et si généreusement offert à la Société Royale de Londres, par le célèbre sculpteur M. David, a été fait sur un moule pris après la mort. Sous le rapport de l'art, ce buste ne mérite que des éloges, mais il est évident que M. David, en sa qualité d'artiste, a été surtout frappé de la beauté classique de la tête et des traits de M. Cuvier, et qu'en s'attachant trop à la rendre, il a perdu de vue le caractère de bienveillance qu'exprimait sa physionomie (1). Le bas-relief en bronze exécuté d'après le buste, présente nécessairement les mêmes défauts. Le portrait de M. Pickersgill est incontestablement le meilleur de tous; on peut, en le voyant, se former une idée juste

(1) Depuis que ceci a été écrit, j'ai vu le buste en marbre, exécuté d'après le même modèle, et offert à madame Cuvier par ce généreux

de la régularité des traits, de l'expression de ce regard où se peignaient si bien les grandes et sérieuses pensées du dedans et qui voyaient au-delà de ce monde. Pour me servir des propres paroles de M. Pickersgill : « il a essayé de saisir l'essence de l'homme, » et son talent s'est trouvé à la hauteur de cette difficile entreprise (1).

M. Cuvier portait dans les moindres détails de la vie, cet amour de l'ordre qui le caractérisait à un si haut point dans les grandes choses. Son costume de dissection n'était pas brillant, à la vérité; mais en toute autre occasion sa toilette était toujours soignée; les costumes de l'Université ont été dessinés par lui, et ces dessins accompagnaient le décret rendu à ce

et patriotique artiste. Il est supérieur au buste en bronze, et repose maintenant sur un piédestal dans la chambre et à l'endroit même où ont été déposés les restes du grand homme jusqu'au moment où ils ont été enlevés pour être transportés à sa dernière demeure.

(1) Je ne puis quitter ce sujet sans citer le trait suivant, qui fait encore plus d'honneur à M. Pickersgill que son admirable talent d'artiste. Après la mort de son noble époux, madame Cuvier, sentant tout le prix du portrait dont je parle, désira naturellement en posséder une copie de la même main qui avait si habilement exécuté la première. Je fus chargée de négocier cette affaire, et le résultat fut que M. Pickersgill exécuta lui-même la copie désirée, qui n'est pas inférieure pour la ressemblance à l'original, et l'offrit à madame Cuvier, en disant qu'entre la veuve du grand Cuvier et lui ses services

sujet. Je désirais beaucoup le voir dans son grand costume universitaire, et j'eus ce plaisir un jour qu'il le revêtit pour assister à une séance solennelle. La longue robe flottante de velours violet bordée d'ermine, ajoutait à la hauteur de sa taille et déguisait sa corpulence; la toque de velours laissait voir une partie de ses cheveux; ainsi vêtu et décoré de tous ses ordres, il était véritablement imposant. Les bâtimens du Jardin, élevés sous sa direction, sont autant de monumens qui attestent le bon goût qu'il portait jusque dans les plus petits détails. La ménagerie des animaux féroces est d'une simplicité et d'une beauté classiques, et a été construite entièrement d'après ses dessins et sous son inspection lorsqu'il occupait le poste

ne pouvaient être une question d'argent. Le plaisir douloureux avec lequel ce généreux don fut accepté, était la récompense la plus précieuse que pût recevoir l'artiste, et se peint mieux que je ne pourrais le faire dans le passage suivant d'une lettre que m'écrivait une personne de la famille: « C'est lui, c'est sa pensée noble, pure, élevée et souvent mélancolique, quoique toujours bienveillante et calme comme la vraie bonté; c'est son ame dans ses yeux, c'est le grand homme passant sur la terre, et sachant qu'il y a quelque chose au-delà. » On me pardonnera de révéler ainsi les sentimens secrets de personnes vivantes, quand on songera combien il est consolant et utile de rencontrer des actions de ce genre au milieu de l'égoïsme universel.

de directeur annuel. L'aile nouvelle du Muséum qui touche au corps-de-garde, a été également construite sous sa direction.

Les manières de M. Cuvier rappelaient par leur politesse aisée celles des Français du dernier siècle ; cependant on lui reprochait quelquefois un peu de raideur; et l'on ne peut nier que dans de rares occasions il ne montrât une hauteur réelle, mais seulement lorsqu'il la jugeait nécessaire. L'accueil qu'il faisait aux jeunes gens était toujours encourageant, et ceux-ci n'étaient jamais plus sûrs de lui plaire, qu'en parlant en sa présence avec toute la franchise de leur âge. Envers les femmes il se montrait plein de respect et de bienveillance; il savait distinguer celles qui avaient droit à quelque chose de plus que les égards ordinaires dus à leur sexe, et le leur prouvait en recherchant leur conversation. Les soins qu'il prodiguait à ses hôtes étaient remarquables de la part d'un homme aussi occupé; il cherchait à prévenir leurs désirs; il s'informait si rien ne leur manquait dans leur appartement, les engageait à se rendre au salon s'il y arrivait quelqu'un dont il pensât que la présence pût exciter leur curiosité ou leur intérêt. A l'époque où l'enthou-

siasme pour les Grecs avait tourné toutes les têtes à Paris, nous le vîmes un jour, après qu'il eut pris congé de nous, reparaître tout à coup avec un bel enfant grec, le fils de Colocotroni, qu'il avait rencontré en sortant du Jardin; pensant que nous le verrions avec plaisir, il avait pris la peine de revenir sur ses pas pour nous le présenter. Si l'on exprimait le désir de *lire* un livre rare qui n'existât point dans sa vaste bibliothèque, il l'apportait en revenant de l'Institut; en un mot, malgré les devoirs importans qu'il avait à remplir comme savant et comme législateur, il trouvait encore le temps de penser aux plaisirs de ses hôtes. De temps en temps, lorsque l'été apportait quelque relâche aux nombreuses fonctions de sa vie publique, il aimait à partager nos promenades, et je me rappelle qu'une fois, en parcourant le Jardin, il remarqua la fleur brillante de la *coreopsis tinctoria*, qui était alors nouvelle en France, et que personne de nous ne connaissait. Il nous quitta sur-le-champ pour aller aux informations, et nous rapporta bientôt le nom de la fleur, celui du genre, de l'espèce, etc., et se retira, enchanté d'avoir acquis cette connaissance nouvelle. Tel il se montrait dans toutes les circonstances,

avouant toujours ce qu'il ignorait, cherchant toujours à apprendre, et s'empressant de communiquer aux autres ce qu'il avait appris. Cette disposition bienveillante qui l'engageait constamment à mettre sa science à la portée d'autrui, était un des plus heureux dons qu'il eût reçu du ciel, car la valeur d'une idée brillante ou utile est bien souvent perdue quand nous ne la communiquons pas à nos semblables. Son penchant à l'observation lui faisait souvent fréquenter les lieux publics; il aimait à voir le bonheur dont jouissent les classes inférieures en France, et je me souviens qu'un jour de fête il me conduisit à la barrière la plus voisine du Jardin des Plantes, où le peuple dansait, chantait et se livrait à la joie; cette gaieté le charmait; il s'arrêtait à chaque instant pour la contempler, et plusieurs fois, se tournant de mon côté, il me demanda si, en Angleterre, le peuple savait se livrer au plaisir avec autant d'abandon. On a dit quelque part d'un homme célèbre, qu'il était impossible de se trouver sous le même abri que lui, pendant une averse, ne fût-ce que durant un quart d'heure, sans apprendre quelque chose de nouveau dans sa conversation. Cette observation peut s'appliquer également à

M. Cuvier; car à la suite de ces courtes excursions dont le plaisir seul était le but, on avait toujours appris quelque chose de plus, soit sur l'histoire ou les mœurs, soit sur les langues ou la morale, tant était solide et en même temps séduisante sa conversation la plus familière.

M. Cuvier recevait ordinairement les personnes qui avaient à lui parler, soit avant, soit après son déjeuner, et était accessible pour toutes sans exception. « Quand on demeure, disait-il, au Jardin des Plantes, si loin des *solliciteurs*, on n'a pas le droit de leur fermer sa porte. » J'ai vu ces solliciteurs de tout âge, la veuve et l'orphelin, le pauvre et le riche, assiéger sa demeure, tous avec la certitude d'être bien accueillis. Un matin, je rencontrai une pauvre femme qui descendait l'escalier en pleurant; et lui ayant demandé quelle était la cause de son chagrin : « C'est, me répondit-elle, que même M. Cuvier ne peut réparer le tort qu'on m'a fait. » Elle pensait évidemment que s'il ne pouvait la servir, c'est qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle. La famille et les amis de M. Cuvier voyaient toujours approcher avec le plus grand plaisir l'heure des repas; car c'était alors qu'on pouvait le mieux jouir de sa conversation.

Lui-même, sachant le peu d'occasions qu'on avait de causer avec lui, permettait qu'on le questionnât à chaque instant, et ne se refusait jamais à donner les explications qui lui étaient demandées sur toute espèce de sujet; et souvent, lorsque quelque circonstance relative aux affaires publiques n'avait pas été bien saisie, il l'exposait de nouveau sous toutes ses faces jusqu'à ce qu'elle eût été parfaitement comprise. Le déjeuner avait ordinairement lieu à dix heures; mais M. Cuvier était presque toujours levé à huit et avait déjà préparé ses papiers pour la journée, distribué leurs occupations aux personnes qui l'aidaient dans ses travaux, et reçu plusieurs visites. En déjeunant, il parcourait les papiers publics, jetait un coup d'œil sur les livres d'instruction élémentaire soumis à son examen, et, tout occupé qu'il parût être, si une personne de sa famille manquait à table, il s'informait avec une sorte d'inquiétude de la cause de son absence; ou, si la conversation était plus animée que de coutume, il voulait savoir de quoi il était question, sans pour cela cesser de lire le journal qu'il avait entre les mains. Après le déjeuner, il s'habillait, et se livrait à ses occupations habituelles; lorsque c'é-

tait son tour d'être directeur du Jardin des Plantes, avant d'aller au conseil d'État, à l'Académie ou ailleurs, il se rendait au Muséum, suivi d'aides naturalistes et d'étudians, portant les objets qui venaient d'être préparés dans le laboratoire, et qu'il faisait mettre sous ses yeux à leurs places respectives. Sa voiture était toujours prête à l'heure indiquée, et, comme ses momens étaient comptés, il ne permettait à personne de le faire attendre; aussi s'efforçait-on de lui épargner cette contrariété à laquelle il était extrêmement sensible. Plus d'une fois cependant, j'ai cru le voir sourire légèrement du désordre de notre toilette, lorsque nous descendions en toute hâte pour le rejoindre. Il se plaçait alors dans un coin de la voiture, et se mettait à lire ou à écrire, en nous laissant causer à notre aise. Quelques-uns de ses plus brillans mémoires ont été composés ainsi. Il avait fait placer une lampe dans l'intérieur de sa voiture, afin de pouvoir lire pendant la nuit; mais ses yeux se trouvèrent si mal de cette habitude, qu'il ne put la conserver long-temps. Sa famille, néanmoins, se réjouit de ce contre-temps qui l'obligeait à prendre quelques momens de repos.

Quoique nous eussions, M. Bowdich et moi,

le privilège d'examiner à toute heure les trésors de ses collections et de sa bibliothèque, nous trouvions quelquefois plus commode d'emporter ses livres; souvent il nous arrivait d'avoir besoin du volume même qu'il venait de consulter avant de sortir, et qu'il avait laissé ouvert sur sa table, afin de le trouver prêt à son retour; car il possédait l'heureuse faculté de pouvoir reprendre son sujet à quelque moment et à quelque endroit que ce fût, même au milieu d'une phrase. Nous attendions donc que sa voiture se fût éloignée, alors nous volions à son cabinet, prenions possession du livre et, nous informant de l'heure de son retour, nous le rapportions quelques minutes avant qu'il en eût besoin. On concevra facilement qu'il ait dû nous arriver dans deux ou trois occasions d'être un peu en retard; mais M. Cuvier supportait toujours ce contre-temps avec une patience surprenante : et telles étaient son indulgence et sa bonté à notre égard, que non-seulement il se rendait à tous nos désirs et nous secondait dans nos travaux, mais, en outre qu'il nous permit de publier quelques-uns de ses propres dessins sur les mollusques qui étaient encore inédits. Il ne savait pas refuser la communication de ses matériaux à ceux qu'il pensait

devoir en faire un bon usage ; de sorte que nous n'avions qu'à parler, et aussitôt il donnait l'ordre aux gardiens des galeries du Muséum de mettre à notre disposition les objets que nous voulions examiner plus attentivement (1).

Quelquefois, avant le dîner, M. Cuvier accordait quelques instans à sa famille en se joignant à la société réunie dans l'appartement de madame Cuvier. Aussitôt qu'on annonçait que le dîner était servi, il offrait son bras à sa femme

(1) Quoique ce soit peut-être sortir de mon sujet, je ne puis laisser échapper la première occasion qui s'offre à moi de témoigner ma reconnaissance à la plupart des personnes attachées à ce bel établissement. MM. Desfontaines, de Jussieu, Brongniart, Geoffroy Saint-Hilaire, Frédéric Cuvier, Chevreuil, Deleuze, Valenciennes et Laurillard, vivent encore pour recevoir cette marque publique des sentimens que m'ont inspirés leurs bienveillantes attentions. MM. Haüy, Latreille, Thouin, Royer, Dufresne, Van Spaendonk et Lucas, ont été appelés dans un autre monde où la reconnaissance des hommes ne peut parvenir jusqu'à eux. Pendant notre séjour à Paris, en nous réclamant de M. Cuvier, nous étions admis la nuit comme le jour au Jardin des Plantes, comme si nous eussions été au nombre de ses habitans. Il a bien changé depuis cette époque, et maintenant que le grand homme qui était l'ame de ce beau séjour n'existe plus, je cherche vainement à le voir avec les mêmes yeux qu'autrefois. Pendant mon dernier voyage, il n'y a pas jusqu'aux employés inférieurs que j'avais connus anciennement, qui, après les premières civilités d'usage, n'aient déploré en ma présence la mort de leur illustre chef, en termes où se peignait la douleur la plus sincère.

et la conduisait à cette table alors si heureuse où chacun prenait place à leurs côtés. M. Frédéric Cuvier, son fils, et très-souvent un ou deux amis intimes, que le hasard avait amenés, augmentaient le nombre des convives; et alors commençait la conversation la plus intéressante. En rentrant au salon, M. Cuvier y restait quelquefois une heure avant de se retirer dans son cabinet, ou de sortir pour des visites. D'autres fois il apportait quelques vieux livres qu'il avait achetés sur les quais, et, après s'être applaudi de son marché, il nous en lisait quelques passages; ou, priant l'un des assistans de lire à sa place, il en comparait les différentes éditions. A une époque plus récente, lorsque les journaux publiaient quelque lettre de M. Champollion, alors en Égypte, il nous faisait asseoir autour d'une table sur laquelle étaient étalés quelques volumes du grand ouvrage sur l'Égypte, et vérifiait une à une toutes les descriptions du savant antiquaire. Jamais il ne se lassait de ces sortes de recherches; mais j'avoue que quelquefois nous souhaitions que le bruit d'une voiture, en annonçant une visite, vînt interrompre cette occupation. Sa soif de connaissances n'avait point de bornes; les découvertes et les entreprises des

autres pays excitaient vivement son intérêt. Lors de l'accident arrivé au *tunnel* sous la Tamise, chaque lettre que m'écrivait sa belle-fille contenait de sa part des questions à ce sujet; il en était de même pour les voitures à vapeur, les chemins de fer, les ponts suspendus, et en général pour tous les établissemens publics; il lisait ou se faisait lire le récit des essais qui avaient été faits pour perfectionner chacune de ces entreprises; de sorte que, lorsqu'il recevait la visite d'un habitant du pays où elles avaient lieu, il se trouvait à même de lui en parler avec une connaissance approfondie de la matière. Causant un jour avec un employé supérieur de l'un de nos établissemens nationaux, après avoir exposé les dépenses du Jardin des Plantes, il lui énuméra, à une fraction près, et à la grande surprise de l'interlocuteur, celles du Muséum Britannique. Rester oisif un seul instant lui était impossible; un jour qu'il posait pour le portrait qui se trouve en tête de l'édition in-quarto de son Discours sur les révolutions du globe, mademoiselle Duvaucel lui lisait les *Aventures de Nigel*. Il avait près de lui une carte de Londres, sur laquelle il suivait toutes les courses du héros; et le sourire que faisait souvent naître sur ses

lèvres le latin du roi Jacques, donnait à sa physionomie l'expression que désirait le peintre; mais malheureusement le graveur n'a pas su la rendre, et ce portrait, tel qu'il a été publié, est loin d'être ressemblant.

Changer d'occupation était un délassement pour M. Cuvier; le plus efficace de tous était peut-être la conversation; mais il en avait encore un autre, qui était de s'étendre sur un sofa, de mettre ses yeux à l'abri de la lumière, et d'écouter la lecture que lui faisaient sa femme ou ses filles et quelquefois M. Laurillard. C'est par ces lectures du soir, car elles n'avaient lieu que lorsqu'il était fatigué de travailler, qu'il se tenait au courant de la littérature de tous les pays; personne n'en avait une idée plus juste que lui, car il la regardait comme le tableau de l'esprit humain, et il jugeait du degré de civilisation de chaque pays par les ouvrages qu'il avait produits. Cette habitude de terminer ainsi la journée, lui offrait, en outre, l'avantage de calmer l'excitation qu'avait éprouvée son esprit pendant le jour, et le préparait à ce paisible repos qui lui était nécessaire pour ses travaux du lendemain. Comment son sommeil n'aurait-il pas été paisible, lorsqu'il avait consacré tous ses

momens aux devoirs les plus importans qui puissent remplir la vie de l'homme ?

Personne n'était plus sensible que lui aux soins de l'amitié, mais personne aussi ne ressentait plus vivement l'ingratitude; il en souffrait d'autant plus qu'il cherchait avec plus d'empressement l'occasion de rendre service; des étudians eux-mêmes m'ont dit qu'il avait été jusqu'au fond de leurs retraites leur offrir ses conseils, sa protection et des secours pécuniaires. Souvent ses amis taxaient d'imprudence l'excès de sa générosité; mais il se contentait de leur répondre : « Ne me grondez pas; j'achèterai quelques livres de moins cette année. » On m'a cité plus d'une occasion où sa bourse avait été ouverte, non-seulement pour l'avantage de la science, mais encore à des exilés qui s'étaient réfugiés en France pour échapper aux persécutions qui les attendaient dans leur patrie; je me tairai sur ces traits généreux, car malgré mon désir de faire connaître toutes les vertus de M. Cuvier, je dois respecter le caractère sacré du malheur.

Un des traits les plus remarquables du caractère de M. Cuvier, était une aversion décidée pour la médisance; non-seulement il s'en

abstenait soigneusement lui-même, mais il la réprouvait avec sévérité dans son intérieur, et la malice la plus spirituelle ne pouvait trouver grace à ses yeux. Un jour que je répétais en sa présence quelques observations piquantes faites par une personne célèbre par son esprit et ses talens, observations qui m'avaient beaucoup divertie, et que je citais sans comprendre le sens caché qu'elles renfermaient, je vis aussitôt M. Cuvier prendre un air grave et sérieux dont je fus alarmée ; il m'avertit d'une manière en quelque sorte solennelle, de prendre garde aux fausses impressions que j'avais recues ; puis, craignant de m'avoir affligée, il exprima, avec cette bienveillance qui lui était si naturelle, le regret sincère que la vraie bonté et les connaissances supérieures de l'homme que je citais, fussent trop souvent obscurcies par le plaisir de dire un mot piquant, et d'amuser une société plus sensible à la malice qu'à la raison.

Une autre grande qualité, je devrais dire une vertu, que possédait encore M. Cuvier, était l'absence complète de toute espèce de vanité et de susceptibilité, d'où résultait l'égalité d'humeur et la bienveillance qu'il apportait dans toutes les relations sociales. Qu'il eût des pré-

férences, et que ces préférences naquissent quelquefois d'une première entrevue, on ne peut le nier : il n'est personne, en effet, qui, doué d'une ame sensible et ardente, puisse éviter ces impressions soudaines ; mais le sentiment opposé se bornait chez lui à éviter les relations avec la personne pour qui il l'éprouvait, sans jamais l'engager à lui nuire. Les contradictions même qu'il avait éprouvées dans sa carrière publique n'avaient laissé dans son cœur aucune amertume contre ses adversaires, il les attribuait plutôt à l'erreur de leur esprit qu'à un sentiment d'inimitié, et il disait en parlant d'eux : « Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, car ils ne savent ce qu'ils font. » Personne ne savait mieux que lui adoucir un refus. Pendant l'un de mes séjours dans sa famille, une personne désirant vivement obtenir sa protection, qui pouvait lui être très-utile pour arriver à un emploi public, me pria d'intervenir en sa faveur auprès de mon illustre hôte. Je sentis que je n'avais pas ce droit, et je fis part de mon embarras à madame Cuvier, en lui témoignant en même temps combien j'étais peinée qu'on eût ainsi abusé de ma présence chez elle. M. Cuvier ayant eu connaissance de mes

scrupules, me chargea de répondre au solliciteur qu'il ne permettait jamais aux femmes de se mêler d'affaires : « cependant, ajouta-t-il, dites à votre protégé que s'il désire me voir et me demander mon avis, je le recevrai avec plaisir. » Il voulait évidemment m'épargner le regret de porter un brusque refus à une personne pour qui je pouvais avoir de l'estime.

Les soirées de M. Cuvier, qui avaient lieu tous les samedis, étaient les plus intéressantes de Paris. Là paraissaient tour-à-tour les savans, les hommes distingués de toutes les nations et de tout âge; tous les systèmes, toutes les opinions étaient également reçus. Le maître de la maison accueillait, encourageait chacun, montrait les plus grands égards à ceux qui étaient réellement dignes de cette distinction, invitait les jeunes gens, et les plus timides, à prendre part à la conversation, et s'efforçait de faire valoir chacun suivant ses mérites. Rien n'était banni de ce cercle, hormis l'envie, la jalousie et la médisance; l'Europe entière y avait ses représentans. Y être admis c'était contempler l'intelligence humaine dans toute sa splendeur, et l'étranger s'étonnait de se trouver en pré-

sence des hommes les plus célèbres de l'Europe, et de causer familièrement avec des princes, des pairs, des diplomates, des savans, et le grand homme lui-même, qui les recevait, ainsi que le jeune étudiant du cinquième étage de l'hôtel voisin, avec la même urbanité. Peu lui importait la direction qu'ils eussent donnée à leurs talens; peu lui importait leur fortune ou leur famille. Au-dessus de toute jalousie nationale, il respectait également tout ce qui était digne d'admiration. Il faisait des questions dans le but de s'instruire, comme s'il eût été un simple étudiant; il était heureux lorsqu'il rencontrait un Écossais qui parlât la langue celtique; il interrogeait chacun sur les usages et les institutions de sa patrie; il conversait avec un jurisconsulte anglais comme si lui-même eût étudié cette profession en Angleterre. Il connaissait les progrès de l'instruction publique chez tous les peuples civilisés; au voyageur il adressait une foule de questions relatives à la partie du monde où il avait porté ses pas; en un mot, pensant que chacun était à même de donner quelques renseignemens utiles, il en obtenait des plus humbles individus, qui souvent s'étonnaient de l'intérêt qu'il prenait à des choses qui

leur étaient si familières. Une chose déplaisait particulièrement à M. Cuvier, c'était de rencontrer un Anglais qui ne sût point parler français. Cela lui donnait un air de réserve dont plusieurs personnes se sont plaintes, mais qui, en réalité, ne prenait sa source que dans l'espèce de regret qu'il éprouvait de ne pouvoir causer avec son hôte. Personne n'a jamais rendu plus de justice à ses prédécesseurs et à ses contemporains que M. Cuvier : « Un demi-siècle, disait-il, a suffi pour tout métamorphoser, et il est fort probable que dans le même espace de temps nous serons aussi devenus des anciens pour la génération qui s'élève ; motifs de ne jamais oublier la respectueuse reconnaissance que nous devons à nos prédécesseurs, et de ne point repousser sans examen les idées qu'une jeunesse ardente conçoit, et qui, si elles sont justes, prévaudront malgré tous les efforts que l'âge présent pourrait faire. » C'était là une manière charmante de rendre chacun satisfait de soi-même. Le naturaliste qui venait d'une province éloignée, ou peut-être d'une colonie située aux extrémités du globe, ne rougissait plus de ne pas être de niveau avec les progrès de la science dans la capitale, et d'avoir perdu beaucoup de

temps à étudier des systèmes surannés. Le jeune étudiant récemment sorti de l'Université, ne craignait plus d'exposer ses objections, les défauts et les erreurs qu'il croyait avoir découverts dans les auteurs plus modernes.

Sur la fin de la soirée, lorsqu'il ne restait plus qu'un petit nombre d'amis particuliers, on passait dans la salle à manger, où se trouvaient servis du thé, des fruits, des rafraîchissemens de diverses sortes; et la conversation continuait aussi brillante que dans le salon. Les descriptions d'objets rares, les récits de voyages, les anecdotes de toute espèce y figuraient tour-à-tour, jusqu'à ce que M. Cuvier racontât quelque trait qui frappait tous les assistans par le tour nouveau qu'il donnait à la conversation, ou qui excitait un rire général. Un soir, il fut question des enseignes de toute espèce qui figuraient sur la porte des boutiques de Paris; on parla d'abord de leur origine, de leur usage, puis on passa aux enseignes elles-mêmes : on choisit comme de raison les plus absurdes, et quand chacun eut cité la sienne, M. Cuvier raconta qu'il en avait vu une où un bottier avait fait peindre un énorme lion en fureur, mettant une botte en pièces avec ses dents; au-dessous se trouvait

l'épigraphe suivante : « On peut me déchirer, mais jamais me découdre. » J'étais à Paris lorsque le célèbre tableau de Pygmalion et sa statue, peint par Girodet, fut exposé au Louvre. Ce tableau produisit une sensation générale ; on fit sur lui des épigrammes et des impromptus sans fin ; d'autres y suspendirent des couronnes de fleurs, de sorte qu'il devint un sujet universel de discussion. La conversation étant tombée sur ce tableau à l'une des soirées de M. Cuvier, M. Brongniart (1) critiqua la carnation, qui, dit-il, était trop transparente ; le baron de Humboldt, qui s'occupait alors d'expériences chimiques avec M. Gay-Lussac, blâma la couleur générale du tableau, qui, selon lui, paraissait comme éclairé avec le gaz; M. de Prony (2) trouva défectueux le piédestal de la statue ; chacun donna de même son avis en signalant les défauts qui l'avaient frappé davantage dans ce célèbre tableau; M. Cuvier prit la parole à son tour, et dit que le pouce de Pygmalion n'était pas dessiné correctement, et que, pour

(1) Minéralogiste célèbre, et directeur de la fabrique de porcelaines de Sèvres.

(2) Professeur de mathématiques à l'Ecole Polytechnique, et directeur de l'Ecole des Ponts-et-chaussées.

paraître dans la position choisie par l'artiste, il faudrait qu'il eût une phalange de plus que celles qui existent dans la nature. Là-dessus M. Biot, qui jusque-là avait gardé le silence, résuma avec une solennité comique tout ce qui avait été dit, en montrant que chacun des interlocuteurs avait été plus ou moins influencé par sa vocation particulière ou ses études de prédilection, et conclut en disant qu'il était convaincu que chacun d'eux, la première fois qu'il rencontrerait Girodet, le féliciterait sur la perfection de son ouvrage. Lors de ces soirées, il arrivait souvent que deux ou trois amis intimes restaient après le départ du reste de la société pour continuer l'entretien; le temps s'écoulait avec rapidité; une heure du matin sonnait avant qu'ils songeassent à se retirer; et même alors M. Cuvier les retenait encore en leur disant : « Ne vous pressez pas tant, Messieurs, il n'est pas tard. »

Mais l'époque dont je parle en ce moment est antérieure à la mort de Clémentine, ainsi nommée en souvenir de l'excellente mère qui avait si habilement guidé l'enfance de M. Cuvier. Telle était la bonté et la pureté de cœur de cette créature angélique, que jamais elle ne

soupçonnait-le mal dans autrui, et qu'elle répandait un charme inconnu sur l'existence de tous ceux qui l'entouraient. Sa ressemblance avec M. Cuvier était frappante, et quoique ses yeux et sa chevelure fussent d'une couleur différente et plus foncée, on pouvait dans chacun de ses traits reconnaître ceux de son père, adoucis et modifiés par la beauté de la femme. Ses talens, sa modestie, la solidité de son jugement, sa charité inépuisable, son extrême piété, tout semblait indiquer qu'elle n'était pas faite pour habiter long-temps ce monde; elle fut enlevée par une consomption rapide, que sa constitution recelait sans doute, depuis long-temps, qui avait déjà une ou deux fois donné des craintes pour elle, mais dont les progrès long-temps cachés ne se manifestèrent avec une violence effrayante que six semaines avant sa mort, au milieu des joyeux préparatifs de son mariage. A partir de ce moment, un voile de deuil couvrit les lieux où elle avait vécu; long-temps, bien long-temps, le cœur brisé de sa mère n'eut pas la force de se prêter aux devoirs du monde; elle renonça à la société pour n'y plus jamais rentrer, et les efforts héroïques et sans relâche de la fille qui lui restait, ainsi que les tendres soins de son

mari, ne purent l'arracher à sa douleur. Enfin, M. Cuvier ayant absolument besoin de quelques distractions chez lui, l'épouse tendre consentit à ce que la mère au désespoir avait refusé; le salon où elle avait vu sa fille chérie rendre le dernier soupir demeura fermé, et l'une des bibliothèques fut consacrée aux réceptions du soir. Quelques anciens amis profitèrent les premiers de ce changement pour reprendre leurs visites; avec le temps d'autres les suivirent; mais le coup était porté, et pour ceux qui avaient connu Clémentine, ces soirées avaient perdu leur plus doux charme. En vain M. Cuvier redoubla-t-il de prévenances envers ses hôtes; en vain sa belle-fille seconda-t-elle ses soins pour eux; la mère affligée était là dans son abattement, faisant évidemment effort sur elle-même, mais sa pensée était trop clairement ailleurs; et ceux qui avaient connu Clémentine, expliquaient aux étrangers la cause de cette préoccupation, à voix basse et avec de tristes regards. Un second effort fut fait, et le salon fermé fut ouvert de nouveau aux amis de M. Cuvier; mais il ne sembla ne l'avoir été que pour recevoir son dernier soupir. Aujourd'hui ce salon est toujours ouvert; sa veuve restée seule avec sa

fille dévouée, l'habitent constamment, entourées toutes deux des portraits de ceux qu'elles ont aimés, et se réfugiant dans le souvenir du passé avec un douloureux plaisir.

Après la mort de sa propre fille, M. Cuvier devint, s'il est possible, encore plus attaché à mademoiselle Duvaucel; jamais il n'avait fait dans sa conduite aucune différence entre elle et mademoiselle Cuvier; mais la mort de celle-ci lui rendit les soins de sa belle-fille plus nécessaires encore, et joignit à son affection pour elle un sentiment d'inquiétude que de douloureux souvenirs éveillaient sans cesse et qui se manifestait de la manière la plus touchante, soit qu'il aperçût sur son visage quelques traces de souffrance, soit qu'il l'entendît tousser, symptôme qui lui causait toujours un grand effroi et semblait rouvrir toutes les plaies de son cœur.

En 1830, M. Cuvier, ainsi que nous l'avons vu, visita pour la dernière fois l'Angleterre, accompagné de mademoiselle Duvaucel, de la présence de laquelle sa mère avait consenti à se priver; car tel était le dévouement avec lequel toutes deux s'étaient données à sa personne, qu'il ne pouvait se passer d'avoir constamment

l'une ou l'autre auprès de lui. Ce voyage ayant eu lieu, par hasard, au moment où venait d'éclater la révolution de juillet, quelques bruits coururent à Londres qu'ils étaient partis pour fuir le danger. Le fidèle valet de chambre de M. Cuvier, apprenant ce qui ce disait à ce sujet dans les environs de l'hôtel qu'il habitait, se hasarda à le rapporter à son maître, et lui demanda s'il ignorait réellement les événemens qui allaient se passer au moment de son départ. « Croyez-vous, Lombard, répondit doucement M. Cuvier, que si j'eusse eu connaissance de ce qui allait avoir lieu, j'aurais abandonné madame Cuvier? » Pour ceux qui connaissaient l'homme, cette réponse était la meilleure réfutation d'un pareil bruit. La vérité était, qu'ayant si rarement la possibilité de s'absenter, et sentant la nécessité de se rendre en Angleterre pour quelques recherches scientifiques relatives à son grand ouvrage sur les poissons, que sa santé affaiblie par des travaux excessifs, exigeant, en outre, un changement d'air, de simples craintes ne pouvaient lui faire abandonner un projet dont l'exécution avait déjà été traversée par un concours singulier de circonstances. Dabord il avait été impossible que M. Cuvier quittât mo-

mentanément le secrétariat de l'Académie des Sciences, dont les travaux avaient été doublés par la mort de son collègue, le baron Fourier, jusqu'à ce que M. Arago fût élu à la place de ce dernier. Ensuite il lui avait fallu lire ses beaux éloges de sir Humphry Davy et de M. Vauquelin, dont j'ai déjà parlé, à la séance générale de l'Institut, et cette séance ayant été remise, avait apporté un nouvel obstacle à son départ. J'ai déjà dit comment il avait été induit en erreur par le calme apparent qui régnait dans Paris le matin du jour où il le quitta, et les motifs qui l'engagèrent à continuer sa route, même après qu'il eut pris à Calais la résolution de revenir sur ses pas.

Puisque j'ai parlé de la séance générale des Académies du 26 juillet, je m'y arrêterai un instant pour détruire un fait controuvé qui a beaucoup circulé en Angleterre. On a prétendu qu'une querelle avait eu lieu, ce jour-là, avant la séance, entre M. Cuvier et M. Arago, querelle dans laquelle on avait eu beaucoup de peine à empêcher le premier de tirer son épée. Ce qui a pu donner naissance à ce bruit, c'est que M. Arago devait, dans cette solennité, prononcer l'éloge de M. Fresnel, dans lequel il

avait inséré un passage très-violent contre le ministère Clermont-Tonnerre, passage qu'on eût pu aisément appliquer au gouvernement d'alors. M. Cuvier fit entendre à M. Arago qu'il serait plus sage et plus prudent d'omettre à la lecture cette partie de l'éloge, et d'éviter tout ce qui pouvait exciter les esprits dans un pareil moment. Ce conseil fut donné de la manière la plus amicale, et M. Arago ayant défendu son passage avec beaucoup de chaleur, M. Cuvier n'insista pas davantage. Quelques instans après, les deux secrétaires parurent ensemble en présence du public, dans la salle de l'Institut, et au sortir de la séance, M. Arago alla dîner chez M. Cuvier; ils passèrent paisiblement la soirée ensemble, sans se douter que la simple différence d'opinion qui avait existé entre eux, se convertirait, en passant le détroit, en une querelle violente et presque meurtrière.

M. Cuvier avait d'abord été dans l'intention de prendre la route de Douvres; mais, à la prière de mademoiselle Duvaucel, il remonta la Tamise et débarqua à la Tour. Depuis, il se félicita souvent de cette condescendance à laquelle il dut de voir les bords de la Tamise et les milliers de navires qui la sillonnent, spectacle

dont aucun étranger ne peut se former une idée sans l'avoir vu. A son arrivée à Londres, il consacra une de ses premières sorties à voir toutes les caricatures nouvelles ; car il admirait beaucoup nos productions dans ce genre, et il possédait déjà une riche collection des meilleures qui eussent été publiées. Elles n'étaient pas un simple amusement pour lui, mais il les regardait comme des monumens curieux de l'histoire morale et politique de certaines époques ; souvent au milieu d'une conversation sérieuse sur les événemens de notre temps ou voisins de nous, il lui arrivait de citer diverses circonstances que la vue d'une caricature anglaise avait gravées dans sa mémoire. Pendant les quinze jours qu'il passa à Londres, il fut dans un mouvement continuel; mais l'inquiétude que lui faisaient éprouver les événemens politiques troublait tous ses plaisirs. Un accident dû au hasard ayant retardé l'une des lettres que madame Cuvier lui écrivait chaque jour, il ne put goûter aucun repos pendant ces heures d'attente. Un matin il entra subitement, et sans s'annoncer, dans la chambre où j'étais avec mademoiselle Duvaucel, et nous embrassa toutes deux en s'écriant : « Enfin j'ai des nouvelles de

ma femme ! » Il nous lut ensuite la lettre, et nous demanda si nous n'étions pas aussi heureuses que lui ; puis il nous quitta, le cœur évidemment plein de joie, et sortit pour un rendez-vous au Muséum Britannique. Il profita de son séjour pour prendre un grand nombre de notes, et exécuter plusieurs dessins relatifs à ses *ossemens fossiles* et à son ichthyologie; le peu d'heures qu'il dérobait à ces travaux étaient employés à visiter les curiosités de la ville. L'aimable et spirituel baron Seguier, mort depuis, était alors consul-général de France à Londres, et notre petit cercle se réunissait souvent chez lui; les événemens qui se passaient alors en France étaient constamment l'objet de la conversation; et ces deux hommes éclairés prédirent une partie de ceux qui sont arrivés depuis. M. Cuvier visita aussi Richmond qu'il avait souvent entendu vanter; ce jour-là, le ciel était à l'orage avec des alternatives de pluie et de soleil qui ajoutaient encore à l'effet de la scène, et à cette occasion, M. Cuvier remarqua, qu'avec un pareil ciel sur un si beau pays, il ne fallait pas s'étonner de la perfection à laquelle les Anglais ont porté le talent du paysage. Il avait l'intention de revoir Oxford, et de visiter Cambridge qu'il ne connaissait que par descrip-

tion ; mais la brièveté de son séjour ne lui permit pas de goûter ce plaisir. Personne cependant ne mit jamais plus que lui chaque instant à profit. Il ne négligeait aucun moyen de satisfaire son insatiable désir de tout voir et de tout connaître, qu'il appelait quelquefois une vertu. Il se levait à six heures, parcourait à pied les nouveaux quartiers de Londres qu'il ne connaissait pas encore, revenait pour déjeuner, puis, montant en voiture avec sa belle-fille, il visitait les promenades publiques, les expositions, les collections, etc. Il n'eut qu'à se louer de la réception qui partout lui fut faite, quoique nous regrettassions que la plupart des personnes qui se seraient fait honneur de l'accueillir fussent, pour le moment, absentes de Londres. Il reçut un jour une singulière marque de respect qui nous amusa beaucoup, et que je ne rapporte ici qu'à cause de sa singularité. En l'absence de son valet de chambre, M. Cuvier envoya chercher un barbier pour se faire raser. L'opération terminée, il voulut payer suivant l'usage ; mais le grand artiste, qui se trouvait être un Gascon, s'inclina profondément, refusa l'argent et ajouta, de la manière la plus comique, avec l'accent de son pays « qu'il se sentait trop honoré d'avoir rasé

le plus grand homme du siècle, pour accepter aucun salaire. » M. Cuvier, retenant avec peine un sourire, se crut obligé de lui procurer cet honneur dans toute son étendue, et l'engagea à venir remplir ses fonctions pendant tout le temps de son séjour à Londres. Il est inutile d'ajouter que, bientôt, le barbier jugea prudent de préférer son intérêt à un vain honneur, et accepta sans difficulté ce qui lui était dû pour l'exercice de sa profession.

Malgré quelques légères indispositions que M. Cuvier éprouvait de loin en loin, sa santé était généralement bonne, et il se servait de sa voiture plutôt pour économiser le temps que par nécessité; aussi la maladie soudaine qui l'enleva à ses travaux frappa-t-elle d'un coup imprévu ses amis et le monde savant. Jamais ses facultés intellectuelles n'avaient été plus brillantes; jamais sa vaste intelligence n'avait possédé à un plus haut degré cette clarté et cette pénétration qui la caractérisaient. La tempérance et la modération de sa vie avaient conservé intactes ses forces physiques jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, et avaient en même temps contribué à augmenter la vigueur de son esprit; car, pendant plus de quarante années, il avait

travaillé à perfectionner ses vues profondes sur la science et la législation, et il était sur le point de livrer au monde le résultat de ses recherches et de ses méditations scientifiques. « Son intention était de revoir tous ses ouvrages, de les mettre au niveau des dernières découvertes, et d'en déduire ensuite toutes les conséquences, tous les principes généraux, qui lui paraissaient découler de cette réunion de faits, quoiqu'il regardât comme impossible, dans l'état actuel des connaissances humaines, d'établir une théorie générale. Toutes ses études, toutes ses méditations l'avaient convaincu de la vérité de ce principe philosophique, que les êtres organisés existent pour une fin, dans un but spécial; cependant il n'admettait aucune théorie scientifique, et soutenait avec toute son énergie qu'il n'était pas encore possible d'en établir aucune (1). « Mais la Providence, dans ses vues impénétrables, nous a refusé jusqu'à la publication de ces faits et de leurs conséquences; peut-être n'étions-nous pas encore dignes d'être initiés aussi profondément aux mystères de la création que l'était cette pro-

(1) M. Laurillard.

digieuse intelligence ; et je n'ose pas avancer que la mort de M. Cuvier a été prématurée, dans la crainte d'attaquer les décrets de cette Providence à qui nous devons l'existence de ce puissant génie, et qui l'avait prêté à la terre afin qu'il lui dévoilât les plans de l'éternelle sagesse, et qu'il l'éclairât par ses exemples.

M. Cuvier avait cherché l'oubli des orages qui grondaient au dehors de sa retraite, dans un surcroît d'application à ses travaux ordinaires : il n'allait plus que rarement dans le monde, et avait renoncé aux distractions qu'il s'était permises jusque-là. Le cholera exerçait ses ravages autour de lui ; il le voyait frapper les jeunes et les forts, ceux qu'il aimait et ceux dont les services étaient nécessaires à l'État. Les émeutes renaissaient chaque jour dans les rues de Paris, en même temps que l'épidémie frappait indistinctement toutes les classes de la population. Il ne s'occupa donc plus que de remplir ses devoirs publics, et retournait à ses travaux avec une ardeur qui, ajoutée à la tristesse du moment dont il avait sa part, devait nécessairement attaquer chez lui les sources mêmes de la vie. Personne, cependant, ne pouvait prévoir l'effet qui en

résulterait pour sa constitution : il assurait lui-même n'avoir jamais travaillé avec plus de plaisir, et il avançait rapidement non-seulement, dans ses ouvrages déjà commencés, mais encore dans ceux qu'il préparait pour l'avenir. Le mardi 8 mai, il ouvrit au Collège de France la troisième et dernière partie de son cours sur l'histoire des sciences, en résumant tout ce qu'il avait dit dans ses leçons précédentes. Il s'éleva avec force contre cette hérésie en histoire naturelle, qui veut ramener tous les êtres de ce vaste univers à une pensée isolée et systématique, et faire des progrès du moment un temps d'arrêt et un obstacle pour l'avenir (1). Il indiqua ce qui lui restait à dire sur le globe et les changemens qu'il a éprouvés, et annonça son intention de développer sa propre manière d'envisager l'état actuel de la création, étude sublime dont la mission est de ramener l'intelligence humaine qui méconnaît les choses en les assujettissant à des systèmes étroits, à cette intelligence suprême qui les gouverne, les éclaire et les vivifie toutes, et leur donne leur indivi-

(1) Il s'agit ici de l'unité de composition. Ce passage et les suivans sont extraits de ce qu'a écrit, sur cette admirable leçon, un des auditeurs les plus distingués, M. le baron de H.

dualité parfaite, parce qu'elle ne laisse manquer aucune d'elles des conditions nécessaires à son existence, à cette intelligence enfin qui révèle tout et que tout révèle, qui renferme tout et que tout renferme. Il y avait dans cette dernière partie de la leçon un calme et une justesse de perception, une révélation franche de la vie intime et complète de l'observateur religieux, rappelant involontairement le livre qui parle de la création à tout le genre humain, *la Genèse*. Ce rapport plutôt évité que cherché, qui ne se trouvait pas dans les mots, mais dans les idées, parut se faire jour tout à coup lorsque le professeur prononça ces paroles : « Chaque être renferme en lui-même, dans une variété infinie et une prédisposition admirable, tout ce qui lui est nécessaire ; chaque être est parfait et viable, selon son ordre, son espèce et son individualité. » Nulle part formulée, il y avait dans toute cette leçon une omniprésence de la cause suprême. On touchait par l'examen du monde visible au monde invisible ; l'examen de la création évoquait nécessairement la présence du créateur ; on eût dit que le voile qui la recouvre allait être déchiré, et que la science allait révéler la sagesse éternelle. Aussi les dernières paroles de

cette leçon, les dernières que M. Cuvier devait adresser à ses nombreux auditeurs, furent en quelque sorte prophétiques, et lorsqu'il dit : « Voilà, Messieurs, quel sera l'objet de nos investigations, si le temps, mes forces et ma santé me permettent de les continuer et de les finir avec vous ; » ceux qui connaissent les destinées des hommes virent qu'il avait placé son action hors de ce monde, et venait de lui dire adieu. Si près d'être appelé devant le redoutable et dernier tribunal, quelles autres expressions eût-il pu employer, plus propres à faire connaître combien il était préparé à y comparaître ?

On assure que l'émotion profonde produite par ce discours fut universelle, et que peu de personnes quittèrent la salle sans éprouver un sentiment vague de tristesse et de respect impossible à décrire. Le même jour, M. Cuvier assista, comme de coutume, au conseil d'administration du Jardin des Plantes, et donna des soins, qui furent les derniers, à ce magnifique établissement, qui doit une si grande partie de ses richesses à son active sollicitude et à sa générosité ; « Tour à tour protégé et protecteur, il y avait échappé aux vicissitudes politiques qui avaient tout changé hors de cet asile sacré, les

hommes et les choses. Il faut avoir mérité et obtenu une grace spéciale de la Providence pour rester, pendant trente ans de révolutions, à une même place et à une même affaire. La grandeur d'ame, la pureté des intentions et le désintéressement du cœur, peuvent seules opérer de pareils miracles. »

Le mardi soir, M. Cuvier sentit dans le bras droit un peu d'engourdissement dont il attribua la cause à un rhumatisme. Le mercredi 9, il présida, avec son activité et sa sagacité accoutumées, le comité de l'intérieur. A l'heure du dîner, l'engourdissement du bras avait augmenté, et en même temps il éprouva une difficulté dans la déglutition. Les personnes présentes à ce dîner n'oublieront jamais le regard et la question qu'il adressa à son neveu lorsqu'il s'aperçut qu'il ne pouvait avaler le pain, non plus que le calme avec lequel il envoya son assiette à madame Cuvier, en disant : « Il faut alors que je mange un peu plus de soupe, » afin de dissiper l'inquiétude qui se peignait sur les visages des convives. M. Frédéric le jeune sortit pour chercher un médecin, et, pendant la nuit, une application de sangsues eut lieu, mais sans amener aucune amélioration. Le jour suivant,

les deux bras furent pris, et la paralysie du pharynx fut complète. Une forte saignée qui fut faite alors ne le soulagea point; à partir de ce moment, il ne se fit aucune illusion sur son état, et dicta ses dispositions testamentaires avec un calme parfait, avec une tendre sollicitude pour celles dont les soins et l'affection avaient embelli sa vie, et pour ceux qui l'avaient aidé dans ses travaux scientifiques. Il ne put signer lui-même cet acte; mais quatre témoins en attestèrent la validité. Il fit ensuite dresser par M. Royer, chef de bureau de l'administration du Jardin, un état des dépenses qu'il avait faites sur sa propre fortune dans la maison qu'il occupait, afin que cette pièce servît de titre à madame Cuvier près du gouvernement pour en obtenir la jouissance quand il ne serait plus. Les assistans étaient plongés dans la douleur la plus profonde. M. Cuvier seul se montrait calme; et quoique bien convaincu que toutes les ressources de la médecine ne serviraient à rien, il se soumit sans résistance, par tendresse pour les êtres chéris qui l'entouraient, à tous les remèdes qu'on lui imposa. Dans la nuit, le mal augmenta, et des célébrités médicales furent appelées en consultation; des vomitifs furent

introduits dans l'estomac, à l'aide d'une sonde, et, de même que les autres remèdes, ils ne produisirent aucun effet. Le vendredi se passa en efforts inutiles pour arrêter les progrès du mal, et peut-être ne servirent-ils qu'à accroître les souffrances du malade. Vers le soir, la paralysie gagna les jambes; la nuit fut pénible et inquiète; la voix s'embarrassa, quoique les paroles fussent encore parfaitement distinctes. Il indiquait le siège du mal, et il ajouta pour ceux qui pouvaient le comprendre : « Ce sont les nerfs de la volonté qui sont malades, » faisant allusion aux belles et récentes découvertes de sir Charles Bell et de Scarpa sur le double système des nerfs de la colonne dorsale (1). Il désignait par des ordres précis et clairs les changemens de position que la sensibilité, restée intacte dans les membres paralysés, lui faisait désirer. Cet état ne cessa de toute la journée du samedi 12; on le transporta de sa modeste chambre à coucher dans ce salon où il avait été l'ame et la vie du monde savant; et quoiqu'il articulât difficilement, il parlait à sa famille, aux médecins et

(1) Un mois avant sa maladie, M. Cuvier avait lu un rapport à l'Institut sur un mémoire de Scarpa, relatif à cette distinction entre les nerfs de la volonté et ceux de la sensibilité.

aux amis qui lui prodiguaient leurs soins dans ce triste moment. M. Pasquier, qu'il avait rencontré dans la mémorable journée du mardi, étant venu le voir, il le reçut en lui disant : « Vous le voyez ! il y a loin de l'homme du mardi à celui du samedi ; et tant de choses cependant qui me restaient à faire ! trois ouvrages importans à mettre au jour ! les matériaux étaient préparés, tout était disposé dans ma tête, il ne me restait plus qu'à écrire ; et voilà que la main me fait faute, et entraîne avec elle la tête. » M. Pasquier, que sa douleur empêchait presque de parler, essaya de lui exprimer l'intérêt général dont il était l'objet. « J'aime à le croire, répliqua M. Cuvier ; il y a long-temps que je travaille à m'en rendre digne. » Vers le soir, la fièvre se déclara avec force et persista toute la nuit ; elle produisit une inquiétude cruelle chez le malade et des désirs incessans de changer de position ; en même temps l'activité des bronches cessa et fit craindre pour celles des poumons. Dans la matinée du dimanche, la fièvre disparut, et le malade put goûter quelque repos ; mais, en s'éveillant, il se plaignit que des rêves incohérens l'avaient agité, et qu'il sentait que sa tête allait s'engager. A deux heures de l'après-midi,

et les dépenses qu'il a faites avec tant d'abandon pour l'avancement de la science. Après avoir rempli de si hautes fonctions dans l'État, après avoir été chargé, sous l'empire, de missions, dont un homme avide eût profité pour s'enrichir, le fruit tout entier de ses économies ne s'élève qu'à cent mille francs (1). Sa bibliothèque lui avait coûté autant; en outre, jamais il n'hésitait à se procurer de toutes les parties du monde, à ses frais, des objets d'histoire naturelle, non pour les garder, mais pour en faire don au Muséum. Si à cela

(1) Outre les livres qu'achetait lui-même M. Cuvier, sa bibliothèque s'augmentait de ceux publiés aux frais du Gouvernement, qui lui en offrait toujours un exemplaire, et des dons nombreux qu'il recevait des auteurs de toutes les parties du monde, qui s'empressaient de lui donner cette marque de respect, même lorsque leurs ouvrages n'étaient pas relatifs à l'histoire naturelle. Ils se montent, tous compris, à plus de dix-neuf mille volumes, sans compter les brochures, les atlas, etc.; beaucoup portent en marge les notes de M. Cuvier. Il était vivement à souhaiter que cette bibliothèque restât entière, et madame Cuvier ayant désiré que cela fût ainsi, les légataires, qui étaient M. Frédéric Cuvier, son fils, M. Valenciennes et M. Laurillard, s'y prêtèrent sans hésiter, et le gouvernement consentit à acheter la collection complète. Les fonds nécessaires pour cette acquisition ont été votés en même temps que la pension de madame Cuvier; seulement il est à regretter que la valeur des livres ait subi une si forte baisse en France dans ces dernières années, et encore plus qu'il n'existe aucun bâtiment où l'on puisse déposer cette bibliothèque, et où le pu-

on ajoute son hospitalité, et les secours généreux qu'il donnait de tous côtés, on s'expliquera facilement le faible patrimoine qu'il laisse après lui. Il avait demandé à être inhumé sans pompe au cimetière du Père Lachaise, dans le même tombeau où repose sa fille; mais un pareil homme ne pouvait mourir sans qu'une manifestation éclatante des sentimens publics n'eût lieu. Le cortège funèbre fut suivi par une députation du Conseil-d'État, avec le garde des sceaux en tête, et par d'autres députations des Académies des Sciences,

blic s'en servirait dans son état actuel, elle doit, en conséquence, être partagée entre les écoles de Droit et de Médecine, l'Ecole Normale et le Jardin des Plantes. Les pièces qui renfermaient ces trésors de science, faisaient suite au logement de M. Cuvier, et servaient, dans l'origine, de magasins à fourrage pour les animaux de la ménagerie. Lorsque le bâtiment appelé *la Rotonde* fut consacré à cet usage, M. Cuvier demanda à l'administration du Jardin la permission de prendre possession de ces greniers, et de les convertir, à ses frais, en une suite de chambres. Il y dépensa 40,000 fr., ce qui lui donnait le droit de demander un logement pour sa famille après sa mort, faveur qui a été accordée avec bienveillance par le roi. C'est dans ces chambres que le grand homme a exécuté ses immenses travaux, travaillant tour à tour dans chacune d'elles suivant le sujet dont il s'occupait pour le moment; elles faisaient paraître sa maison très-vaste; mais en réalité, la seule partie qui en fût habitable était à peine suffisante pour ses besoins, si l'on songe au grand nombre de visites que ses places l'obligeaient à recevoir.

des Inscriptions et de Médecine; par des membres des deux chambres, l'École polytechnique, etc. Ses restes mortels furent portés alternativement par des élèves des laboratoires du Jardin des Plantes, des écoles d'Alfort, de Droit et de Médecine, et conduits d'abord au temple protestant de la rue des Billettes. Les coins du drap mortuaire étaient tenus par M. Pasquier, président de la Chambre des pairs, M. Devaux, conseiller d'État, M. Arago, secrétaire de l'Académie des Sciences, et M. Villemain, vice-président du Conseil royal d'instruction publique. Plusieurs membres des corps savans et des corps législatifs, prononcèrent, suivant l'usage, des discours funèbres sur la tombe.

Deux statues doivent-être érigées à M. Cuvier, l'une au Jardin des Plantes, l'autre à Montbéliard; leur grandeur et le choix de la matière dépendront du montant des souscriptions. Le roi a ordonné que son buste en marbre, exécuté par M. Pradier, serait placé à l'Institut, et un autre, sorti des mains de M. David, dans les galeries d'anatomie comparée. M. Cuvier a été remplacé à l'Académie française par M. Dupin aîné, à l'Académie des Sciences par M. Du-

long (1), au Jardin des Plantes, pour la chaire d'anatomie comparée, par M. de Blainville. La plupart de ses places sont encore inoccupées, comme si ceux qui pourraient y aspirer redoutaient la comparaison. A lui seul il les remplissait toutes; il s'acquittait consciencieusement de tous les devoirs qu'elles lui imposaient; dans toutes, il apportait ses vues éclairées et bienfaisantes; il ne dédaignait aucun des détails qui pouvaient concourir à perfectionner l'administration, et découvrait, d'un seul regard, l'influence que ses progrès devaient avoir sur la société en général; et cependant, tandis que son ame était remplie de ces grands desseins et de ces vues sublimes, jamais il n'oublia, un seul instant, ses devoirs de père, d'époux, de frère, d'ami, et ne perdit jamais de vue l'occasion d'être utile à ses semblables. Ses emplois publics sont maintenant partagés, et ceux qui les occupent devront s'estimer heureux, s'ils peuvent, chacun dans celui qui lui est tombé en partage, s'approcher de la perfection qui

(1) Depuis que ceci a été écrit, M. Dulong a donné sa démission de la place de secrétaire de l'Institut.

caractérisa sa double carrière. La mort d'un pareil homme, au point où il était parvenu dans ses travaux, semble à peine rentrer dans le cercle ordinaire des destinées humaines, et paraît bien plutôt un châtiment spécial envoyé par le ciel à la terre.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENS DE LA VIE DE M. CUVIER.

1769. (23 *août*). Naissance.

1779. Entrée au Gymnase de Montbéliard.

1784. (4 *mai*) Entrée à l'Académie Caroline, à l'Université de Stuttgard.

1788. Départ de Stuttgard et retour à Montbéliard.

Installation en qualité de précepteur dans la famille du comte d'Héricy en Normandie.

1793. Mort de la mère de M. Cuvier.

1795. (*Printemps*). Arrivée à Paris.

Nomination de membre de la Commission des Arts.

Nomination à une chaire de l'école centrale du Panthéon.

(*Juillet*). Nomination à la place de suppléant de M. Mestrud, et entrée au Jardin des Plantes. Arrivée du père et de la mère de M. Cuvier. Il commence la galerie d'Anatomie comparée.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. CUVIER.

1792. Mémoire sur l'anatomie de la patelle.

1795. Mémoire sur le larynx inférieur des oiseaux (Magasin encyclopédique).

Mémoire sur l'Anatomie du grand limaçon (*hélix pomatia*, Linné).

Notice ou Mémoire sur la circulation dans les animaux à sang blanc.

Mémoire sur une nouvelle division des mammifères (Magasin encyclopédique).

Mémoire sur une nouvelle distribution en six classes des animaux à sang blanc.

(*Décembre*). Ouverture de son premier cours d'anatomie comparée au Jardin des Plantes.

1796. Nomination à l'Institut national.

1798. Proposition faite à M. Cuvier par M. Berthollet d'accompagner l'expédition d'Égypte. Refus de M. Cuvier.

Mémoire sur la structure des mollusques et leur division en ordres.

1796. Mémoire sur le squelette d'une très-grande espèce de quadrupède inconnue (megalonyx),

Mémoire sur les têtes d'ours fossiles des cavernes de Gailenreuth.

Mémoire sur un squelette fossile (megatherium), trouvé sur les bords du Rio de la Plata.

Mémoire sur l'organe de l'ouie dans les cétacés.

Mémoire sur un nouveau genre de mollusques (phyllidia).

1797. Mémoire sur l'animal des Lingules.

Mémoire sur l'anatomie des ascidies.

Note sur les différentes espèces de rhinocéros.

Note sur les narines des cétacés.

Note sur les rates du marsouin.

Note sur une espèce de guêpe cartonnière.

Eloge historique de Riche.

Mémoire sur la manière dont se fait la nutrition dans les insectes.

1798. Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux.

Mémoire sur les organes de la vue dans les oiseaux.

Mémoire sur les ossemens fossiles des quadrupèdes. Dans ce Mémoire sont indiqués l'éléphant, le mastodonte d'Amérique et d'Europe, l'hippopotame, le rhinocéros à crâne allongé, le tapir gigantesque, le megatherium, l'ours des cavernes, un animal carnassier de Montmartre (reconnu plus tard

1800. M. Cuvier est nommé professeur au Collège de France, et se démet de sa chaire à l'École centrale du Panthéon.

Nomination à la place de secrétaire de la Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut.

pour être un pachyderme), l'animal de Monte que M. Cuvier croyait être un mastodonte, l'élan d'Islande qu'il croyait alors, sur le rapport de Faujas, exister à Maestricht; deux espèces de bœufs de Sibérie, deux cerfs des tourbières de la Somme.

Mémoire sur les vaisseaux sanguins des sangsues, et sur la couleur rouge du fluide qui y est contenu. (Ce Mémoire est relatif à la découverte sur laquelle repose l'établissement de la classe des vers à sang rouge.)

Mémoire sur les ossemens qui se trouvent dans les gypses de Montmartre. (Ici M. Cuvier rectifie un de ses mémoires précédens, et annonce avoir reconnu trois espèces distinctes de pachydermes.)

1799. Notice biographique sur Bruguières.

Mémoire sur les différences des cerveaux considérés dans tous les animaux à sang rouge.

Mémoire sur l'organisation de quelques méduses (rhysostome bleu).

1800. Mémoire sur les tapirs fossiles de France.

Mémoire sur la *syren lacertina*.

Mémoire sur un nouveau genre de quadrupèdes édentés, nommé *ornithorynchus paradoxus* décrit par Blumenbach (extrait par M. Cuvier).

Mémoire sur l'Ibis des anciens Egyptiens.

Mémoire sur les ornitholithes de Montmartre.

Addition à l'article des quadrupèdes fossiles, où sont indiqués l'anoplotherium et une espèce du même genre de la taille du hérisson.

Mémoire sur une nouvelle espèce de quadrupède fossile du genre de l'hippopotame.

1802. M. Cuvier est nommé l'un des six inspecteurs généraux des études. Il se rend à Marseille, etc., pour fonder des collèges.

Vol. I et II des Leçons d'anatomie comparée.

Eloge historique de Daubenton.

Eloge historique de Lemonnier.

1801. Mémoire sur une nouvelle espèce de crocodile fossile des environs d'Honfleur.

Note sur de nouvelles découvertes d'os fossiles (à Honfleur, Altorf en Franconie, et Provins, département de l'Orne). M. Cuvier annonce en outre la découverte d'un septième animal dans le gypse de Montmartre, et appartenant au genre *canis*.

Mémoire sur les dents des poissons.

Eloge historique de l'Héritier.

Eloge historique de Gilbert.

1802. M. Cuvier commence ses analyses des travaux de l'Institut qu'il a continuées jusqu'à sa mort.

Mémoire sur les animaux de la Lingule, de la Bullœa aperta, de la Clio borealis.

Mémoire sur le genre tritonia, avec la description d'une espèce nouvelle.

Eloge historique de Jean d'Arcet.

Extrait d'un Mémoire sur les vers à sang rouge, dans lequel M. Cuvier annonce que la plupart des vers marins ont le sang rouge ainsi que les lombrics, et donne la description du système circulatoire dans l'arénicole ou lombric marin.

Extrait de la description de l'anatomie de l'*ornithorinchus paradoxus* par Home.

Mémoire sur les serpens.

Articles *abdomen*, *absorption*, *accouplement*,

1804. Naissance et mort du fils aîné de M. Cuvier.

1804. Article *bec*, pour le dictionnaire des Sciences Naturelles.

Recherches d'anatomie comparée sur les dents.

Notice sur un squelette fossile trouvé à Pantin, dans le gypse, (anoplotherium minus).

Mémoire sur l'Hyale, nouveau genre de mollusques nus, voisin du genre clio, et sur l'établissement d'un nouvel ordre dans la classe des mollusques.

Mémoire sur l'hippopotame, et son ostéologie.

Mémoires sur les thalides et les biphores.

Mémoire sur le genre Doris.

1805. Articles *bœuf*, *bois*, *branchies*, pour le dictionnaire des Sciences Naturelles.

Vol. III, IV, V, des leçons d'Anatomie comparée.

Eloge historique de Priestley.

Mémoire sur les animaux auxquels appartenaient les pierres dites nummulaires ou lenticulaires, et sur ceux des cornes d'Ammon. (M. Cuvier attribue ceux des nummulaires concentriques à des osselets intérieurs d'un zoophyte voisin des porpites.)

Extrait des mémoires sur la clio borealis, l'Hyale, et le pneumoderme.

Suite des mémoires sur les tritonia, doris, aplysia, onchidium, bullæa.

Suite des mémoires précédens.

Suite des mémoires sur la phyllidia et le Pleurobranchus.

1806. Éloge de Cels.

Mémoire sur les os fossiles trouvés en divers endroits de la France; et plus ou moins semblables à ceux du Palæotherium.

Mémoire sur la scyllée, l'éolide et le glaucus, avec des additions au mémoire sur la tritonia.

Mémoire sur l'onchidium Peronii.

Additions à l'article sur les ossemens fossiles des tapirs.

Additions à l'article sur l'hippopotame.

Mémoire sur les ossemens fossiles d'hippopotame.

Mémoire sur la phillidie et le pleurobranche.

Mémoire sur le sarigue fossile des gypses de Paris.

Mémoire sur le megalonyx.

Mémoire sur le megatherium.

Mémoire sur la Dolabelle.

Mémoire sur les rhinocéros fossiles.

Mémoire sur le limaçon et le colimaçon.

Mémoire sur les ours des cavernes d'Allemagne.

1807. Éloge historique de Michel Adanson.

Mémoire sur les éléphans vivans et fossiles.

Mémoire sur le grand mastodonte.

Mémoire sur les autres espèces de mastodonte.

Résumé général de l'histoire des ossemens fossiles des pachydermes des terreins meubles et d'alluvion.

Mémoire sur les ossemens fossiles des environs de Paris. Les phalanges.

Mémoire sur les os des extrémités.

1808. M. Cuvier est nommé conseiller de l'Université.

Mémoire sur les os longs des extrémités.

Mémoire sur les extrémités antérieures.

Mémoire sur les omoplates et les bassins.

Description de deux squelettes, presque entiers, de l'anoplotherium commune.

Mémoire sur les ornitholithes de la pierre à plâtre de Paris.

Mémoire sur les carnassiers, autres que l'ours des cavernes.

Mémoire sur les différentes espèces de crocodiles vivans.

Mémoire sur quelques ossemens de carnassiers des carrières à plâtre de Paris.

Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, sur l'écrit de M. Adams, sur l'éléphant fossile.

Rapport sur un mémoire de M. Decandolle, intitulé: *Tableau de la nutrition des végétaux.*

Rapport sur un ouvrage manuscrit de M. André, ci-devant connu sous le nom de Père Chrysologue de Gy, lequel ouvrage est intitulé: *Théorie de la surface actuelle de la terre.*

1808. Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles, depuis 1789.

Éloge historique de Broussonet.

Mémoire sur la janthine et la phasianelle.

Mémoire sur l'helix vivipara.

Rapport sur un mémoire de MM. Gall et Spurzheim.

Mémoire sur le buccinum undatum.

1809. } M. Cuvier est chargé d'organiser des Académies
1810. } dans les États italiens.

Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris, (avec M. Brongniart).

Observations sur les ossemens fossiles des crocodiles, sur ceux des environs d'Honfleur, du Hâvre et de Thuringe.

Observation sur le grand animal fossile de Maëstricht.

Mémoire sur le genre thétys.

Suite des recherches sur les ossemens fossiles des environs de Paris.

Mémoire sur les os des ruminans des terreins meubles.

1809. Mémoire sur les brèches osseuses de Gibraltar.

Mémoire sur l'ostéologie du lamantin et du dugong.

Mémoire sur quelques quadrupèdes fossiles des schistes calcaires.

Mémoire sur les ossemens fossiles des chevaux et des sangliers.

Supplément au mémoire sur les ornitholithes de Paris.

Mémoire sur les rongeurs fossiles des tourbières, et sur quelques autres rongeurs renfermés dans les schistes.

Mémoire sur les espèces vivantes de grands chats.

Rapport sur le mémoire de Delaroche, sur la vessie aérienne des poissons.

Mémoire sur les ossemens fossiles des tortues.

1810. Mémoire sur les acères.

Mémoire sur les reptiles et les poissons des gypses de Paris.

1811. M. Cuvier reçoit la mission d'organiser des Académies en Hollande.

Il est créé chevalier.

1812. Mort de mademoiselle Anne Cuvier.

1813. Mort de Georges Cuvier le jeune.

M. Cuvier est envoyé à Rome pour y organiser l'Université.

Il est nommé maître des requêtes.

Il est chargé de faire un choix de livres pour le roi de Rome, dont il devait diriger l'éducation.

Il est nommé commissaire impérial, et envoyé sur la rive gauche du Rhin, pour organiser la défense contre l'invasion étrangère.

1814. M. Cuvier est nommé conseiller d'État par Napoléon.

Il est nommé conseiller d'État par Louis XVIII. (*Septembre*). Il remplit pour la première fois les fonctions de commissaire du roi.

Il est nommé chancelier de l'Université.

1815. Il introduit des améliorations dans les lois criminelles et dans les Cours prévotales.

Éloges historiques de Bonnet et de Saussure.

1811. Recherches sur les ossemens fossiles, en 4 vol. in-4°.

Eloge historique de Fourcroy.

Rapport sur un mémoire de M. Jacobsen, intitulé : Description anatomique des organes observés dans les mammifères.

1812. Article *animal*, pour le dictionnaire des Sciences naturelles.

Eloge historique de Desessarts.

Eloge historique de Cavendish.

1813. Articles *azigos*, *caverneux*, pour le dictionnaire des Sciences naturelles.

Rapport sur des cétacés échoués sur les côtes de France, le 7 janvier 1812.

Mémoire sur un nouveau rapprochement à établir entre les classes qui composent le règne animal.

Mémoire sur la composition de la tête osseuse dans les animaux vertébrés.

Eloge historique de Pallas.

Mémoire sur le lophote giorna.

Article *dent*, pour le dictionnaire des Sciences naturelles.

1815. Eloges historiques de Parmentier et du comte de Rumfort.

1818. Le ministère de l'intérieur est offert à M. Cuvier.
Il refuse de l'accepter.
Premier voyage en Angleterre.
Il est nommé membre de l'Académie française.

Mémoire sur l'aigle ou maigre.

Mémoire sur la composition de la mâchoire inférieure des poissons.

Observations et recherches critiques sur les poissons de la Méditerranée.

Suite du même.

Suite du même.

Suite du même.

Mémoire sur les anatifes et les balanes.

Rapport sur deux mémoires de M. Savigny, intitulés : Observations sur les alcyons (à la suite des mémoires sur les animaux sans vertèbres de Savigny, 2e partie, page 67).

1816. Réflexions sur la marche actuelle des sciences, etc.

Eloge historique d'Olivier.

1817. Eloge historique de Tenon.

Articles *cartilage*, *cerveau*, pour le dictionnaire des Sciences naturelles.

Seconde édition des recherches sur les ossemens fossiles, en 5 vol. in-4°.

Le règne animal, 4 vol. in-8°.

Rapport sur un mémoire de M. Dutrochet, intitulé : Recherches sur les enveloppes du fœtus.

Mémoires sur les œufs des quadrupèdes.

Mémoire sur la Vénus hottentote.

1818. Article *hymen* pour le Dictionnaire des sciences naturelles.

Eloge historique de Werner.

Eloge historique de Descartes.

Mémoire sur le genre chironecte.

1819. (13 *septembre*). Il est nommé grand-maître par interim de l'Université.

Il est nommé président du comité de l'intérieur.

Le roi le crée baron.

1820. (21 décembre). Il donne sa démission de la place de grand-maître.

1821. (31 juillet). Il est nommé par interim grand-maître de l'Université.

1822. Il donne sa démission de la place de grand-maître.

1824. Il figure, en qualité de président d'une des sections du conseil-d'État, au sacre de Charles X.

Il est nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Il est nommé commandeur de l'ordre de la Couronne par le roi de Wurtemberg.

Mémoire sur les diudons.

Mémoire sur le genre myletus.

Discours de réception à l'Académie française.

1819. Mémoire sur les poissons du genre hydrocin.

1820. Eloge de Palissot de Beauvois.

Mémoire sur le meleagris ocellata.

1821. Rapport sur un Mémoire de M. Audouin, intitulé : Recherches anatomiques sur le thorax des animaux articulés, et celui des insectes en particulier. (Annales des sciences physiques de Bruxelles, VII.)

Journal de physiologie expérimentale, I.

Eloge de sir Joseph Banks.

1822. Rapport sur un Mémoire de M. Flourens sur le système nerveux.

Eloge historique de M. Duhamel.

Discours funèbre sur M. Van Spaendonck.

Discours funèbre sur M. Delambre.

1823. Eloge historique de Haüy.

1824. Mémoire sur une altération singulière de quelques têtes humaines.

Mémoire sur le bradypus tridactylus.

Rapport sur l'état de l'Histoire naturelle et sur ses accroissemens.

Eloge historique de Berthollet.

Eloge historique de Richard.

1825. Article *nature* pour le Dictionnaire des sciences naturelles.

1827. (*14 juin*). Il est nommé censeur de la presse, et refuse aussitôt ces fonctions.

Il est chargé de la direction de tous les cultes non catholiques.

1828. (*28 septembre*). Mort de mademoiselle Clémentine Cuvier.

Seconde éditon du Discours préliminaire des recherches sur les ossemens fossiles, intitulé : Discours sur les révolutions de la surface du globe, 1 vol. in-8°.

Discours sur la distribution des prix de vertu.

Eloge historique de Thouin.

1826. Eloge historique du comte de Lacepède.

Rapport sur les principaux changemens éprouvés par les théories chimiques.

Edition in-quarto du Discours sur les révolutions du globe.

1827. Eloges historiques de MM. Hallé, Corvisart et Pinel.

Eloge historique de M. Fabroni.

Mémoire sur le canard pie de la Nouvelle-Hollande.

1828. Volumes I et II du grand ouvrage sur l'ichthyologie.

Eloge historique de Ramond.

Caii Plini secundi, de animalibus; notas et excursus zoologici argumenti adjecit G. Cuvier. (Traduits en 1832.)

Rapport fait à l'Institut sur un Mémoire de M. Adolphe Brongniart, intitulé : Considérations générales sur la nature de la végétation qui couvrait la surface de la terre aux diverses époques de la formation de son écorce.

1829. Seconde édition du règne animal en 5 vol. in-8°.

Volumes III et IV de l'ichthyologie.

Eloge historique de M. Bosc.

1830. Il reprend son cours au Collège de France.
Second voyage en Angleterre.

1832. Il est nommé à la pairie.
Il est nommé président du conseil-d'Etat tout entier.
(13 *mai*). Mort.

FIN DE LA LISTE CHRONOLOGIQUE DES FAITS.

1830. Volumes V et VI de l'icthyologie.

Eloge historique de sir Humphry Davy.

Eloge historique de Vauquelin.

1831. Volumes VII et VIII de l'icthyologie.

1832. Eloge de Lamarck.

Et en outre plusieurs Rapports sur les collections rapportées par divers voyageurs, tels que MM. Quoy et Gaymard, Lesson et Garnot, Dusummier, etc.

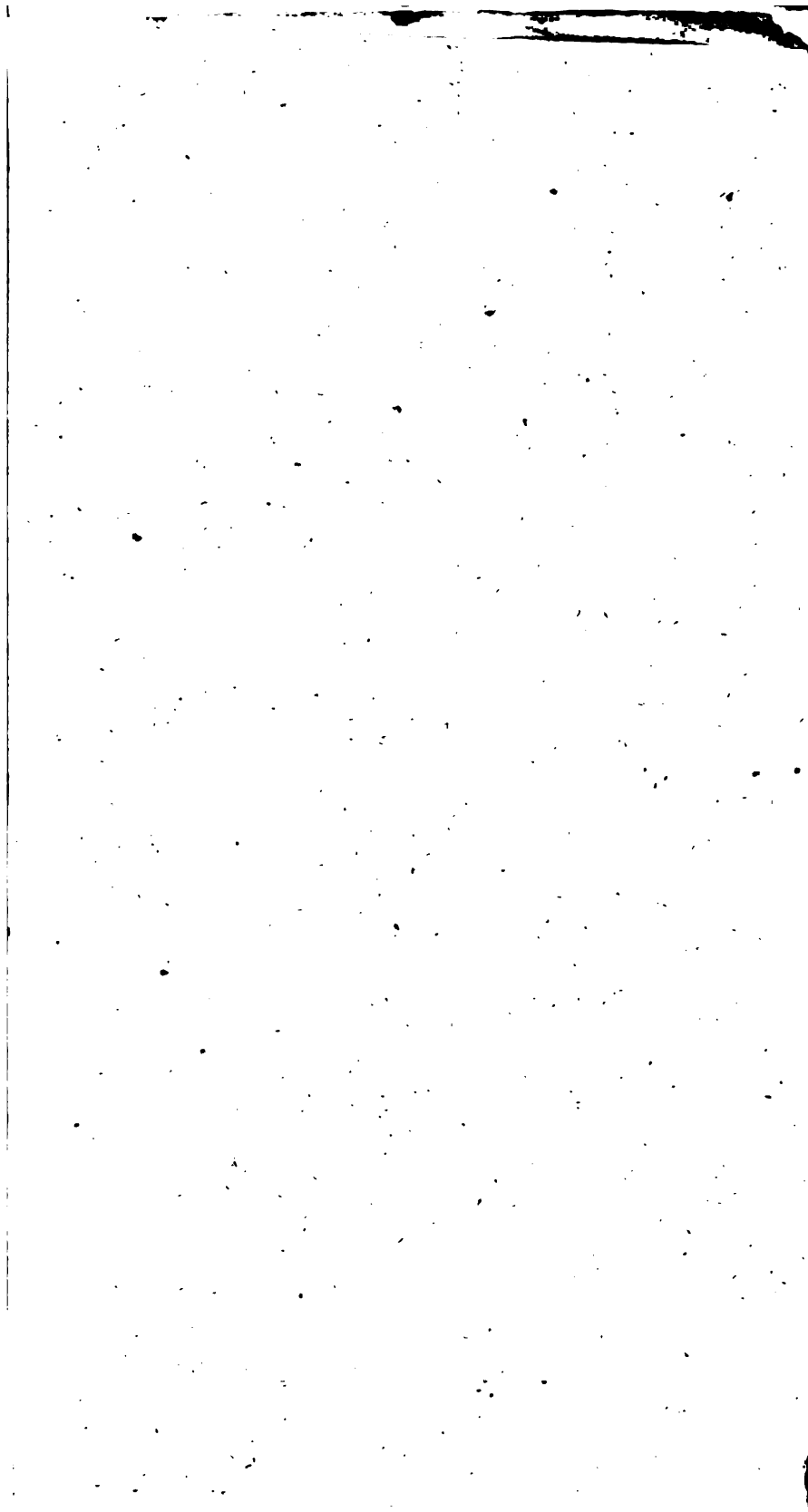
FIN DE LA LISTE CHRONOLOGIQUE DES OUVRAGES.

TABLE.

Pages.

Introduction. 1
Première partie. 9
Seconde partie. 50
Troisième partie. 238
Quatrième partie. 271
Liste chronologique des principaux évènemens de la vie de M. Cuvier. 342
Liste chronologique des ouvrages publiés par M. Cuvier. 343

FIN DE LA TABLE.



Chez le même

MÉMOIRES
DU MARÉCHAL NEY,

4 VOLUMES IN-8°.

Les deux premiers volumes sont en vente.

MOSAIQUE,

RECUEIL DE CONTES ET NOUVELLES,

PAR P. MÉRIMÉE.

1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

LA DOUBLE MÉPRISE,

Par le même. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50. c.

Hector Fieramosca ou le Défi de Barlette,

Roman historique par Maxime d'Azeglio,

Traduit de l'italien par J. Gosselin, trad. des *Fiancés de Manzoni*.

CONVERSATIONS

DE LORD BYRON AVEC LADY BLESSINGTON.

1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Lucile ou la Cantatrice,

Par Madame DE TRELLISSON. — 2 vol. in-12. 7 fr.

Falkland, par Bulwer.

2 vol. in-12. 6 fr.

LA VIE INTIME,

Poésies par A. DELATOUR. — 1 vol. in-8°.

L'Angleterre et les Anglais,

Par BULWER. — 2 vol. in-8°.

SCÈNES DRAMATIQUES

EMPRUNTÉES A LA VIE RÉELLE,

PAR LADY MORGAN.

1 vol. in-8°.

Branner Earth Sciences Library

509.2
C992L

DATE DUE

PRINTED IN U.S.A.